N° 23
premier
semestre
2006

Mémoire Spiritaine

Histoire - Mission - Spiritualité

La mission au gré de l'histoire tumultueuse des hommes

Congrégation du Saint-Esprit,
30, rue Lhomond, 75005 PARIS

Mémoire Spiritaine

Histoire, Mission, Spiritualité

Revue semestrielle

La Congrégation du Saint-Esprit a commémoré en 2003 son troisième centenaire. Depuis trois siècles, elle a travaillé à la naissance de nombreuses communautés chrétiennes à travers le monde, notamment en Afrique, qui sont devenues de véritables Églises. Aujourd'hui, ces dernières se penchent sur leurs origines et veulent en connaître les sources. Dans cette perspective, *Mémoire Spiritaine* se propose à tous comme une revue d'histoire missionnaire largement ouverte sur l'ensemble de la diffusion et de l'inculturation du christianisme, à travers — notamment mais pas uniquement — l'histoire des spiritains.

Directeur : Paul Coulon. – *Administrateur* : René Charrier.
Comité de rédaction : Jean Ernoult, Michel Legrain, Srs Anita Disier et Paul Girolet, Gérard Vieira, Gilles Pagès.
Conseil de rédaction : Annie Bart (Bordeaux) - Joseph-Roger de Benoist, pb (Sénégal) - Paule Brasseur (Paris) - † Joseph Carrard, cssp (Suisse) - Gérard Cholvy (Montpellier) - Jean Comby (Lyon) - Philippe Delisle (Lyon) - Elisabeth Dufourcq (Paris) - Nazaire Diatta, cssp (Sénégal) - Casimir Eke, cssp (Nigéria) - Sean P. Farragher, cssp (Irlande) - Jacques Gadille (Lyon) - David E. Gardinier (U.S.A.) - Johann Henschel, cssp (Tanzanie) - Philippe Laburthe-Tolra (Paris) - Jean Le Gall, cssp (France) - Gallus Marandu, cssp (Tanzanie) - Christian de Mare, cssp (France) - Henry F. Moloney, cssp (Irlande) - Gérard Morel, cssp (Gabon) - Adelio Torres Neiva, cssp (Portugal) - Vincent O'Toole, cssp (Chevilly-Larue) - Jean-Claude Pariat, cssp (Suisse) - Jean Pirotte (Belgique) - Bernard Plongeron (Paris) - Jacques Prévotat (Paris) - Claude Prudhomme (Lyon) - Gaétan Renaud, cssp (Canada) - Claude Soetens (Belgique) - Jean-Luc Vellut (Belgique) - Pierre Wauters, cssp (France)

Mémoire Spiritaine

Siège social : 30, rue Lhomond, 75005 Paris
Rédaction et administration :
12, rue du P. Mazurié, 94669 Chevilly-Larue Cedex
Téléphone et fax : 01 41 80 92 44 - E-mail : MemoireSpi@aol.com

Diffusion hors-abonnement :
Éditions Karthala, 22-24, boulevard Arago. F-75013 Paris
Tél. : (33) 01 43 31 15 59 - Fax : (33) 01 45 35 27 05
E. mail : karthala@wanadoo.fr

Abonnements :
France : 33 Euros - Autres pays : 37 Euros.
CCP : Mémoire Spiritaine. La Source 38.854 54 K

(Nous consentons le demi-tarif pour les abonnements à destination des pays de la zone CFA)
Paraissent en 2006 : n° 23 et 24
Les 22 premiers numéros de la revue sont disponibles, au prix de 16 € le numéro (port compris, pour la France)
Promotion Karthala : Les numéros 1 à 20 ensemble : 200 €

Imprimé par I.D.G. - 52200 Langres - Saints-Geosmes
N° d'imprimeur : 6377 - Dépôt légal : octobre 2006

ISSN : 1254-2520

Mémoire Spiritaine, n° 23, premier semestre 2006

Liminaire

3 *Paul Coulon* : Le compte à rebours a commencé

La mission au gré de l'histoire tumultueuse des hommes

10 *Pierre Trichet*
Le père Augustin Planque (1826-1907)
et la création du vicariat apostolique du Dahomey,
confié à la société des Missions Africaines

31 *René Charrier*
Notre agent à Corfou
ou les aventures ioniennes du père Lœvenbruck (1848-1849)

59 *Bernadette Truchet*
Un début d'inculturation en Chine au dix-neuvième siècle
Le père Joseph Gonnet, jésuite (1815-1895)

80 *Gérard Vieira*
En des lieux et en des temps agités,
un missionnaire comme beaucoup d'autres :
le père Eugène Ehrhart (1865-1949)

114 *Côme Kinata*
Le père Jean Morizur et la formation du clergé indigène
en Afrique Équatoriale Française (1946-1953)

Chroniques & commentaires

147 *Sœur Paul Girolet*
Petite chronique topographique et historique
sur les déplacements de la maison mère
des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit

165 *Paul Coulon*
Frédéric Ozanam et François Libermann :
Quelques réflexions à partir d'un grand livre de Gérard Cholvy

Recensions

175 *P. Trichet, P. Saulnier, V. O'Toole, Ph. Delisle* ont lu :
Guillaume Yameogo, Joe Egan et Brendan Mc Convery,
Bruno Semplicio, Pietro Lupo

« L'histoire est une école d'intelligence. Elle est aussi, et notre appréciation du présent peut en bénéficier beaucoup, une école de réalisme. Chaque fois que l'on peut connaître les choses telles qu'elles ont été, on perd quelques illusions, ou plutôt on sort des fictions. On s'aperçoit d'abord que jamais la vie des hommes ne s'est déroulée dans ce calme sans tempêtes dont l'éloignement du temps nous fait croire que c'était la bienheureuse condition des générations passées. On voit, au contraire, que tout s'est toujours fait au milieu des guerres, des luttes et des oppositions. C'est la condition humaine. On quitte aussi les schèmes truqués de l'histoire édifiante et d'une certaine hagiographie, dont l'iconographie religieuse a décuplé les méfaits. [...] L'histoire nous apprend aussi qu'il ne faut s'étonner de rien et qu'on peut s'attendre à tout, car tout est déjà arrivé. Son réalisme devient ainsi un sain relativisme. Parfois on découvre que ce que l'on prenait pour une tradition immémoriale et presque immuable date tout juste d'avant-hier. D'autres fois on découvre que des choses qui vont aujourd'hui de soi ont suscité d'abord réprobation ou refus, et l'on comprend, par les exemples du passé, que le nouveau est souvent mal accueilli, simplement parce qu'il étonne ou dérange les habitudes. [...] L'histoire n'est pas " édifiante ", elle est réelle et virile : à commencer par l'Histoire Sainte. Quelle plus merveilleuse école de la Foi et de la prière, à condition qu'on ne confonde pas la piété avec un air penché, du rose et du sucré ! [...] L'histoire nous retire l'illusion de l'immobile et du temps mort. Elle nous restitue à la vérité de l'action. L'homme vivant qui l'étudie est amené par elle à mieux comprendre son présent en référence à l'avenir qu'il doit préparer ou construire. »

Fr. Yves CONGAR
« Ce que gagne la culture de la foi
à la connaissance de l'histoire »
Cahiers Saint Dominique
n° 103, décembre 1969, p. 117-118.

Mémoire Spiritaine, n° 23, premier semestre 2006, p. 3 à p. 9.

Le compte à rebours a commencé

Paul Coulon

Le titre choisi pour ce liminaire est là pour rappeler que cette vingt-troisième livraison de *Mémoire Spiritaine* est l'avant-dernière – la pénultième ! – et que faire paraître ce numéro 23 avec trois mois de retard ne retardera pas pour autant l'échéance prévue. L'année 2006 sera bien la dernière pour notre revue : elle mourra de sa belle mort avec le numéro 24, qui paraîtra bien, lui, en temps prévu, à la fin de cette année, sous une forme un peu particulière dont nous reparlerons plus bas. Mais comme l'antique oiseau Phénix, la revue renaîtra de ses cendres toutes chaudes au premier trimestre de l'an prochain : nous allons y revenir.

Assez spontanément l'ensemble des contributions que nous avions sous la main – ou sous le coude – se prêtait à la constitution d'un *dossier* où la mission chrétienne apparaît, de siècle en siècle – pour ce numéro, du XIX^e^ au XX^e^ siècle – comme chahutée en permanence par *les tumultes de l'histoire des hommes*. Nous sommes entrés dans *les derniers temps*, nous disent les Écritures chrétiennes, et ce sont des temps de combat. Nous sommes embarqués dans un vol au long cours pour lequel on pourrait laisser allumé en permanence l'avertissement bien connu des voyageurs : « Vous êtes priés de garder vos ceintures attachées, nous entrons dans une zone de turbulences. » Plus noblement, le père Congar dit, en parlant de l'utilité de l'histoire (citation ci-contre, page 2) : « On s'aperçoit d'abord que jamais la vie des hommes ne s'est déroulée dans ce calme sans tempêtes dont l'éloignement du temps nous fait croire que c'était la bienheureuse condition des générations passées. On voit, au contraire, que tout s'est toujours fait au milieu des guerres, des luttes et des oppositions. C'est la condition humaine. »

L'Église de Corfou « où règne une parfaite anarchie »

Il faut dire que certains se créent à eux-mêmes les conditions d'un exercice agité de leur mission ! Ainsi le père Lœvenbruck, ce spiritain hors norme dont *René Charrier* nous entretient une fois de plus, qui, ayant du mal à rester en place, accepte la proposition de la *Propaganda* romaine de se rendre à l'île de Corfou. Petite île, immense imbroglio ! La découverte de la situation de l'Église à Corfou en 1848, ne peut qu'apporter du baume au cœur à tous ceux qui seraient tentés aujourd'hui de se plaindre de la situation de l'Église locale dans laquelle ils travaillent ! L'Église corfiote – eh oui ! – est un véritable panier de crabes où « règne une parfaite anarchie », les scandales financiers n'étant que les plus légers. Lœvenbruck en est réduit à parler de lui comme d'« une sentinelle perdue », qui communique avec Rome au moyen d'un langage codé, au sens propre du terme...

Comment obtenir la création d'un vicariat ?

L'année 2006 voit le cent cinquantenaire de la Société des Missions Africaines (SMA). La contribution de *Pierre Trichet* apporte sa pierre à cet anniversaire. Elle ne peut que nous laisser admiratifs devant le courage du père Planque, amené à prendre la direction d'une société missionnaire à peine fondée (1856), décapitée par la mort de son fondateur, Mgr de Brésillac, le 25 juin 1859, alors qu'il venait de poser les pieds sur le sol africain, à Sierra Leone. On voit le père Planque mener un combat persévérant pour que se réalise un vœu cher au cœur de Mgr de Brésillac : que soit créé un vicariat apostolique du Dahomey confié à la SMA. Pour cela, il faut un accord et de Rome et des spiritains auxquels ce territoire est confié dans le cadre de l'immense vicariat apostolique des Deux-Guinées. En ce temps-là – et cela nous semble curieux aujourd'hui –, on a du mal à céder des territoires apostoliques, comme si l'on craignait de manquer d'espace et de travail ! À l'époque des échanges instantanés par Internet, nous peinons à réaliser la lenteur des communications alors, surtout dans les relations entre continents (Lyon, Rome, Afrique) et entre administrations différentes : la *Propaganda Fide* à Rome, le conseil général des spiritains à Paris avec le père Schwindenhammer, celui des Missions africaines à Lyon autour du père Planque, le tout ralenti par les avis sollicités et attendus de Mgr Kobès à Dakar, et de Mgr Bessieux à Libreville... Le père Planque dépense autant d'énergie à faire son chemin épistolaire au milieu du maquis juridictionnel de l'organisation romaine de la mission, que d'autres au même moment à explorer côtes et forêts africaines ! Précisément, tous ces échanges révèlent combien peu de chose l'on connaissait sur la géographie, le climat et les gens d'Afrique en 1859-1860. À

noter encore que cette contribution met une fois de plus [1] en lumière le rôle important joué par un laïc, M. Régis, dans l'expansion missionnaire sur ces côtes africaines où, depuis Marseille, il déploie ses entreprises commerciales.

Le retour des jésuites en Chine au XIXe siècle

L'article de *Bernadette Truchet* nous fait changer de continent et de société missionnaire : nous nous retrouvons avec le père Gonnet, jésuite, dans la Chine des années 1840-1860. Que tous les missionnaires aient alors partagé sans problème la mentalité européenne de l'époque apparaît très clairement dans cette étude, aussi bien dans le domaine théologique que dans le domaine culturel. Alors que l'on conçoit facilement que les Européens aient pensé en termes de supériorité leurs relations à l'Afrique qu'ils découvraient, on s'attend moins à la même attitude face à la Chine. Or les premiers jésuites à repartir en Chine en 1841 s'entendent dire par le préfet maritime de Brest : « Vous êtes, Messieurs, les pionniers de la Civilisation. » Et le père Gonnet écrira lui-même, en 1846 : « Les missionnaires ont pris possession de cette terre infidèle au nom de la Religion et de la civilisation chrétienne. » L'histoire de la Chine au XIXe siècle devient très compliquée dans ses relations avec l'Occident dominateur. La mission se situe comme elle peut. L'exemple du père Gonnet montre qu'il est partagé entre une vision traditionnelle de la Chine abordée avec une théologie du salut fort étroite, et une vision plus critique et plus distanciée qui apparaît peu à peu chez lui : on est loin des grands ancêtres jésuites – Ricci et ses successeurs – et des grands théologiens jésuites de la mission qui suivront au XXe siècle... Mais ce que nous découvrons à travers l'itinéraire du père Gonnet permet à l'auteur de conclure que, peut-être, « les missionnaires de son type, au XIXe siècle, sont plus nombreux que l'on veut bien le dire, obscurs précurseurs d'une *inculturation* qui se développera plus tard, dans la seconde moitié du XXe siècle. »

L'Angola : une autre Afrique, une autre colonisation, une autre mission

Si le père Eugène Ehrhart (1865-1949) fut « un missionnaire comme beaucoup d'autres », il faut ajouter – toujours avec le titre de la contribution de *Gérard Vieira* –, qu'il le fut « en des lieux et en des temps agités ». Et c'est

1. Voir : Pierre TRICHET, « M. Victor Régis, le P. Libermann et le Dahomey (1841-1846) », *Mémoire Spiritaine*, n° 14, deuxième semestre 2001, p. 15-44.

peu dire, quand on voit les choses peu communes que les circonstances lui font vivre aussi bien en Angola qu'au Portugal ! Gérard Vieira choisit de citer longuement le récit même du père Ehrhart concernant deux épisodes étonnants de sa vie missionnaire : l'attaque de la mission de Jau et ce qu'il a vécu de la révolution portugaise anticléricale de 1910. Ces récits sont des morceaux d'anthologie. Tout ce qui est dit dans cette contribution de la mission en Angola à la fin du XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle est intéressant, car nous sommes en présence d'une Afrique autre que celle de l'Afrique centrale voisine, la colonisation portugaise et les relations entre missionnaires, population locale et autorités coloniales s'y révélant assez différentes de ce que l'on connaît dans les colonies françaises d'Afrique équatoriale. Cet article est rempli d'une multitude de notations sur la vie quotidienne et les activités « entrepreneuriales » de la mission (de la construction de fortifications à la distillerie de rhum !). Cela permet de mesurer la richesse d'informations contenues dans le fonds d'archives d'une société missionnaire comme celle des spiritains... Quand on a lu jusqu'au bout le texte de Gérard Vieira, on ne peut qu'être d'accord avec sa dernière phrase : le père Ehrhart « a vraiment vécu au gré de l'histoire tumultueuse de son époque. »

Encore et toujours la question du clergé indigène

Dans le fond, la question traitée par l'historien du Congo-Brazzaville, *Côme Kinata*, à travers l'exemple du père Jean Morizur – considéré ici seulement dans ses premières années missionnaires –, c'est encore et toujours la question du clergé indigène. Les deux précédentes contributions en avaient déjà parlé : Bernadette Truchet, pour souligner que, dans la Chine du père Gonnet, on hésitait encore à donner toute sa place au clergé chinois ; Gérard Vieira montrant, au contraire, que dans l'Angola du père Ehrhart, on semblait tout mettre en œuvre pour la formation d'un clergé local. Dans ce dernier cas, rien d'étonnant, puisque la mission d'Angola au XIX^e^ siècle, comme celle de Loango, avait eu pour père le spiritain Duparquet persuadé, en bon disciple de Rome et de Libermann, de l'importance de former le plus vite possible un clergé du pays. Côme Kinata souligne qu'à Brazzaville, à l'inverse du Loango de Mgr Carrie, Mgr Augouard ne se préoccupa pas de la chose outre mesure et que tout prit du retard. Ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale que la formation du clergé prit vraiment son essor dans le diocèse de Brazzaville. L'historien congolais se penche sur l'histoire du *petit séminaire* de Mbamou sous le père Morizur (1946-1953). L'intérêt de cette étude, c'est que, faute de beaucoup de documents écrits, l'auteur s'est appuyé sur les témoignages

oraux d'anciens du petit séminaire : on voit tout l'intérêt de la chose, mais on en pressent aussi les limites, comme dans toute histoire orale. Finalement, autant qu'un portrait d'un missionnaire dans ses débuts, nous avons dans cette contribution une image assez vivante du fonctionnement d'un petit séminaire au Congo, à travers la mémoire adulte de ceux qui, enfants, y reçurent une formation, sans forcément parvenir ensuite jusqu'au sacerdoce.

Dernière *Chronique*, derniers *Commentaires*, dernières *Recensions*

La section *Chroniques & Commentaires* de notre sommaire a été bien pratique, depuis douze ans, pour publier des articles divers ne se rattachant pas au dossier central ou imposés par l'actualité... Ainsi, dans ce numéro, de la petite chronique « topographique et historique » sur les pérégrinations de la maison mère des sœurs missionnaires du Saint-Esprit. Ce n'est pas de la grande épopée missionnaire, mais, dans un institut, c'est quand même de la maison mère (ou généralice) que tout part et où tout aboutit, d'une certaine façon. Si les historiens veulent se repérer dans la correspondance qu'ils étudient aux archives de tel ou tel institut, ils ont intérêt à connaître certaines adresses, et nombreuses furent celles de la maison mère des spiritaines ! Une fois de plus on constatera l'art consommé du réemploi par les congrégations d'habitations dont les destinées précédentes n'avaient rien de très religieux... La plume bien connue de *sœur Paul Girolet* tire même de cette prosaïque série de déménagements une morale très spiritaine : « Ces quelques pages illustrent une des constantes de la vie spiritaine : la mobilité. »

Depuis longtemps, nous aurions dû parler de la biographie de Frédéric Ozanam par Gérard Cholvy : elle est parue en 2003 ! Mais comment faire pour ne pas simplement déposer des lignes inutiles dans les marges de ce grand livre ? Comme spiritains et libermanniens, le plus simple était de reprendre ce que nous avions commencé à faire dans notre numéro 6[2] : une lecture comparative des deux vies d'Ozanam et de Libermann, puisqu'elles sont rigoureusement contemporaines. D'ailleurs, la richesse foisonnante de cet ouvrage ouvrait de multiples pistes et suggérait de nombreux commentaires. *Paul Coulon* s'est mis au travail – après deux lectures ! – en essayant de donner envie à chacun d'aller refaire pour son compte le parcours parallèle de ces deux vies se rejoignant dans l'Infini...

2. *Mémoire Spiritaine*, n° 6, deuxième semestre 1997 : « 1830-1850 : Ozanam, Libermann et d'auttres : la Bonne Nouvelle aux pauvres ».

Évidemment tous les livres ne peuvent prétendre à d'aussi longs *Commentaires*, mais, pour la dernière fois dans nos colonnes, on trouvera une série de *Recensions* dont on ne s'étonnera pas de voir qu'elles rendent compte d'ouvrages tournant souvent autour des mêmes sujets et des mêmes figures que les contributions de ce numéro : Mgr de Brésillac, le Dahomey, la question du clergé indigène... Preuve que les recherches historiques récentes se multiplient pour reprendre des thèmes déjà traités mais à nouveaux frais, à partir d'archives non explorées jusque-là.

Un dernier numéro de *Mémoire Spiritaine* très spécial

Ainsi donc ce vingt-troisième numéro sera suivi, à brève échéance, du dernier numéro sous la livrée que nos lecteurs connaissent depuis 1995. Le comité de rédaction a décidé d'en faire *un numéro spécial* entièrement consacré à *Libermann* et sous une seule signature, celle de Paul Coulon. L'idée en est venue à partir du choc provoqué par une découverte. Dans un très beau livre des éditeurs Berg International, intitulé *La carte postale antisémite de l'affaire Dreyfus à la Shoah*[3] – véritable catalogue d'horreurs qu'on ne peut regarder aujourd'hui qu'en ayant profondément honte –, on trouve (p. 98) dans le chapitre « Le rachat ou comment la conversion sauve encore le Juif », un portrait... de Libermann ! En compagnie, il est vrai de celui des deux frères Ratisbonne. La légende dit seulement : « Les conversions au christianisme des frères Ratisbonne, originaires de Strasbourg, et de Jacob Liberman *(sic)*, originaire de Saverne, firent grand bruit, d'autant que les premiers fondèrent la congrégation de Notre-Dame de Sion et le troisième celle des missionaires *(sic)* du Très Saint-cœur de Marie *(sic)* ». Difficile de savoir exactement la pensée (ou les arrière-pensées) des auteurs, mais inévitablement deux idées peuvent venir à l'esprit : dans un tel ouvrage, la conversion au catholicisme des intéressés ne peut qu'apparaître que comme négative (ils ont quitté les Juifs pour rejoindre le camp des auteurs chrétiens des immondes caricatures présentés) ; d'autre part, transfuges, ils sont devenus des convertisseurs de Juifs... Il ne s'agit là que d'une herméneutique possible de la curieuse présence de Libermann en ce livre et en cet endroit.

À noter, par ailleurs, que le thème de la *conversion* revient sur le devant de la scène historique. La très sérieuse (ô combien !) revue *Annales* a ouvert

3. Gérard SILVAIN, Joël KOTEK, *La carte postale antisémite, de l'affaire Dreyfus à la Shoah*, Paris, Fondation pour la Mémoire de la Shoah, Berg International éditeurs, 2005, 317 p., 39 euros.

un numéro entièrement consacré aux « Conversions religieuses » par la question : « Pourquoi, aujourd'hui, le problème de la conversion religieuse apparaît-il, dans des milieux historiographiques extrêmement divers, tout à la fois comme un carrefour très fréquenté, comme une énigme obsédante – bref, comme un *thème* majeur [4] ? »

Du coup, il a semblé intéressant, voire même utile, de demander à Paul Coulon de publier le très long chapitre de sa thèse qu'il a consacré à la « conversion » – les guillemets sont de rigueur – de Jacob Libermann. Tellement long, qu'il occupera tout le numéro 24 et dernier de *Mémoire Spiritaine*, sous le titre : « De l'école talmudique (Metz) au baptême en Christ (Paris) : Libermann 1822-1826 [5] ». On y trouvera, d'ailleurs, – et entre autres –, une comparaison entre les frères Ratisbonne et Libermann : on s'apercevra que leurs itinéraires sont bien différents. Nous pensons rendre service non seulement aux spiritains mais à bien d'autres, en rendant publiques ces recherches de Paul Coulon, sans attendre la publication dans un volume d'ensemble...

Et la suite ?

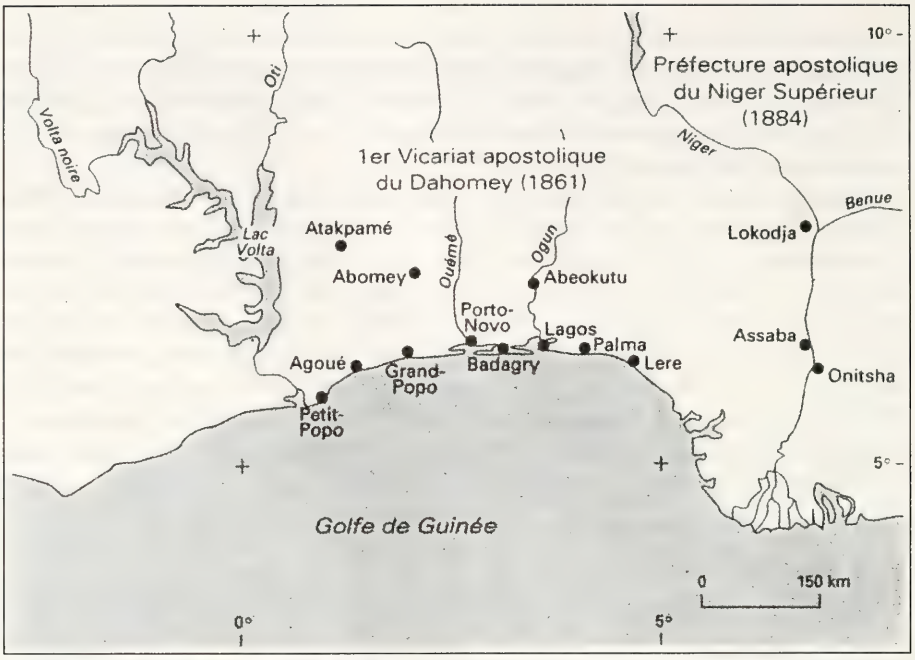
Les éditions Karthala préparent activement la maquette – ainsi qu'un dépliant de présentation et d'abonnement –, de la revue que nous vous avons annoncée depuis deux ans comme devant prendre la succession de *Mémoire Spiritaine*. Tous ceux qui reçoivent cette dernière recevront également le premier numéro de la nouvelle revue *Histoire & Missions Chrétiennes* : nous comptons sur votre fidélité ! Il s'agit d'un élargissement au bénéfice de l'histoire de la mission, et non d'un abandon de la cause spiritaine, dont on verra qu'elle reste bien présente dans les contributions et les chroniques.

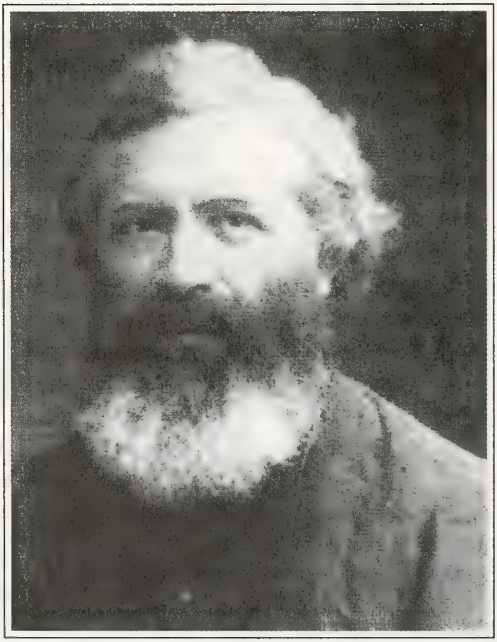
Amis lecteurs, vous avez bien eu raison de lire *Mémoire Spiritaine* depuis douze ans – et d'avoir pris dans votre for interne, je n'en doute pas un instant, la décision de continuer avec la nouvelle revue –, car, ainsi que le dit la roborative citation du père Congar placée en page 2 : « L'histoire nous retire l'illusion de l'immobile et du temps mort. Elle nous restitue à la vérité de l'action. L'homme vivant qui l'étudie est amené par elle à mieux comprendre son présent en référence à l'avenir qu'il doit préparer ou construire. »

---

4. Pierre-Antoine FABRE, « Présentation » du numéro « Conversions religieuses », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 54e année, n° 4, Juillet-Août 1999, p. 805.

5. Rappelons que le numéro 18 de *Mémoire Spiritaine* (deuxième semestre 2003) a publié le chapitre précédent de la thèse de Paul COULON : « La genèse juive de Jacob Libermann à Saverne (1802-1822) », p. 11-32.





Ci-dessus :
Le premier vicariat apostolique du Dahomey (1861) prend le nom de vicariat apostolique du Bénin en 1870.
En 1883, il est divisé en préfecture apostolique du Dahomey entre Volta et Ouémé, et vicariat apostolique du Bénin entre Quémé et Niger.
(Dessin : Ch. Chauviat 1995.)

Ci-contre :
Le Père Augustin PLANQUE (1826-1907)

Mémoire Spiritaine, n° 23, premier semestre 2006, p. 10 à p. 30.

Le père Augustin Planque (1826-1907) et la création du vicariat apostolique du Dahomey, confié à la Société des Missions Africaines

Pierre Trichet *

Dans un premier article, Pierre Trichet présentait M. Victor Régis, armateur marseillais et propriétaire d'un comptoir à Ouidah, au Dahomey [1]. *Il y souhaitait la présence d'une mission catholique et avait fait part de son projet au père François Libermann, fondateur, en 1841, des missionnaires du Saint-Cœur de Marie et, à partir de 1848, supérieur général de la congrégation du Saint-Esprit. Faute de personnel, la mission d'Ouidah n'avait pas pu être ouverte.*

Dans un deuxième article [2], *nous avons vu Mgr de Marion Brésillac souhaiter aller lui-même en Afrique, accompagné de deux ou trois missionnaires et un ou deux frères. Après une visite à M. Victor Régis, ses*

* Pierre TRICHET, de la Société des Missions Africaines de Lyon (SMA), journaliste, a travaillé en Côte d'Ivoire depuis 1960, occupant diverses responsabilités, surtout au niveau des mass media. Actuellement chargé des archives à la maison généralice de la SMA à Rome. Il a publié différents livres et brochures, entre autres : *Côte d'Ivoire : les premiers pas d'une Église*, 4 volumes (Éd. *La Nouvelle*, Abidjan, 1994 et 1995) ; *Côte d'Ivoire : les premières tentatives d'évangélisation. 1637-1852* (Éd. *La Nouvelle*, Abidjan, 1995, 140 p.). Dépôt en France : Procure des Missions Africaines, 11, rue Crillon, 75004 Paris.

1. « M. Victor Régis, le père Libermann et le Dahomey (1841-1846) », *Mémoire Spiritaine*, n° 14, deuxième semestre 2001, p. 15-24.

2. Pierre TRICHET, « Mgr Melchior de Marion Brésillac (1813-1859) et la mission du Dahomey », *Missions Spiritaine*, n° 21, premier semestre 2005, p. 55-83.

intentions se précisent : c'est le Dahomey qu'il désire pouvoir évangéliser. Après quatre ans de démarches insistantes, c'est finalement le vicariat apostolique de Sierra Leone que Rome lui confie. Il n'y fera qu'un séjour de quelques mois, avant d'y succomber, le 25 juin 1859.

Nous allons voir maintenant, dans ce troisième et dernier article, comment le vicariat apostolique du Dahomey va finalement être créé et confié à la Société des Missions Africaines (dont le fondateur avait été Mgr de Brésillac).

Après Mgr de Brésillac, le père Augustin Planque prend la relève

Le père Planque prend donc, à la suite de Mgr de Brésillac, les rênes de la jeune Société. Cette Société, elle se résume à peu de membres. Dans une brève lettre à la Propagande, datée du 14 juillet 1859, le père Planque détaille ses ressources en personnel :

« Je n'ai pas grand renfort à envoyer de suite : deux prêtres et deux étudiants en théologie sont tout ce que je puis expédier aux premiers jours de la bonne saison. Il nous restera au Séminaire cinq étudiants en théologie. J'attends en outre deux prêtres, un et peut-être deux diacres, et quelques étudiants [3] ».

Il est bien décidé à reprendre la mission de Freetown. Il est important de bien observer son état d'esprit. Il est sincèrement persuadé que le climat de Sierra Leone est particulièrement meurtrier : tant de personnes dignes de foi le lui ont assuré [4]. On ne peut donc pas y vivre toute l'année. Par contre, si

3. Les lettres du père Planque au cardinal Barnabò, ou à la Congrégation de la Propagande à Rome, que je cite désormais sans indiquer la référence, sont conservées aux archives des Missions Africaines à Rome.

4. Curieusement, Mgr Barron, Vicaire apostolique des Deux-Guinées, avait cité avec admiration et envie les aménagements qui permettaient une vie particulièrement saine à Freetown : « Il est une chose très digne d'observation, que les villages tout autour de Sierra Leone, et qui forment une partie de la Colonie, sont très élevés et beaucoup plus salubres, ou plutôt moins malsains que les parties sur le bord de la rivière ou sur le bord de la mer. » (post-scriptum du 21 mars 1844, à la lettre de Mgr Barron au père Libermann, du 19 mars 1844. Citée dans P. TRICHET. *Côte d'Ivoire, Les premières tentatives...*, p. 82). Le père Planque semble avoir oublié l'avis de M. Reymond, SMA, qui a vécu à Freetown la première moitié de l'année 1859 : « Le gouvernement fit brûler les grandes herbes un peu avant la saison des pluies, et l'état sanitaire de la colonie changea tellement que la Sierra Leone est devenue aussi saine qu'aucune autre colonie. Les Européens qui sont ici depuis cinq, dix, quinze et quarante ans, sont unanimes sur ce point : une vie réglée, sobre et prudente est un préservatif presque infaillible contre les maladies ». (Lettre du 18 février 1859, citée par Patrick GANTLY et Ellen THORP, *La voix qui t'appelle...*, p. 318-319).

on passe les « mauvais mois » dans une région plus salubre, il est possible de venir y travailler durant les « bons mois ». Voilà pourquoi il ne se hâte pas d'envoyer de nouveaux prêtres à Sierra Leone, et pourquoi il va tout faire pour obtenir, à titre de base de repli, le Dahomey. Il n'envisage pas qu'on puisse le décharger de Sierra Leone pour lui confier le Dahomey, le pays de ses rêves.

Le père Planque rencontre Mgr Bessieux à Paris

Le 18 août 1859 [5], il rencontre Mgr Bessieux à Paris. Celui-ci explique au père Planque pourquoi il n'a pas jugé utile de répondre à la demande du cardinal Barnabò du 14 janvier 1856 : il pensait que le Dahomey était déjà confié aux Missions Africaines. De plus, il estime Freetown trop malsaine pour qu'on puisse envisager d'y demeurer à années entières. Le père Planque sent que ses chances d'obtenir le Dahomey sont intactes. Alors, il envisage de se rendre à Rome pour y présenter tous les arguments dont il dispose.

Le 26 août 1859, il écrit au cardinal Barnabò :

« Je ne vois rien de mieux que de faire le voyage de Rome pour prendre les conseils de Votre Éminence et lui exposer quelle est la pensée de Mgr Bessieux au sujet de l'évangélisation de Sierra Leone, car j'ai vu longuement Sa Grandeur à Paris. J'espère que la mission ne sera pas interrompue et que nous aurons un départ de missionnaires en novembre. Dieu du reste ne nous a pas laissés sans consolation au milieu d'une si grande douleur : nos Aspirants sont plus fermes que jamais dans leur résolution et j'ai reçu cinq nouvelles demandes d'admission, dont trois de la part de prêtres ».

En septembre 1859, il se rend à Rome. Là, il rédige son rapport du 27 septembre 1859, qui éclaire diverses décisions prises du vivant de Mgr de Brésillac.

« Le point le plus inhospitalier d'une côte déjà si meurtrière »

Il commence par présenter le jugement de sept personnes, connaissant bien la côte de Guinée, qui affirment que l'insalubrité de Sierra Leone ne

5. Le père Planque indique cette date dans son rapport du 27 septembre 1859, que nous allons détailler ci-dessous.

permet pas d'y vivre en permanence. On se rappelle que c'est cet argument de l'insalubrité qui avait permis à Mgr de Brésillac d'obtenir du cardinal Barnabò l'ordre d'explorer des implantations pour s'y replier durant les mauvais mois. Le père Planque cite, en premier lieu, l'avis de Mgr Bessieux :

« Sierra Leone lui a paru si mauvais qu'à son avis, il est impossible d'en faire de suite la résidence habituelle de missionnaires ; à plus forte raison n'en peut-on faire un centre de mission, car il est à peu près incontestable que peu de missionnaires échapperaient à l'influence des mauvais mois. »

En note, le père Planque ajoute :

« Le 18 août dernier, j'eus avec Mgr Bessieux une première entrevue, où nous parlâmes longuement et sérieusement des matières que je traite dans ce rapport. »

Nous voilà fixés sur l'origine des informations que le père Planque apporte. Puis le père Planque cite l'avis de l'Amiral Bouët-Willaumez, qui sert depuis dix ans à la Station navale des Côtes occidentales d'Afrique :

« Déplorable chose, M. l'Abbé, me répondit-il, d'envoyer des hommes précieux mourir sans fruit sur le point le plus inhospitalier d'une côte déjà si meurtrière ! Pourquoi ne pas vous adresser aux hommes qui connaissent, aux officiers de marine qui aiment et estiment les missionnaires et qui vous auraient dit tout le danger. Pour moi, je ne consentirais jamais à débarquer à Sierra Leone des missionnaires pour y demeurer toute l'année : on ne peut sans une mort certaine y faire sa résidence fixe. »

Parce que le père Planque est honnête, il ajoute, en huitième position, le jugement d'un Père « arrivant de Sainte Marie de Gambie », qui « paraissait exprimer le sentiment commun des Missionnaires de la Sénégambie. Or, d'après lui, Sierra Leone est aussi sain que la plupart des autres lieux de la Côte [6] ».

6. Claude-Marie ÉCHALLIER « gomme » cette honnêteté du père Planque quand elle écrit : « Tous les témoins s'accordent à reconnaître l'insalubrité notoire du Sierra Leone ». (Claude-Marie ÉCHALLIER, *L'audace et la foi d'un apôtre. Augustin Planque (1826-1907), Missionnaire pour l'Afrique*, Paris, Karthala, 1995, 368 p., citation, p. 80). Tous... sauf un... qui pèse lourd, car il rapporte un avis collectif.

Pourquoi Mgr Bessieux n'a pas répondu au cardinal Barnabò

Dans son rapport, le père Planque continue en expliquant pourquoi Mgr Bessieux n'a pas jugé utile de répondre à la lettre du cardinal Barnabò lui demandant son avis concernant le projet de séparer des Deux Guinées le Dahomey. Bien que cette citation soit un peu longue, elle mérite d'être reproduite intégralement :

« [Mgr Bessieux] me témoigna combien il fut étonné et quelle peine il ressentit quand il apprit qu'on donnait à Mgr de Brésillac le Vicariat Apostolique de Sierra Leone. Son étonnement venait de ce qu'il avait reçu une lettre de la S. C. de la Propagande par laquelle elle l'avertissait simplement qu'il était déchargé du Dahomey. Selon lui, la lettre ne demandait pas de réponse ; il n'en fit pas et se contenta de bénir Dieu. Aussi, quand plus tard il apprit que nous étions envoyés à Sierra Leone, il en fut vivement affligé dans la prévoyance des malheurs qui sont arrivés.

Mgr Bessieux est ici mal servi par sa mémoire, car d'après les renseignements que m'a donnés Votre Éminence et la lettre qu'Elle m'a mise sous les yeux, voici comment les choses se sont passées. La S. C. écrivit simultanément la même lettre à Mgr Bessieux, à Mgr Kobès et au T. R. P. Schwindenhammer pour demander leur avis. Mgr Kobès accusa réception de la lettre, mais ne put donner de renseignements précis sur le Dahomey que Sa Grandeur n'a pas visité ; plus tard Elle parla de s'entendre avec la Maison Régis de Marseille [7]. La S. C. ne recevant pas de réponse de Mgr Bessieux, lui expédia un duplicata également resté sans réponse.

Ces malheurs auraient été prévenus sans un incident fâcheux que Votre Éminence me permettra de placer ici. Quand Mgr Bessieux arriva à Paris, Mgr de Brésillac y terminait les démarches préparatoires à son départ. Aussitôt il se rend auprès de Mgr Bessieux malgré des affaires pressantes, et lui donne rendez-vous pour le seul moment dont il pût encore disposer, afin de s'entretenir à l'aise de l'Afrique qui les intéressait tous les deux. Ils auraient certainement fait à Paris ce pourquoi Votre Éminence avait engagé Mgr de Brésillac à faire un voyage jusqu'au Gabon. Mais Dieu dans ses desseins adorables permit qu'une entrevue qui nous aurait préservé des pertes qui nous affligent ne s'effectuât pas : le matin même du jour où les deux Vicaires Apostoliques devaient se voir et se concerter, on fait prévenir Mgr de Brésillac que Mgr est indisposé et ne pourra se trouver au lieu indiqué. Le lendemain Mgr de Brésillac avait quitté Paris, ignorant que Mgr Bessieux avait à lui donner les renseignements du caractère le plus grave. »

7. Non, ce n'est pas plus tard, mais dans la même lettre du 25 avril 1856, que nous avons reproduite plus haut.

Cette citation fournit des explications aux questions que nous nous sommes posées en chemin. Le père Planque, collaborateur de Mgr de Brésillac, est bien le mieux indiqué pour nous apporter les réponses les plus autorisées.

Nous avons toujours demandé la mission du Dahomey

Et le long rapport du père Planque continue (il couvre treize pages dactylographiées). Le père Planque y rappelle combien les Missions Africaines ont tenu, jusqu'ici, à obtenir le Dahomey :

« Votre Éminence sait aussi que jusqu'au 12 septembre 1857, jour où fut expédié à Mgr de Brésillac le duplicata d'une lettre perdue du 27 avril de la même année, nous avons toujours demandé la Mission du Dahomey ; et lors même que le Vicariat apostolique de Sierra Leone nous eût été offert et que Mgr de Brésillac l'eût accepté, nous n'avons jamais perdu de vue que c'est le Dahomey qui a fait naître notre congrégation. Vous savez, Éminence, que l'année dernière au mois de Juin, lorsque j'accompagnai Mgr de Brésillac à Rome, il fut souvent question du Dahomey ; ce fut dans la pensée d'aplanir les voies que vous engageâtes Mgr de Brésillac à explorer la Côte jusqu'au Gabon, à voir Mgr Bessieux pour s'entendre avec lui et à faire ensuite un rapport à la S. C., afin qu'en pleine connaissance de cause, elle avisât à nous donner le Dahomey. Cette idée accompagna notre Vicaire Apostolique jusqu'à la fin de sa vie, et quelques jours avant de mourir, lorsque les médecins le jugeaient hors de danger, il m'écrivait encore : " Malgré cela (il venait de me raconter la mort de trois des nôtres), j'irai seul si c'est possible le mois prochain faire un voyage au Dahomey ". Vous ne vous étonnerez donc pas, Éminence, que je poursuive le même but et que je vous demande le Dahomey. »

Si la Propagande a, jusqu'ici, refusé le Dahomey aux Missions Africaines, c'est qu'il y a un obstacle. Quel est-il ? Subsiste-t-il encore ? En bon avocat, le père Planque aborde franchement la question et observe calmement ce qui a été présenté comme obstacle. Le rapport continue :

« Mais avant tout, je dois examiner la raison qui empêcha de nous confier cette Mission ; la voici en entier telle que la donne la lettre du 27 avril 1857, par laquelle nous est offert le Vicariat Apostolique de Sierra Leone : *Facendo seguito alle varie* [...] [8]. »

8. La traduction de ce texte, par Mgr de Brésillac lui-même figure dans le deuxième article de Pierre Trichet. En voici la reproduction : « En réponse aux diverses lettres de S. G. à la S. C. pour obtenir d'être envoyée avec ses associés au Dahomey, afin d'y établir une mission

On peut résumer cet obstacle en une phrase : « On ne peut actuellement établir au Dahomey la mission désirée à cause du péril évident pour les missionnaires d'être victimes de la barbarie des peuples. » Le père Planque répond, avec humour, que « mourir pour mourir, le martyre du sang serait plus avantageux à la Religion et au missionnaire que celui des fièvres ; au moins ce sang versé nous donnerait une palme et une auréole au ciel, et nous pourrions voir se réaliser cette parole qui a toujours été une vérité dans l'Église de Dieu : *Sanguis martyrum, semen christianorum* ».

À Ouidah, « la barbarie des peuples n'est pas à craindre »

Puis, plus sérieusement, le père Planque détaille cinq témoignages qui montrent que « le péril évident pour les missionnaires d'être victimes de la barbarie des peuples » n'est pas fondé. Voici les trois premiers témoignages :

« 1°. Mgr Bessieux a séjourné trois semaines à Whydah, ville du Dahomey. Il ne pense pas qu'il y ait le moindre danger pour la vie des missionnaires, et s'il préférerait que l'on s'établît d'abord un peu plus à l'Ouest du même golfe de Guinée, à St Georges d'Elmina, ou à Accra, ou à Christianborg, enfin dans quelques-uns de ces grands établissements européens, c'est qu'il pense qu'on trouverait une difficulté à Ouidah dans la présence d'un prêtre portugais qui vit avec des femmes. Il pense aussi que la moisson n'y est pas mûre complètement. Il me semble cependant que ces difficultés ne doivent pas être plus grandes que celle de se trouver en face de ministres protestants bien établis ; or jusqu'ici on a pu empêcher les protestants de s'établir à Whydah, et ils sont en pleine puissance dans les villes citées plus haut.

« 2°. L'Amiral Bouët-Willaumez m'a confirmé également que les missionnaires seraient bien au Dahomey. Lui-même, du reste, pour augmenter la sécurité, a conclu

---

catholique, je m'empresse de vous faire savoir que, d'après les renseignements défavorables que nous avons reçus sur la position de nos missionnaires en ces lieux, on ne peut actuellement y établir la mission désirée. En effet, nos missionnaires, n'ayant au Dahomey la protection d'aucune puissance catholique, seraient exposés au péril évident d'être victimes de la barbarie des peuples. Ainsi, pour satisfaire à vos désirs, et offrir un vaste champ au zèle de S. G., je lui fais savoir qu'à la fin de 1854, la S. C. décida qu'il serait créé un vicariat apostolique à Sierra Leone, lequel s'étendrait du fleuve Nunez à la République Liberia inclusivement, si un Ordre religieux l'eût accepté. Or, comme jusqu'ici on a vainement traité la question avec l'Ordre des Dominicains qui paraissaient dès le principe vouloir prendre la charge de cette mission, je vous fais savoir que, si vous consentez à la prendre, vous pouvez facilement réaliser vos désirs au grand avantage de ces peuples qui, depuis longtemps, réclament instamment des missionnaires catholiques. Ayez donc la bonté de me faire savoir votre opinion [...]. »

le 1er juillet 1851, avec le roi Ghézo, un traité dont voici l'article 10 : Le roi prend l'engagement de donner toute sa protection aux missionnaires français qui viendront s'établir dans ses états, de leur laisser l'entière liberté de leur culte et de favoriser leurs efforts pour l'instruction de ses sujets. Quand la France fait un tel traité, c'est qu'elle a la volonté de protéger les missionnaires et elle le peut ; dès lors disparaît la crainte exprimée dans des vues si paternelles par cette phrase : *« non avendo in Dahomey i nostri missionari la protezione di alcuna delle potenze cattoliche, sarebbero esposti ».*

« 3°. M. Régis Aîné de Marseille possède une grande factorerie à Whydah depuis plus de 25 ans ; or il certifie que les Blancs y sont en pleine sécurité. Il ne sait si le successeur du vieux roi Ghézo secondera l'action des missionnaires comme l'aurait fait son père ; mais il est certain que les prêtres catholiques ne seront pas molestés. »

Le père Planque conclut la série des cinq témoignages en notant :

« J'ose penser qu'après une exposition si détaillée et basée sur des autorités compétentes, toute crainte s'évanouira facilement et que la S. C. ne verra plus de difficulté de nous confier le Dahomey. En effet, les renseignements défavorables sur ce pays avaient semblé être la seule raison qui empêchât d'accéder à notre demande. »

Deux projets pour lier la Sierra Leone et le Dahomey

Puis le père Planque propose deux projets, assez proches l'un de l'autre, et visant tous les deux à confier et la Sierra Leone et le Dahomey aux Missions Africaines :

« 1er projet : Ne pas créer de nouveau Vicariat Apostolique, mais reculer les limites de celui de Sierra Leone », jusqu'à y inclure « les golfes de Bénin et de Biafra où les Anglais ont beaucoup de possessions », c'est-à-dire le Dahomey et l'ouest du futur Nigeria. « 2e projet : Ériger le Dahomey en Vicariat Apostolique distinct et nous le confier, tout en nous laissant l'administration de celui de Sierra Leone. Dans ce second projet comme dans le premier, nous établirions notre centre d'action à Whydah ; de là, nous rayonnerions selon l'opportunité des circonstances. Pendant les mois favorables, nous enverrions un, deux ou trois missionnaires, suivant le besoin, étudier et préparer le terrain à Sierra Leone, et administrer les sacrements aux catholiques qui pourront y revenir. Je dis revenir, car avant de mourir Mgr de Brésillac m'indiquait qu'ils avaient enterré à peu près tous ceux qui s'y trouvaient. Avant la mauvaise saison, nous les ferions rentrer à Whydah où ils se rendraient utiles dans les œuvres de la mission. »

Cette trop longue citation montre l'intention qu'avait déjà Mgr de Brésillac en s'offrant à explorer la côte jusqu'au Gabon, afin d'y chercher des lieux plus

sains pour la survie des missionnaires. À cette époque, il ne comptait nullement être déchargé de la Sierra Leone.

Le père Planque devait rencontrer le cardinal Barnabò le 28 septembre, pour lui remettre en mains propres le rapport terminé le 27 septembre. Et voilà que le courrier lui apporte une émouvante lettre de M. Régis, datée de Marseille le 22 septembre 1859. En post-scriptum, à la fin de son rapport du 27 septembre, le père Planque ajoute :

« Je finissais ce rapport quand je reçus une lettre de M. Régis Aîné ; je la communiquai au Cardinal Préfet ce matin même 28 septembre en lui remettant le rapport. Son Éminence m'engagea à en faire une copie pour la joindre au rapport comme pièce justificative. Après l'avoir lue, S. E. me dit d'écrire de suite à M. Régis pour lui dire de sa part que le Dahomey nous sera donné et que nous nous y rendrons aussitôt que les affaires seront réglées canoniquement. »

Cette lettre de M. Victor Régis a donc touché profondément le cardinal Barnabò, au point que celui-ci recommande au père Planque « d'écrire de suite à M. Régis pour lui dire de sa part que le Dahomey nous sera donné ». Est-il exagéré de penser que les arguments présentés par le père Planque dans son rapport du 27 septembre avaient ébranlé le cardinal et l'avaient sensibilisé à l'idée de confier le Dahomey aux Missions Africaines, mais que la lettre de M. Régis était « la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase » et avait déclenché sa réaction immédiate ? M. Régis avait l'art de se présenter au bon moment, au bon endroit, avec les bons arguments. Le Saint Esprit, quant à lui, devait y être pour une bonne part...

Une lettre providentielle de M. Régis

Cette lettre de M. Régis, que contient-elle ? Le père Planque la reproduit, à la suite d'une brève présentation qu'il date de Rome le 28 septembre 1859. En voici de longs extraits :

« La mort de Mgr Marion de Brésillac m'a profondément affligé sans me surprendre. Sierra Leone est et sera le tombeau des Européens qui viendront s'y établir ; c'est l'opinion que ma vieille expérience m'avait permis d'exprimer à votre infortuné évêque : " Dieu disposera de moi ", telle fut sa réponse ; il avait donc fait sciemment le sacrifice de sa vie, sa récompense sera dans le ciel. [...]

Cette mission [de Sierra Leone] peut-elle avoir des succès ? Je n'hésite point à me prononcer au sens contraire ; les protestants sont les maîtres du pays, ils y sont puissants, riches et, par ce dernier moyen, ils exercent sur l'esprit des indigènes une

influence qui nous tiendra toujours en échec. À mon avis, Sierra Leone, Liberia et le Cap Monte, ces deux derniers pays peuplés et fondés par les Méthodistes américains, n'offrent aucune chance de réussite.

Il y a certainement beaucoup de bien à faire en Afrique, mais c'est au pays des Nègres où le Mahométisme n'a point pénétré, qu'il faut s'adresser. Il faut encore choisir les localités les plus peuplées et les moins malsaines, car pour y réussir il faut d'abord y vivre.

À mon avis, le choix des établissements de nos missionnaires devrait se porter du Petit Popo à Palma, c'est-à-dire : Petit et Grand Popo, pays gouvernés par des chefs nègres, Whydah dans le royaume de Dahomé, Lagos et Palma qui correspondent avec le Royaume populeux des Jaboo.

On s'est beaucoup trop préoccupé du manque de protection dans ces parages, car voilà plus de 25 ans que j'y possède des établissements de commerce, et un personnel nombreux, et jamais un de mes employés n'a été molesté ; ils ont par contre trouvé protection auprès des chefs de ces localités où les Français sont aimés et respectés. [...]

Guézo a envoyé trois de ses enfants que l'Empereur [9] fait élever au Lycée de Marseille et qui, avec l'autorisation de leur père, sont baptisés et catholiques.

Dans le pays de Whydah, un prêtre catholique indigène ou portugais vient chaque année baptiser un grand nombre d'enfants ; cette cérémonie lui donne des revenus, mais l'eau du baptême ne donne point l'instruction religieuse et ces nouveaux chrétiens continuent à adorer les fétiches.
La population de Whydah confierait très volontiers ses enfants aux missionnaires catholiques. »

Le cardinal Barnabò a respecté la procédure normale

On devine l'empressement avec lequel le père Planque a présenté une telle lettre au cardinal Barnabò. Il en partageait toutes les idées. Mais le cardinal Barnabò sait que le Dahomey fait toujours partie de la juridiction des spiritains. Puisque le père Planque quitte Rome pour retourner en France, et qu'il s'offre même à se rendre à Paris si ce voyage peut hâter les choses, le cardinal lui confie une lettre à remettre au père Schwindenhammer, supérieur général des spiritains, pour lui demander son avis sur l'éventuelle cession du Dahomey aux Missions Africaines.

9. Deux ou trois ans plus tôt deux enfants du roi Guézo étaient venus en France. L'un des deux était rapidement tombé malade et avait dû être rapatrié au Dahomey. Il faut croire qu'une nouvelle équipe de deux autres garçons avait été envoyée.

Le père Planque s'acquitte de cette mission, puis revient à Lyon. Là, le 15 octobre 1859, il écrit au cardinal Barnabò pour rendre compte de l'état d'avancement des choses :

« Selon la mission que vous m'aviez fait l'honneur de me confier, j'ai remis moi-même au T. R. P. Schwindenhammer la lettre dont j'étais porteur. Après examen de la question, le T. R. Père m'a dit qu'il ne s'opposait pas à ce que la S. C. [10] nous confiât le Dahomey. On m'a bien, à la vérité, fait quelques observations sur le premier projet de mon rapport [11] ; je me suis contenté de faire remarquer que ce projet est extrait dans son entier du rapport de Mgr Kobès lui-même et conséquemment n'émet rien de nouveau... On m'a dit encore que les voyages à Sierra Leone pendant la bonne saison offriraient de grandes difficultés et que d'ailleurs ils seraient inutiles, puisque c'est surtout dans la mauvaise saison que l'on meurt et que l'on a conséquemment besoin de secours religieux [12]. Votre Éminence sait quelles autorités [13] réclament contre le séjour des missionnaires à Sierra Leone pendant les mauvais mois, du moins jusqu'à ce que l'on en ait de parfaitement acclimatés à la Côte d'Afrique par plusieurs années passées en des points relativement sains [14].

M. Régis que j'ai vu à mon passage à Marseille est véritablement heureux de l'annonce dont Votre Éminence m'avait chargé de lui faire part. Il m'a donné plusieurs renseignements importants sur les moyens de gagner la bienveillance du roi du Dahomey, et lui-même fera présenter par son agent nos missionnaires à la cour de sa Majesté noire, qui réside à six journées de marche dans l'intérieur.

Aussitôt que Votre Éminence pourra préciser l'époque où il nous sera possible de partir, j'entamerai des démarches auprès du Gouvernement ; car il sera d'un très bon effet que les premiers Missionnaires arrivent sur un navire de guerre [15]. J'ai parlé dans

10. La Sacrée Congrégation de la Propagande.

11. C'est celui qui consiste à étendre le Vicariat apostolique de Sierra Leone jusqu'au Golfe de Biafra (dans le futur Nigeria), donc en y englobant le Dahomey.

12. On retrouve la mentalité des consuls chrétiens, en poste à Freetown, qui souhaitaient un prêtre pour leur donner les « derniers sacrements », beaucoup plus qu'une mentalité missionnaire, préoccupée de proposer l'Évangile à des gens bien portants.

13. Il s'agit de Mgr Bessieux, de l'Amiral Bouët-Willaumez et autres bons connaisseurs du climat des côtes d'Afrique, au nombre de sept en tout, qu'il a cités au début de son rapport du 27 septembre.

14. Sous-entendu : le Dahomey est un de ces points relativement sains, où les missionnaires pourraient s'acclimater...

15. Cette remarque fera bondir bien des lecteurs au XXIe siècle ! Elle témoigne, chez le père Planque, d'un souci de sécurité : si les autochtones, devant le petit nombre ou de l'isolement des missionnaires, veulent les attaquer, qu'ils sachent que la solidarité nationale entrera aussitôt en action. Une lettre du père Planque au cardinal Barnabò du 15 décembre 1860 confirme cette explication.

ce sens au Ministère des Affaires Étrangères et l'on a bien accueilli cette proposition. On a même eu la bienveillance de m'indiquer la marche à suivre pour arriver à mon but ; or, il est à remarquer que c'est par l'entremise de ce ministère que les passages sont accordés [16] aux Missionnaires qui ne sont pas pour les Colonies françaises. »

La Propagande va adjoindre le Dahomey à la Sierra Leone

Début novembre 1859, le père Planque croit l'affaire réglée. Dans une lettre du 5 novembre 1859 à M. Régis, il écrit :

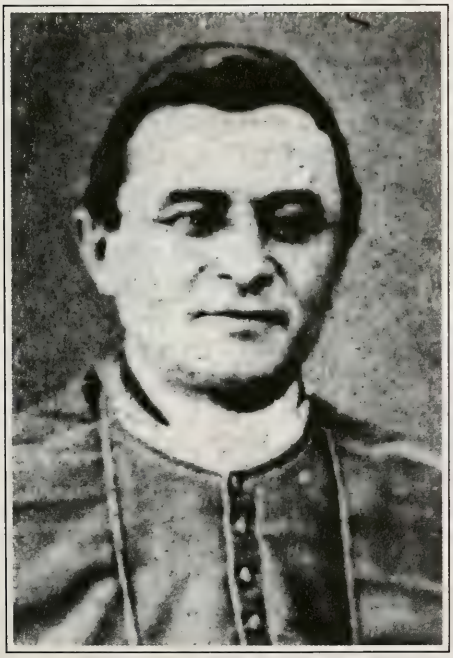
« Le règlement de toutes nos affaires avec Rome est officieusement terminé, et ne tardera pas, je l'espère, à l'être officiellement. Vous apprendrez avec plaisir que la Propagande va adjoindre le Dahomey au Vicariat Apostolique de Sierra Leone [...]. Le Saint Père lui-même a daigné dire au Cardinal [Barnabò] qu'il était content de notre persévérance à continuer l'entreprise de Mgr de Brésillac [17]. »

Mais le père Planque va un peu vite en besogne, car rien n'est encore joué ! Revenons chez le père Schwindenhammer qui vient de recevoir la lettre du cardinal Barnabé, apportée à Paris par le père Planque. Cette lettre, du 30 septembre 1859, en italien, les spiritains la conservent toujours dans leurs archives, avec la traduction française. En voici les passages principaux :

« Le prêtre Planque, Supérieur du Séminaire des Missions Africaines, à Lyon, a présenté à la Sacrée Congrégation un rapport d'où il suit que l'insalubrité de l'air fera se perdre la Mission de Sierra Leone, si l'on n'adopte au préalable quelque précaution qui assigne aux Missionnaires un endroit d'air plus sain, où ils puissent fixer leur demeure. À ce propos, le susdit a fait deux projets dont le premier est d'étendre les limites du Vicariat susnommé en lui adjoignant le Cap des Palmes et les golfes de Beritra et de Biafra ; l'autre, d'ériger un nouveau vicariat apostolique à Dahomey auquel on unirait l'administration du Vicariat de Sierra Leone. Dans l'un et l'autre cas, dit le Supérieur, les Missionnaires pourront se former à Whida qui

16. Sous-entendu : gratuitement. Le Dahomey n'étant pas une colonie française à cette époque, les missionnaires ne bénéficiaient pas de voyages gratuits pour cette destination. Mais en passant par un autre ministère, on pouvait obtenir cette faveur.

17. Le père Planque connaît l'intérêt, et même la passion que manifeste M. Victor Régis pour tout ce qui touche au Dahomey, et à l'Église qui va s'y développer : dans les années suivantes, il continuera de lui écrire et de lui présenter ses projets et réalisations. Par exemple, lettre du père Planque à M. Régis du 26 décembre 1861, citée par Cl.- M. ÉCHALLIER, *op. cit.*, p. 92.



Les principaux interlocuteurs du père Planque

En haut, à gauche :
Le cardinal Barnabò,
préfet de la *Propaganda Fide.*

En haut, à droite :
Le père Ignace Schwindenhammer,
supérieur général de la congrégation
du Saint-Esprit.

Ci-contre :
Mgr Aloÿs Kobès cssp, Dakar,
coadjuteur du Vicaire apostolique
des Deux-Guinées.

(Photos : Archives spiritaines)

appartient au Dahomey, Mission demandée avec insistance par le défunt Mgr de Brésillac, et dans les mois où l'air est meilleur, on se rendrait à Sierra Leone pour y exercer le Saint Ministère ; de cette manière on pourvoirait au bien spirituel de ces peuples qui sont assis à l'ombre de la mort et l'on ne sacrifie pas inutilement la vie des Missionnaires dans un lieu vulgairement appelé le tombeau des Européens. Je verrais avec plaisir que Votre Révérence veuille examiner mûrement ces projets et me donner là dessus les éclaircissements opportuns ainsi que votre sage avis pour que je me trouve en mesure de le soumettre à mes Éminentissimes collègues pour qu'il y soit pourvu. [...] [18]. »

Le père Schwindenhammer répond, le 23 octobre 1859, par une lettre proposant quelques modifications au projet du cardinal Barnabò :

« Par votre lettre du 30 septembre, vous me faites l'honneur de me communiquer un rapport adressé à Votre Éminence par M. L'abbé Planque, Supérieur du séminaire des Missions Africaines à Lyon, et vous me demandez mon avis, conjointement avec celui de Mgr Bessieux, actuellement en France, sur le double projet Proposé dans ce rapport par le supérieur précité.

Après nous être mûrement concertés à cet égard avec Mgr Bessieux et trois autres de mes missionnaires d'Afrique, qui sont sur le point de retourner dans cette mission, voici, Éminence, quel serait notre sentiment.

1°. Nous pensons qu'il ne serait pas opportun de donner suite au premier projet présenté par M. l'abbé Planque, savoir d'étendre les limites du Vicariat de Sierra Leone en lui adjoignant le Cap des Palmes et les golfes de Beritra et de Biafra. Par là, en effet, ce Vicariat prendrait une étendue hors de toute proportion.

2°. Quant au second projet, savoir d'ériger un nouveau Vicariat apostolique à Dahomey et de le donner aux Missionnaires de Lyon, nous serions d'avis qu'il y fut donné suite, conformément à la demande exprimée avec insistance par feu Mgr de Brésillac, et à celle de M. l'abbé Planque, et pour les raisons mentionnées dans le rapport de ce dernier.

3°. Mais, Éminence, nous pensons que l'administration du Vicariat de Sierra Leone ne devrait pas rester aux missionnaires précités de Lyon et cela, 1° à cause de la grande distance de Widah, où les missionnaires ont le désir de s'établir, à Sierra Leone, qui en est éloigné de plus de 300 lieues, et par suite de la difficulté et des grandes dépenses pour les communications. 2° à raison du petit nombre des missionnaires précités. Il résulte en effet de ces considérations que l'administration de Sierra Leone serait tellement difficile que, de fait, elle serait nulle, et cette mission serait entièrement abandonnée. Il semblerait au contraire tout naturel de confier cette

18. Arch. CSSp, 3F7, 1b1.

administration provisoire à Mgr Kobès, vu que Sierra Leone est beaucoup plus rapproché de la Sénégambie. [...] Quant aux limites à assigner au Vicariat apostolique de Dahomey, nous proposerions qu'il fût composé de la côte des Esclaves, c'est-à-dire qu'il s'étendit depuis la Rivière Volta jusqu'au Niger [19]. »

C'est cette proposition des spiritains qui sera finalement retenue, à la grande satisfaction, des Missions Africaines. Merci, père Schwindenhammer ! Mais le cardinal Barnabò réagit par une lettre datée du 19 novembre 1859 ; il révèle que le père Planque est très attaché à Sierra Leone :

« Je crois devoir porter à votre connaissance ce que me dit M. l'abbé Planque de la sympathie qu'on témoigne en Espagne pour la Mission de Sierra Leone et des bons prêtres qui se sont dévoués à cette œuvre et qui, loin de reculer par suite des revers qu'ils ont éprouvés, se disposent à y envoyer de nouveaux renforts, enfin de la crainte bien fondée d'un refroidissement de ces bons catholiques auxquels ils seraient subitement retirés pour se consacrer à une autre contrée [20]. »

Sur quoi le cardinal Barnabò se basait-il pour affirmer la sympathie qu'on témoignait en Espagne pour la Mission de Sierra Leone ? Sur la lettre que Mgr de Brésillac lui avait écrite le 20 novembre 1858. Mgr de Brésillac avait envoyé en Espagne un « membre affilié », le père Papetart, avec mission d'y chercher du personnel et de l'argent. Or les efforts du père Papetart se révélèrent féconds. Mgr de Brésillac en avait rendu compte au cardinal Barnabò :

« Le vide que le départ de nos premiers missionnaires vient de faire à notre séminaire, des Missions Africaines a été aussitôt rempli par l'arrivée de deux prêtres et d'un frère laïque espagnols. Ils m'ont été amenés par M. l'abbé Papetart, dont J'ai eu l'honneur de vous parler, prêtre affilié à notre œuvre et qui l'ait en ce moment en Espagne des quêtes pour la fondation de notre séminaire.

« À cette occasion je dois vous dire, Éminence, que mon entreprise a excité un véritable enthousiasme en Espagne. J'étais loin de m'y attendre. Et c'est presque par hasard que j'envoyai là M. Papetard faire connaître notre œuvre, quand Dieu a permis que l'épiscopat, le clergé et les fidèles l'aient tellement prise à cœur que, dans les huit premiers diocèses qu'il a parcourus, il a recueilli dans l'espace de six mois plus de cinquante mille francs. Et que plusieurs ecclésiastiques s'offrent pour venir avec nous en Afrique. J'ai cru prudent de n'en admettre que deux en ce moment. Les voies

19. Arch. CSSp, 3F7, 1a1.
20. Arch. CSSp, 3F7, 1b1.

semblent s'ouvrir pour nous donner la facilité de fonder sous peu, clans l'Andalousie, la maison de jeunes Noirs qui entre, comme votre Éminence le sait, dans le plan de notre œuvre [21]. »

L'enthousiasme manifesté auparavant par Mgr de Brésillac va-t-il faire capoter la solution proposée par les spiritains ? Le père Planque ignorait probablement ces rapides échanges de lettres entre Rome et Paris et se morfondait dans l'attente d'une solution définitive.

À cette époque aussi, le père Schwindenhammer reçoit, datée du 18 novembre 1859, une lettre de Mgr Kobès. Celui-ci sait que l'argumentation du père Planque repose sur l'insalubrité du climat à Sierra Leone. Or il possède des informations qui invitent à mettre un gros bémol à la réputation meurtrière du climat de la région. Il écrit :

« Il y a exagération sur l'insalubrité de cette localité. Elle est insalubre comme beaucoup d'autres, mais moins que d'autres et plus que d'autres. C'est l'endroit où il y a le plus d'Européens et d'Américains, commerçants, employés du gouvernement et ministres protestants [22]. »

Le père Schwindenhammer transmet ces informations au cardinal Barnabò [23]. Celui-ci rassemble ces éléments et écrit, le 3 mars 1860 au père Planque les réticences de l'équipe spiritaine. Nous les déduisons des réponses que va faire le père Planque.

Dans une lettre datée du 17 mars 1860, le père Planque examine les points qui freinent le projet. L'équipe spiritaine affirme que « Sierra Leone n'est pas plus insalubre qu'aucun autre point des côtes africaines ». Le père Planque rappelle la longue liste des informateurs, indiquée dans son rapport du 27 septembre 1859, qui lui ont assuré que le climat y est particulièrement malsain. Puis il conclut avec fermeté :

« Sierra Leone doit-il être choisi comme point central d'une mission, surtout quand on n'a pas encore de missionnaires acclimatés à ces latitudes brûlantes ? J'ose me prononcer pour la négative. »

---

21. Lettre du 20 novembre 1858 reproduite dans *DMF*, p. 239-241.
22. Arch. CSSp, 3I1, 9a4.
23. Malgré les recherches diligentes menées par le père Vieira, archiviste, cette lettre (ou ces lettres ?) n'a pu être retrouvée aux archives spiritaines.

L'idée du Dahomey fut le point de départ de notre Société

L'équipe spiritaine expose que Sierra Leone et le Dahomey ne pourront s'apporter aucune aide s'ils sont réunis sous une même juridiction. Le père Planque répond :

« [Ce] projet que j'ai proposé est tiré à la lettre du rapport de Mgr Kobès (Ponenza de mars 1854, p. 39). En conséquence, j'étais fondé à croire que ces deux pays peuvent être réunis sous la même juridiction et produire encore dans de certaines limites quelque fruit d'évangélisation. Mais je déclare du fond du cœur que si cette union doit retarder le progrès d'une Mission catholique à Sierra Leone, je retire volontiers le plan que j'ai consigné dans mon rapport du 27 septembre 1859. [...]
« Si donc l'alternative est absolue et que nous devions nécessairement choisir entre Sierra Leone ou le Dahomey, il me paraît de mon devoir de préférer sans hésiter le Vicariat apostolique du Dahomey. En effet, avant tout, il faut avoir l'espoir fondé de vivre. En outre, Votre Éminence sait que l'idée du Dahomey fut le point de départ de notre Société et, cinq jours avant de mourir, Mgr de Brésillac me léguait sa dernière pensée d'obtenir le Dahomey comme centre de nos travaux apostoliques. [...]
« Si, comme me le disait Mgr Bessieux, ces Messieurs [de la Congrégation du Saint Esprit] sont décidés pour le présent à se circonscrire dans les pays français et en Gambie, et que Sierra Leone doive demeurer sans missionnaires, comme il est demeuré jusqu'à l'arrivée de nos Confrères, j'ose prier la S. C. de l'adjoindre au Dahomey, dans l'espoir que nous pourrons choisir les circonstances et les moments favorables pour y faire des excursions, jusqu'à ce que nous puissions y former un poste fixe. »

Dans une seconde lettre, également datée du 17 mars 1860, le père Planque explique au cardinal Barnabò qu'il est pressé d'avoir un Vicariat, car les Conseils centraux de la Propagation de la foi (de Paris et Lyon) n'attribuent leurs subventions qu'une fois par an :

« C'est immédiatement après les fêtes de Pâques que le Conseil de la Propagation de la Foi commence son Œuvre de répartition, et je voudrais pouvoir faire en temps opportun une demande d'allocation de fonds, car je ne sais pas comment nous nous tirerions d'embarras si la répartition était close ou même très avancée, quand je pourrai leur donner un rapport positif de nos besoins présumés. Votre Éminence sait que nous n'avons rien reçu cette année, et que par le fait de l'interruption de notre mission, on ne m'a même pas donné connaissance de l'allocation qui avait été votée. »

Les Conseils surveillaient attentivement les Sociétés qui bénéficiaient de leurs subventions !

Le cardinal Barnabò est sensible à cet argument et répond, le 29 mars 1860, qu'il soumettra la question aux cardinaux lors de « la prochaine réunion générale » de la Congrégation de la Propagande.

Les mois passent... et le père Planque ne voit rien venir. Le 15 juillet 1860, il revient à la charge auprès du cardinal Barnabò :

« M. le Président de l'Œuvre de la Propagation de la Foi à Lyon vient de me prévenir que le travail de la répartition des fonds touche à sa fin. Il me demande en même temps si nous avons reçu de la S. C. les pièces officielles qui doivent régler les affaires de notre Vicariat apostolique. Je lui ai répondu par la promesse que m'a faite Votre Éminence en date du 29 mars 1960, de soumettre la question aux Éminentissimes cardinaux *" nella prossima generale adunanza "*, et que j'espérais être en mesure de faire la demande de fonds avant la clôture définitive de la répartition des aumônes de l'œuvre. »

La Propagande érige le Dahomey en vicariat apostolique

Le 16 août 1860, le cardinal Barnabò répond. Le père Planque se hâte de transmettre la décision aux deux Conseils centraux de la Propagation de la Foi, par une lettre du 24 août 1860 :

« J'arwrive tard pour vous faire une demande d'allocation, mais force me fut d'attendre que la S. C. de la Propagande eût statué sur les modifications que nous désirions dans notre Vicariat apostolique. Enfin, S. E. le Cardinal Barnabò, par lettre en date du 16 courant, m'annonce que la Propagande érige le Dahomey en Vicariat apostolique et nous le confie. Voici les propres termes de sa lettre : *" Questa S. C. nella Generale Adunanza dei 30 Luglio decretava l'erezione del Vicariato ap. di Dahomey, il quale si estende dal fiume Volta al fiume Niger, ed affidavalo a Cod. Seminario delle Missioni Africane istituito da Mons. de Brésillac ".*

Nous allons donc organiser de suite un premier départ qui, nous l'espérons, s'effectuera vers la fin d'Octobre ou en Novembre.

Quant à notre ancien Vicariat apostolique de Sierra Leone, où nous avions de graves raisons de ne pas fixer notre centre, la S. C. attend de nous des renseignements complets sur le personnel dont nous pouvons disposer, avant de statuer si on nous l'adjoindra avec le Dahomey. En cet état de choses, je ne pense pas avoir à m'occuper de Sierra Leone dans le présent, car la première année nous aurons probablement assez à faire de nous établir au Dahomey, sans songer à envoyer à Free-Town ou ailleurs. »

Suit l'énumération des dépenses prévues.

La promesse de succès consolants

Fort habilement, le père Planque termine cette demande de subvention en laissant entrevoir une prochaine auto-prise en charge :

« Tout nous fait espérer qu'en assez peu d'années, nous pourrons nous créer quelques ressources dans le pays et diminuer notablement le chiffre de nos demandes.

Le début de nos missionnaires et les dispositions manifestées par la population promettent à l'Église des succès consolants. Tout est à créer, mais les obstacles sont moins grands que nous ne craignons [24]. Ce qui paraît devoir retarder le plus les progrès de l'Évangile, ce sera le manque de missionnaires et les ressources pécuniaires, faibles comparativement à celles dont disposent les protestants [25] et aux besoins de tous genres auxquels il faut pourvoir, surtout dans le principe [26]. J'espère suppléer un peu au défaut de Missionnaires par l'envoi de Religieuses dès le mois d'Octobre. Quant aux fonds, la grâce de Dieu y suppléera en partie, et votre bienveillance, Messieurs, fera le reste. »

Sœur Claude-Marie Échalier, NDA [27], qui a rédigé un livre sur la vie et l'œuvre du père Planque, fondateur des Sœurs de Notre-Dame des Apôtres [28], cite, bien sûr, cette mention des religieuses sous la plume du père Planque. Et elle commente : « Proposition plus que hasardeuse : ces religieuses, où va-t-il les trouver ? Mais en août 1860, les obstacles semblent au père Planque faciles à surmonter [29]. » De simples contacts ont été pris avec les Sœurs de l'Immaculée Conception de Castres, qui sont déjà à l'œuvre au Gabon et au Sénégal, et avec les Sœurs de Sainte Ursule, qui habitaient, à Lyon, la maison

24. Les Conseils centraux de la Propagation de la Foi ont-ils été dupes de ces « vues de l'esprit » que l'euphorie de la victoire arrachait à la plume du père Planque ? Sur quoi le père Planque se basait-il pour étayer de telles affirmations ? Lui qui n'avait avancé, jusqu'à présent, que des arguments pouvant être prouvés, ne craignait-il pas d'affaiblir tout son édifice argumentaire ? Parler des « débuts de nos missionnaires » alors que ceux-ci n'avaient pas encore quitté le sol français, c'était aller un peu vite en besogne.

25. Pourquoi se comparait-il aux protestants puisque, d'après M. Régis, il n'y en avait pas au Dahomey ? Le père Planque risquait un coup de poker : les Conseils centraux ignoraient vraisemblablement cette affirmation de M. Régis (fausse, nous le savons maintenant). Mais le père Planque savait, comme tout le monde, que les protestants avaient pris pied, en beaucoup d'endroits d'Afrique, avant les catholiques : alors, sa mention des protestants était tout à fait plausible.

26. Expression vieillie, signifiant : surtout au début.

27. NDA : de la congrégation de Notre-Dame des Apôtres.

28. Cl.- M. ÉCHALLIER, *op. cit.*

29. Cl.- M. ÉCHALLIER, *op. cit.*, p. 158.

voisine de celle des Pères des Missions Africaines [30]. Les recherches de Sœurs, par le père Planque, l'amèneront à s'adresser à une quinzaine de congrégations, qui finiront toutes par refuser. Il comprendra que la solution la plus sûre, c'est de disposer de sa propre congrégation... et il la fondera.

Un *Bref* bien tard venu

Par un bref pontifical du 28 août 1860, le vicariat apostolique du Dahomey est créé et confié aux Missions Africaines [31].

Trois prêtres des Missions Africaines (les Pères Borghero, Fernandez et Edde) quittent Toulon le 5 janvier 1861. Le troisième mourra en route. Les deux premiers débarqueront à Ouidah le 18 avril 1861 et seront reçus par la maison Régis au fort français [32].

Par ce bref pontifical, le but visé et vaillamment poursuivi par Victor Régis, par Mgr de Brésillac et son successeur, le père Planque, vient d'être atteint. Il est trop tard pour Mgr de Brésillac : c'est du haut du ciel qu'il a savouré sa victoire. Il est aussi bien tard pour Victor Régis : le roi Guézo est mort en 1859. Son fils et successeur, le roi Gléglé, n'éprouve aucune sympathie particulière pour la Maison Régis, ni pour les Européens en général. Le Dahomey n'est plus ce qu'il a été. La situation privilégiée de la Maison Régis est bel et bien du passé. Quant au père Planque, lui, il savoure cette victoire, et il va tout mettre en œuvre pour que cette mission se développe harmonieusement.

Et pourtant, l'aventure que ces hommes viennent de vivre, en se battant pour le Dahomey, n'a pas été du temps perdu : ensemble, ils ont « accroché leur charrue à une étoile ». Et cette étoile les a tirés en avant, elle les a fait vivre et se surpasser. Et ils ont obtenu que, dès 1860 (pour la décision) et 1861 (pour la réalisation), le Dahomey voie l'Église plantée sur son sol.

---

30. Cl.- M. ÉCHALLIER, *op. cit.*, p. 157-158.

31. Les cardinaux de la Propagande ont pris la décision de créer le Vicariat du Dahomey le 30 juillet 1860, comme nous le prouve la lettre du père Planque aux deux Conseils centraux de la Propagation de la Foi, du 24 août 1860, citée ci-dessus. Mais ce n'est que le 28 août 1860 qu'a été signé le bref érigeant ce Vicariat. Il n'est donc pas exact d'écrire : « C'est en juillet qu'est donc signé le Bref qui fait du Dahomey un Vicariat apostolique confié au Séminaire des Missions Africaines de Lyon, » et encore : « Le Dahomey a été érigé en Vicariat apostolique par Décret de la Propagande le 30.7.1860... » comme le fait Cl.- M. ÉCHALLIER, *op. cit.*, p. 81 et note 81. Ce bref, rédigé au nom du pape Pie IX, est consultable aux Archives des Missions Africaines, à Rome : Entry : 22995 ; Rubric 12 août.02.00.

32. Robert CORNEVIN, *Histoire du Dahomey*, Paris, Berger-Levrault, 1962, p. 298.

Mémoire Spiritaine, n° 23, premier semestre 2006, p. 31 à p. 58.

Notre agent à Corfou ou les aventures ioniennes du père Lœvenbruck (1848-1849)

René Charrier *

Jean-Baptiste Lœvenbruck [1], membre des Missions de France de 1817 à 1826 [2], cofondateur de l'Institut de la Charité avec Rosmini en 1827-1828 [3], initiateur des Sœurs (italiennes) de la Providence en 1830-1833 [4], se sépare de Rosmini en 1839 et reprend le cours infatigable de ses missions paroissiales dans le midi de la France. En 1847, M. Leguay, Supérieur des Messieurs du Saint-Esprit [5], fait appel à lui pour l'aider dans ce qu'il espère le renouveau d'un institut en difficultés de personnel. Lœvenbruck se laisse entraîner. Cela

* Voir en fin d'article la présentation de l'auteur.

1. Jean-Baptiste Lœvenbruck : né à Kemplich (Moselle) en 1795 ; mort à Angers en 1876. On trouvera d'autres éléments biographiques dans les deux articles précédemment publiés dans *Mémoire Spiritaine* : Adolphe CABON, « Le Père Jean-Baptiste Lœvenbruck (1795-1876), précurseur du catholicisme social et de l'Œuvre des orphelins Apprentis d'Auteuil dès 1822 », n° 6, deuxième semestre 1998, p. 79-96 ; René CHARRIER, « Jean-Baptiste Lœvenbruck (1795-1817) : les préparations à une vie mouvementée », n° 18, deuxième semestre 2003, p. 33-53.

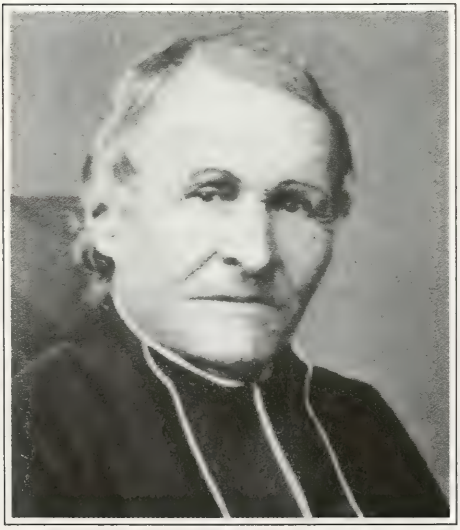
2. Les Missions de France furent fondées par le chanoine Rauzan sous le Premier Empire ; interdites plus tard par Napoléon, elles reprirent leur élan en 1815.

3. L'institut de la Charité existe toujours ; on appelle ses membres Rosminiens.

4. Les Sœurs de la Providence sont appelées actuellement Rosminiennes.

5. M. Leguay avait travaillé pendant deux ans aux Missions de France. Il avait ensuite été appelé dans le diocèse de Perpignan comme vicaire général. C'est là qu'on était allé le chercher en 1845 pour remplacer M. Fourdinier à la tête du Séminaire du Saint-Esprit, rue des Postes, à Paris.

Ci-dessus :
Paysage de Corfou.
(Dessin de E. Grandsire.)



Ci-contre :
Le père
Jean-Baptiste Lœvenbruck
vers la fin de sa vie.
(Photo Archives spiritaines.)

lui rappelle une mise à disposition qu'il avait adressée à la Propagande en 1827 [6]. Il monte à Paris. Le voilà embarqué dans une aventure nouvelle.

Elle commence par un simili-échec. Fin 1847, parti du Havre vers les USA pour convaincre les évêques américains de fournir le Séminaire du Saint-Esprit en élèves et finances, sa mission tourne court par motif d'une forte tempête en Manche. En revanche, début 1848, il réussit une autre mission, mais à Rome, celle-là. Après deux mois de démarches auprès de la Propagande, il atteint les objectifs fixés : faire approuver une modification des Règles et Constitutions de la congrégation du Saint-Esprit [7]. Au retour, il s'arrête à Marseille. Il y apprend la démission de M. Leguay et l'élection de M. Alexandre Monnet. « Ce fut aussi à Marseille, écrit-il dans ses *Souvenirs*, que je reçus la lettre par laquelle le Cardinal Préfet de la Propagande me proposa la mission de Corfou. »

Revenu à Paris, il se trouve, aux côtés du nouveau supérieur du Saint-Esprit [8], mêlé aux tractations qui conduiront à ce qu'on appelle la Fusion [9]. Lœvenbruck y conquiert ses meilleurs titres de gloire auprès des Spiritains.

La feuille de route

Revenons quelque peu en arrière. Alors qu'il prêche le Carême dans une église de Marseille, il reçoit, nous l'avons dit, une lettre de la Propagande.

« À M. l'Abbé Lœvenbruck, assistant du Séminaire du St Esprit [10]. 14 mars 1848 - Ayant pris en considération le mémoire que vous avez présenté à Monseigneur le Pro

---

6. Archives Historiques de la Propagande (A.S.P.) - Écriture riferite ai Congressi (S.R.C.) Missioni volume n° 11 (1827), p. 1029-1030.

7. Pour les questions et faits évoqués, se reporter à la thèse présentée en 1965 à l'Institut Catholique de Paris par le P. Michel LEGRAIN, spiritain : *Une union de congrégations au XIX^e siècle : le Saint-Esprit et le Saint-Cœur de Marie* dont certaines des pages les plus importantes ont été publiées dans *Mémoire Spiritaine* : « Le Saint-Esprit et le Saint-Cœur de Marie. Préliminaires à une union de congrégation », n° 7, premier semestre 1998, p. 7-27 ; « Le Saint-Esprit et le Saint-Cœur de Marie. Préliminaires à une union de congrégation (suite). L'aboutissement », n° 8, deuxième semestre 1998, p. 7-30 ; « Le Saint-Esprit et le Saint-Cœur de Marie. Après l'union : une fidélité mal comprise », n° 12, p. 34-55.

8. Mgr Alexandre Monnet, né à Mouchin (Nord) en 1812 ; missionnaire à Bourbon, puis à Madagascar ; expulsé de Bourbon en 1847 ; supérieur général du Saint-Esprit en mars 1848 ; élu vicaire apostolique de Madagascar en octobre 1848 ; mort à Mayotte le 1^er décembre 1849.

9. Sur le vocable attribué à la réunion des deux instituts, cf. la thèse du P. Legrain.

10. Pour donner plus de poids au négociateur Lœvenbruck, on l'avait, avant son départ pour Rome, élu assistant du Supérieur général.

Secrétaire de la Propagande dans lequel vous vous déclarez disposé à vous consacrer à n'importe quelle Mission que la Sacrée Congrégation voudrait vous confier, je viens vous proposer celle de Corfou dans les Îles Ioniennes. L'Église en question a grand besoin d'un prêtre zélé pour s'occuper, au milieu de nombreuses et graves difficultés, au salut éternel des catholiques qui y sont. Si vous consentiez à vous dévouer dans ce difficile ministère, veuillez me le dire pour que je puisse vous transmettre plus en détails les intentions de la Propagande [11]. »

Le 24 mars, de Marseille, au cardinal Fransoni [12], il dit accepter la mission de Corfou « avec une joie sincère » et attendre des précisions [13]. En fait, il monte à Paris sans avoir rien reçu. Rome n'a pas ses impatiences. D'ailleurs, le voilà bientôt embarqué dans la « Fusion », qui le ramène à Rome fin juillet 1848. Il y reprend contact avec la Propagande, et celle-ci ne manque pas de lui rappeler son engagement tout en admettant qu'il puisse et doive, avant tout autre départ, mener à bien les démarches en cours. De retour à Paris début août, il rend compte de ses négociations à M. Monnet comme à M. Libermann [14]. Le 9 août, de Paris, il écrit au cardinal Fransoni :

« Aussitôt que la décision officielle de la Sacrée Congrégation relativement à la fusion des deux sociétés du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie sera arrivée à Paris, nous élirons M. Libermann Supérieur, et je pourrai de suite partir pour me rendre à la mission des Isles Ioniennes, si Votre Éminence Révérendissime persiste à vouloir m'y envoyer. Elle peut donc me transmettre dès ce moment les ordres et instructions dont je puis avoir besoin pour me conformer parfaitement aux intentions de la Sacrée Congrégation. Je suis disposé à me rendre directement de Marseille à Corfou, ou à passer par Rome, si cela peut être utile au bien de la mission de l'Ionie [15]. »

Il n'est pas courant de voir un spiritain partir comme missionnaire dans les îles Ioniennes. Dressons donc un bref panorama du pays que va rejoindre Lœvenbruck, et examinons la situation qu'il va y trouver.

---

11. Archives Historiques de la Propagande - *Lettere e Decreti* (L.D.) n° 337, p. 176-177.

12. Cardinal Fransoni Jacques-Philippe : né à Gênes en 1775, cardinal en 1826, préfet de la Propagande ; mort à Rome le 20 avril 1856.

13. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 10, p. 416-417.

14. A Rome, il s'est occupé aussi d'une autre affaire pour laquelle il n'est pas dit qu'il ait reçu un quelconque mandat. Elle intéresse la mission d'Haïti. Ce n'est ni le lieu ni le moment d'en parler. Elle est pourtant significative de la personnalité et de l'esprit « missionnaire » de Lœvenbruck.

15. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 10, p. 526-527.

Séparées du talon de la botte italienne par le canal d'Otrante, les îles ioniennes, dont l'île de Corfou au nord.

Corfou, île à contrastes

Corfou, (l'actuelle Kerkyra), fait partie des îles éparses le long de la côte albano-grecque à l'entrée de l'Adriatique : Leucade, Ithaque, Céphalonie, Zante et Cythère, certaines plus connues que les autres par la littérature ou l'histoire ou les arts [16]. En 1848, elles forment une Confédération ionienne, république de sept îles sous protectorat britannique. Un haut commissaire, lord Seaton, représente la tutelle et gouverne le territoire avec un Sénat.

De ces îles, Corfou est la plus septentrionale et une des plus grandes. Elle s'allonge sur 70 kilomètres, au bord d'un canal large de 4 à 12 kilomètres le long de la côte d'Épire. Le *nome* [17] qu'elle forme avec quelques îlots avoisinants [18] atteint une superficie de 641 km^2 avec environ 93000 habitants. La ville même de Corfou en groupe environ 25000.

Corfou [19] ayant, comme les autres îles Ioniennes, connu bien des occupations [20], point étonnant d'y trouver divers sédiments culturels dans les monuments et dans la langue parlée. Grecs, maltais, anglais, irlandais, dalmates, italiens, originaires de Gibraltar s'y côtoient, chacun apportant sa langue et ses coutumes, alimentaires ou autres ; on y peut visiter des églises byzantines et des forteresses vénitiennes ; elle est devenue et reste une île carrefour, lieu d'affrontements et de rencontres entre races et religions [21].

Plutôt montagneuse [22], jouissant d'un climat relativement doux et humide, avec un courte période de sécheresse, l'île ne manque pas d'atouts agricoles et touristiques. La population rurale cultive les oliviers, la vigne et les agrumes,

16. L'ensemble des îles Ioniennes atteint une superficie de 2307 km^2 pour une population de 185000 habitants. Appartenant au royaume de Sicile durant les XI^e et XII^e siècles, elles passent sous la domination vénitienne pendant les XIV^e et XV^e siècles. Elles connaissent ensuite différentes occupations : française, russe, puis anglaise. De 1800 à 1807, les Russes en font la République de l'Heptanèse à suzeraineté ottomane. Après une nouvelle occupation française, en 1815, elles passent sous protectorat anglais.

17. Le « nome » est une circonscription administrative de l'État grec.

18. Fano, Samathraki, Merlera au nord ; Paxos, Antipaxos au sud. Le *Nouveau dictionnaire de Géographie universelle* de Vivien de SAINT-MARTIN et Louis ROUSSELET (Hachette et C^{ie}, Paris, 1879) donne des chiffres légèrement différents.

19. Corfou est identifiée à l'île des Phéaciens de *l'Odyssée.*

20. *Cf.* note 16.

21. En 1868, le voyageur Schliemann note pour cette population un fort taux d'analphabétisme ; cf. V. de SAINT-MARTIN et L. ROUSSELET, *op. cit.*, tome I, p. 802.

22. Le sommet de Corfou est le mont San Salvatore ou Pantocrator (908 m), situé au nord ouest de l'île ; c'est son côté accidenté qui donne à l'île son pittoresque.

tandis que la ville est tournée vers le commerce, le port étant en relation plus ou moins régulière avec Trieste, Ancône, le Pirée, Naples et Malte [23].

Un Archidiocèse à problèmes

La présence anglaise a amené des protestants. Mais la moitié de la population est grecque orthodoxe [24]. L'église grecque a ses églises, ses prêtres et un archevêque [25]. Les catholiques sont moins nombreux que les grecs ; pour remédier au petit nombre des prêtres locaux, cette église latine minoritaire reçoit le renfort de prêtres étrangers venus d'horizons divers [26].

L'archidiocèse latin est en 1848 présidé, plutôt que gouverné, par Mgr Pietro Antonio Nostrano, dalmate d'origine et promu au siège de Corfou en 1830 [27]. Âgé de 80 ans, il a, depuis trois ans, le bras droit paralysé : il ne peut désormais écrire, ni signer. En 1846, on lui a donné pour coadjuteur Mgr François-Joseph Nicholson, carme irlandais [28]. Il a 45 ans, mais s'absente très souvent, pour raison de santé [29], car le climat de l'île ne semble pas lui convenir. Au début de l'année 1848, il est en Irlande.

---

23. Parmi les productions exportables, il faut noter l'huile d'olive, le vin, les raisins secs, la cire et le miel, les cuirs. À noter aussi quelques carrières de marbre. Aujourd'hui, on peut ajouter le tourisme, car l'île abonde en sites naturels et en monuments historiques. Cf. Élisée RECLUS, *Nouvelle Géographie universelle*, Hachette et C^ie^, Paris, 1879, chapitre V, p. 108.

24. En 1870, sur 25230 habitants, la ville de Corfou comptait 4500 catholiques latins, 5000 juifs, 1000 anglicans, autant de juifs, et le reste de la population était de religion grecque orthodoxe. Cf. V. de SAINT-MARTIN et L. ROUSSELET, *op. cit.*, tome I, p. 802.

25. Certains dictionnaires, à l'article Corfou, parlent non point d'un archevêque grec, mais plutôt d'un genre d'archiprêtre portant le titre de *proto-papa*. Parmi les monuments religieux, on cite la « cathédrale » grecque, église richement ornée et abritant le tombeau de saint Spiridion, illustre évêque de Corfou, l'église Pantagioi (Tous les saints), l'église Panagia (Toute sainte).

26. Dans la ville de Corfou, l'église latine n'a qu'une seule paroisse, mais dessert quatre églises et plusieurs chapelles dont celle de l'Annunziata. Il faut y ajouter une aumônerie pour les militaires et une autre pour les maltais.

27. Mgr Pietro Antonio Nostrano, né à Cattaro (Dalmatie) le 23 septembre 1768 ; ordonné prêtre en 1793 ; archevêque de Corfou le 15 mars 1830 à 62 ans ; meurt à Corfou en avril 1852, à 83 ans.

28. Mgr François-Joseph Nicholson, né à Dublin le 29 novembre 1803, était entré chez les Carmes déchaux. En avril 1845, après le refus d'un ecclésiastique pressenti pour devenir coadjuteur à Corfou, la Propagande lui demande d'y aller pour voir ; arrivé en février 1846, il songe à refuser lui aussi, mais tenu par le quatrième vœu carme d'obéissance au pape, à 42 ans, il est nommé archevêque (honoraire) de Gerapoli et coadjuteur pour Corfou ; sacré à Rome le 22 novembre 1846, il revient sur l'île ; à la fin de 1847, il part en Irlande. Il y mourra le 30 avril 1855, à 52 ans.

Parmi les autres figurants de cette page d'histoire, citons en premier, le chanoine Carlo Rivelli, pur corfiote [30]. Il vient de succéder comme vicaire général à Mgr Spiridione Marchi, décédé le 5 janvier 1848. Il est curé de l'unique paroisse [31] et chanoine par surcroît [32].

À l'évêché, habite don Giovanni-Battista Scandella, originaire de Gibraltar [33], arrivé à Corfou en mars 1845 au titre de la Propagande qui lui fournit une bourse de 300 écus par an. Il écrit souvent à Rome pour fournir des informations, ou réclamer de l'argent. Naguère chancelier, il a donné sa démission ; il n'approuvait pas l'intrusion du neveu de Mgr Nostrano dans la nomination du chanoine Rivelli comme vicaire général ; un grec schismatique (le neveu en question) ne peut gouverner l'église latine à Corfou. Fait maintenant office de chancelier un jeune prêtre irlandais, don Pietro Mac Auley, venu au service des militaires catholiques, anglais en majorité, qui résident dans l'île. Il a remplacé un autre irlandais, Niccolò Coghlan [34].

Récemment, est arrivé aussi un prêtre maltais, don Pietro Paolo Cacchia ; il s'occupe des maltais, nombreux sur la ville. Parmi les autres prêtres, une dizaine, deux sont connus pour être suspens *a divinis* ou interdits. Il s'agit de don Spiridione Marchesi, dont le père est juge au tribunal de Corfou, et don Vincenzo Fiorentini ; de par leur situation, ils ont de la peine à vivre, ce qui déplaît à la famille Marchesi, et aux fidèles catholiques qui signent des pétitions en leur faveur [35] ; dans le sort qu'on fait subir à leurs prêtres, ils voient un élément défavorable face à l'église grecque.

---

29. Un des dictionnaires consultés précise que si le climat de Corfou est doux, il est cependant difficile, à cause de brusques changements, que certaines personnes supportent mal.

30. Il est né à Corfou le 22 novembre 1795. Lœvenbruck est de la même année.

31. La ville de Corfou ne comportant effectivement qu'une seule paroisse, l'église principale est donc église paroissiale, cathédrale et église canoniale.

32. Les archives de la Propagande permettent de donner les noms des cinq chanoines : Rivelli, Beltrame, Fasoli, Ponzetta, Giustiniani. Le 27 novembre 1855, le chanoine Rivelli succède à Mgr Nicholson comme archevêque de Corfou. Il meurt à Corfou le 18 septembre 1858, à 63 ans.

33. Jean-Baptiste Scandella (1821-1888) : né à Gibraltar, études brillantes au collège de la Propagande à Rome ; en 1844, pour aider à la formation du jeune clergé de Corfou, il est question d'y envoyer l'abbé Paul Drach — fils du rabbin converti —, lui aussi élève de la Propagande ; Don Scandella part à sa place à Corfou, en mars 1845 ; il rentre à Gibraltar en 1855, après le décès de Mgr Nicholson, et devient secrétaire de Mgr Hughes, vicaire apostolique de Gibraltar ; après la démission de ce dernier en 1857, il est choisi pour lui succéder ; élu évêque titulaire d'Antinoë, il est sacré à Londres par le cardinal Wiseman ; en 1871, il fait venir les spiritains pour le collège Saint-Bernard ; leur collaboration tourne court au bout de deux années.

34. Il vient de quitter l'île, prétendant que ses moyens financiers étaient insuffisants.

Les rapports entre les deux communautés connaissent en effet des tensions. L'influence du neveu « schismatique » sur son vieil oncle n'arrange rien.

L'avenir de l'archidiocèse est sombre. Il n'y a que 4 ou 5 séminaristes, auxquels don Scandella et don Cacchia donnent quelques heures de latin. On a envoyé récemment à Ancône un certain Spiridione Maddalena : il suivra des cours au Séminaire en vue de rejoindre le collège romain de la Propagande [36].

Le principal handicap de ce véritable diocèse de mission, c'est la dépendance financière de la Propagande. Les lettres de Corfou conservées dans l'*Archivio storico* de la Propagande comportent de fréquentes demandes d'argent et des appels répétés devant la lenteur des paiements, etc.

Autre problème : l'absence de l'archevêque coadjuteur. Lors de son premier séjour, il a pris contact avec les autorités et les groupes linguistiques au cours de grandes réceptions, qui ont obéré ses finances. Mais il a ainsi pris la mesure de l'archidiocèse. Après son sacre, il a fait plus ample connaissance avec le peu nombreux clergé de l'île, y compris les deux prêtres à scandale. Cas embarrassants, bien sûr [37].

Mgr Nicholson veut-il fuir les difficultés ? ou bien doit-il refaire ailleurs une santé ébranlée par le climat et les soucis ? Toujours est-il qu'en juillet 1847, il part à Paris et Londres, et s'attarde ensuite sur son île natale. C'est le moment où le vieux vicaire général, Mgr Marchi, se plaint à Rome des agissements du neveu de Mgr Nostrano, qui va jusqu'à imiter la signature de son oncle. Don Scandella en souffre lui aussi et, de plus, supporte plutôt mal les nombreuses attaques des chanoines qui le jugent inexpérimenté, raide et envahissant. En décembre 1847, il se confie à la Propagande et conclut :

---

35. Pétitions qu'on fait parvenir à la Propagande. Dans les A.S.P. (Isole Ionie n° 10), on en trouve deux dont une signée par plus de 100 personnes, prêtres, notables et autres.

36. Spiridione Maddalena, né à Corfou le 3 novembre 1824, a 24 ans en 1848 ; il deviendra archevêque de Corfou en 1860, succédant à Mgr Carlo Rivelli. Il meurt à Corfou le 1er août 1884, à l'âge de 60 ans – Ses études à Ancône sont financées par la Propagande.

37. Prenons le cas de don Marchesi. On l'accuse de s'afficher avec des femmes de mauvaise vie. Sans honoraires de messe et sans pension, il écrit sans cesse à la Propagande pour attirer l'attention sur l'injustice qu'on lui fait endurer et sur sa misère matérielle. On a proposé aux Passionistes de le prendre avec eux à Rome, afin qu'il puisse se reprendre. Il part donc, rejoint Ancône, fuit à Venise, puis à Trieste, et s'en revient tout bonnement à Corfou. Il manie le chantage en menaçant de se faire « schismatique ». On réussit à lui faire gagner Rome. Peu après, deux membres de sa famille, père et frère, plutôt mécontents, s'en vont à Rome juger de son misérable état. Ils s'en reviennent encore plus mécontents et rameutent la population contre les autorités religieuses qui laissent ainsi croupir dans la misère et l'exil un des membres de leur clergé. Cf. Lettre écrite le 21 décembre 1847 par don Scandella à la Propagande (A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 10, p. 343).

« Cette église est en proie à une véritable anarchie [38]. » La mort de don Marchi complique les choses. « Povera chiesa ! » s'exclame don Scandella [39]. Il faudrait bien que revienne à Corfou l'archevêque Nicholson !

Don Scandella continue d'écrire de longues lettres à la Propagande, y glissant d'insistantes jérémiades financières. De son côté, don Rivelli cherche à justifier devant la Propagande son acceptation du poste de vicaire général. Il signale l'hostilité qui monte entre lui et don Scandella, alors qu'ils étaient « amis intimes [40] ». Lui aussi ne peut que souhaiter le retour du coadjuteur.

Le 5 février 1848, de Dublin, Mgr Nicholson explique au cardinal préfet les tensions politiques et anticléricales de l'île, avant d'ajouter : « Je prie votre Éminence de préparer pour m'accompagner à Corfou deux prêtres zélés, dont l'un sera capable d'être vicaire général et pour lequel je demanderai au Sénat le transfert de la pension que recevait Mgr Marchi. Sans quelques bons prêtres, je ne puis rien faire à Corfou [41]. » Deux jours après, il précise que ces renforts doivent savoir bien prêcher et qu'il va chercher des religieuses destinées à l'enseignement des filles pauvres [42].

En mars, Mgr Nicholson n'est toujours pas rentré. Il devait passer par Rome ; il n'en est rien. La solution d'importer à Corfou un vicaire général ne sourit guère à la Propagande : don Rivelli occupe ce poste et a été admis comme tel par les autorités civiles [43]. C'est le moment où le P. Lœvenbruck reçoit son premier appel de la Sacrée Congrégation.

En mai, Mgr Nicholson gagne Londres pour traiter, dit-il, des rapports de l'Église catholique de Corfou avec les autorités britanniques. Vers la mi-août, le voilà enfin à Rome. Il présente des excuses pour son absence prolongée, due à son état de santé. On l'informe alors de l'arrivée du P. Lœvenbruck dans un avenir proche. Venu en juillet à Rome, ce dernier a eu à entendre de la Propagande des propositions plus précises au sujet de Corfou ; on lui a parlé du désir de Mgr Nicholson d'avoir un vicaire général. Ce qui, dans sa tête, va prêter à confusion ; car il se voit déjà promu à de hautes responsabilités comme il le confie plus tard à Libermann et le note aussi dans ses *Souvenirs* [44].

---

38. Lettre de don Scandella du 21 décembre 1847, ut supra.
39. Lettre de don Scandella A.S.P. - S.R.C. n° 10, p. 356 sq.
40. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 10, p. 371-374.
41. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 10. Dans sa lettre du 7 février, deux jours après la précédente, il rappelle la nécessité d'un « actif vicaire général ».
42. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 10.
43. A.S.P. - L.D. n° 337, p. 174-175 : lettre du 14 mars 1848. La relance adressée par la Propagande au P. Lœvenbruck date du même jour (L.D. n° 337, p. 176-177).
44. *Souvenirs,* cahier 7, p. 16.

Séjour fiévreux à Rome avant le départ

Le 4 septembre, la réunion générale de la Propagande entérine le projet de « Fusion » entre les Messieurs du Saint-Esprit et les prêtres du Saint-Cœur de Marie. Dès la signature papale apposée au décret de Fusion, le 27 septembre, la Sacrée Congrégation adresse une lettre « à M. l'Abbé Lœvenbruck, premier assistant de la Congrégation du Séminaire du Saint-Esprit ».

« Le projet de réunion de la société du Saint-Cœur de Marie à la congrégation du Séminaire du Saint-Esprit a été approuvé par la Sacrée Congrégation de la Propagande lors de la dernière assemblée générale du 4 du mois courant ; j'en ai déjà fait part aux deux supérieurs MM. Monnet et Libermann [45]. Pour ce qui vous concerne, la Propagande, profitant de vos états antérieurs, vous destine à la mission de Corfou, où de par la grande pénurie de bons ouvriers s'ouvre pour votre zèle un vaste champ où vous pourrez exercer le saint ministère au grand bénéfice des âmes. Vous pouvez donc partir cette fois-ci ; mais il serait bon tout d'abord de vous concerter avec la supérieure du Monastère du Sacré Cœur qui doit envoyer à Corfou quelques religieuses. M. Nicholson, coadjuteur de Corfou que j'ai averti de votre voyage désire que vous partiez avec elles et que vous soyiez leur compagnon de voyage, ce dont j'ai prévenu la dite Supérieure, en lui indiquant les personnes chargées de les recevoir à Corfou, au cas où Mgr ne serait pas revenu à Corfou lors de leur arrivée.
Après cela, il me reste à vous souhaiter, M. l'Abbé, l'abondance des grâces célestes qui puissent vous aider à remplir la tâche ministérielle qui vous est confiée et récolter des fruits abondants dans les fatigues apostoliques que vous allez rencontrer [46]. »

La formule de politesse laisse entrevoir des difficultés possibles, on n'ose pas dire : une situation difficile. Ce n'est que la triste réalité.

En ces jours-là, Libermann décide d'aller à Rome avec Lœvenbruck. Ils logent tous deux au n° 101 de la via Sistina [47]. Ils n'ont pas loin pour aller affronter les bureaux de la Propagande. Libermann vise à rattraper auprès des autorités romaines les incomplétudes laissées en juillet dans le dossier de la « Fusion » par son trop rapide plénipotentiaire. Lœvenbruck accompagne son supérieur, non pour l'introduire dans les milieux romains, mais pour préparer son départ à Corfou. On l'informe sur la situation dans l'île et sur l'église locale. Il comprend que sa position y sera fort délicate. Il en parle avec 40

45. Les deux supérieurs sont avertis par lettre du 26 septembre. Cf. N.D. X, p. 375-376.
46. A.S.P. - L.D. n° 337, p. 703-704
47. En juillet, Lœvenbruck avait logé au 71 de la place d'Espagne, au 3e étage.

Libermann et ils conviennent de ce qu'on pourrait appeler un stratagème de correspondance. Lœvenbruck enverra à la Propagande des généralités et à Libermann des précisions ; Libermann confirme leur combinaison dans une lettre postérieure au cardinal Fransoni :

« Je suis convenu avec lui, avant son départ, que pour éviter les graves inconvénients qui pourraient survenir de la part de certaines personnes soupçonneuses du pays, s'il entretenait correspondance avec la Sacrée Congrégation, il me donnera les détails dont il désire rendre compte à Votre Éminence Révérendissime, et moi, j'aurai l'honneur de vous les transmettre [48]. »

Ces jours romains de Lœvenbruck sont très occupés. Il prend le temps de préciser par écrit sa pensée sur une éventuelle organisation des missions paroissiales au niveau de l'Église de France [49]. Il tente aussi une autre

48. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 10, p. 582. – On peut ici rappeler ce qu'écrivait l'abbé Perrée, prêtre marseillais, ami de Libermann, le 9 juillet 1853, dans une longue lettre au P. Schwindenhammer ; évoquant ses retrouvailles avec Libermann à Rome en 1848, il ajoutait : « [...] où il me parut vraiment surhumain, ce fut quand il m'annonça avec tranquillité et abandon les projets de la Propagande par rapport au R.P Lovembruck *(sic)*, et le prochain départ de celui-ci, qui venait à peine de se donner à lui, pour sa lointaine et périlleuse mission. Certes, il n'ignorait pas le rare mérite de ce sujet précieux, l'un des plus anciens de la compagnie du Saint-Esprit, dont la mémoire a laissé une si bonne odeur de Jésus-Christ, dans tous les milieux évangélisés par son zèle infatigable ; il savait très bien que dans ce moment même ce saint homme nourrissait et pouvait effectuer les plus utiles projets pour le bien spirituel de la France entière ; il voyait clairement qu'il y allait pour lui de la vie dans la terre infidèle où il se rendait et que probablement elle ne payerait que par des ronces les sueurs et peut-être le sang qu'il y répandrait ; cependant voyant la volonté de Dieu et l'intention des supérieurs, il n'hésita pas un instant à accepter ce grand sacrifice. Lui même exhorta le P. Lovembruck à s'y résigner et le consola et le soutint jusqu'au départ avec la tendresse d'un frère et d'un père. » (Arch. CSSp. 3 A 1.4).

49. On peut y voir le fruit de conversations entre Libermann et Lœvenbruck. Tous les deux viennent de travailler à la Fusion et souhaitent que la congrégation du Saint-Esprit « rentre autant que possible dans le but de son institution ». Lœvenbruck pense donc à « un corps de prêtres auxiliaires pour donner gratuitement des retraites et des petites missions dans les paroisses et les établissements les plus pauvres et les plus délaissés ». Il songe aussi à des bureaux diocésains qui centraliseraient les demandes et les feraient remonter à un bureau national qui, lui, orienterait les ouvriers de la mission. Cela n'est pas sans rappeler l'organisation du chanoine Rauzan sous la Restauration. Le projet prend la forme d'une lettre à envoyer à tous les évêques de France. Lœvenbruck va jusqu'à envisager le siège de ce qu'il appelle « l'Union du zèle sacerdotal » non loin de Paris, à Monsivry, dans la propriété de campagne dont disposaient les Messieurs du Saint-Esprit et pour laquelle Lœvenbruck, et peut-être Libermann avec lui, propose une destination plus apostolique. Il laisse son papier à Libermann qui l'a écouté avec bienveillance, et non sans une certaine admiration. Le rêve restera dans les archives du Saint-Esprit (Arch. CSSp 2 D 55 2.2).

démarche, non sans crainte et tremblement. Il apprend que don Antonio Rosmini, qu'il abandonna en 1839 [50], est à Rome [51]. Ils ont une entrevue, douloureuse pour tous deux. Lœvenbruck fait amende honorable et demande pardon. En ces jours, ils échangeront encore quelques lignes [52].

Tendu vers l'avenir immédiat. Lœvenbruck trouve encore le temps de formuler un projet pour sa nouvelle mission. Il entretient Mgr Barnabò de ses réflexions en forme de « plan d'opération » et le secrétaire de la Propagande lui suggère d'en faire l'objet d'une communication au cardinal Préfet. Il le met donc sur le papier [53]. Après une protestation de dévouement apostolique, il se fixe quelques objectifs : 1) commencer par donner une retraite de dix jours au clergé, puis une autre pour les fidèles ; 2) catéchiser les campagnes et si possible visiter les autres îles ioniennes en vue de l'installation d'un séminaire commun ; 3) organiser si possible une retraite dans les autres îles ; 4) prêcher à Corfou un solide carême ; 5) tout faire pour établir un séminaire et un noviciat de religieuses institutrices et les ouvrir à l'automne 1849 ; songer enfin à des œuvres caritatives au service des pauvres et des malades.

Des plans de ce genre, Lœvenbruck en a déjà rédigés. Il reflète son ardeur apostolique, avec son habituel côté d'exagération et de naïveté, et son souci de prévision à partir des données dont il a pris connaissance ; comme souvent, il est ambitieux, mariant réalisme et utopie ; enfin plusieurs éléments soulignent une fidélité certaine à ce qu'on est en droit d'appeler sa vocation : les missions paroissiales et les retraites spirituelles, la formation du clergé et la fondation de congrégations religieuses [54].

---

50. Lœvenbruck avait été mis par Rosmini à la tête de la communauté de Tamié en 1835 ; après sa visite de Tamié en 1836, Rosmini entrevit mieux les difficultés de cette œuvre savoyarde et peu à peu se décida à désengager son personnel de cette maison inadaptée à un centre pour missionnaires paroissiaux. Pour diverses raisons, Lœvenbruck prit une autre option ; il partit en France, à Béziers, prêcher le Carême 1839, après avoir annoncé son départ quasi définitif à Rosmini.

51. Délégué par le roi du Piémont Charles-Albert, Rosmini est venu pour tenter de convaincre Pie IX d'entrer dans le jeu diplomatique pouvant conduire à une forme d'unité italienne. Le roi du Piémont est en mauvaise posture dans la guerre qu'il mène contre les Autrichiens. Rosmini loge au palais Albani, sur la via delle quattro Fontane, rue qui prolonge la via Sistina.

52. Cf. *Giorni antichi*, Giovanni Gaddo, Libreria editoriale Sodalitas, Stresa, 1986, p. 797-799.

53. Ce papier n'est pas daté, mais la note apposée par le secrétaire de la Propagande au dos du document amène à une rédaction faite à Rome, avant le départ.

54. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 10, p. 563-564.

Il dépose ce mémoire à la Propagande [55]. Tout semble prêt. Le 2 novembre au matin, il prend la malle poste pour Ancône, emportant une lettre de la Propagande pour le vicaire général de Corfou.

Voyage et premiers contacts

De son voyage, il ne dit pas grand chose. Dans ses *Souvenirs*, il évoque à peine son trajet entre Rome et Ancône. « Muni de tout ce qui m'était nécessaire, je partis avec la diligence poste de Rome pour Ancône où je me présentai au Marquis agent de la Propagande à qui j'étais recommandé et qui devait me faire embarquer pour ma destination [56]. » Rien sur la durée ; rien sur l'itinéraire. Dieu sait pourtant si la route est pittoresque et difficile [57].

Le port de l'Adriatique lui réserve une surprise : le bateau régulier qui assure la liaison Trieste-Ancône-Corfou ne peut le prendre [58]. Une autre solution va se présenter. En attendant, il arpente les rues d'Ancône, port actif et cosmopolite, se dit surpris par l'immensité du cimetière juif et profite de son séjour pour aller faire ses dévotions à Notre-Dame de Lorette [59].

Le 13 novembre, un voilier le prend à son bord. Pour atteindre Corfou, il va mettre quatre jours, permettant au missionnaire d'utiliser sa facilité de relation ; il échange utilement avec les deux seuls autres passagers : une dame grecque schismatique et un négociant juif. Auprès d'eux, Lœvenbruck s'informe et obtient, en particulier du juif, « beaucoup de renseignements sur Corfou et les environs [60] ». Dans sa lettre à Libermann du 20 novembre, il avouera pourtant qu'il a « souffert quatre jours sur la mer [61] ». Le mauvais temps sans doute et peut être les incommodités d'un voilier de commerce.

Le 17 novembre, le voilà arrivé sur le terrain. Le premier contact est à la fois sympathique et décevant, si l'on en croit les *Souvenirs*, car sa correspondance, tout en éclairant son action et les difficultés rencontrées,

---

55. Après lecture, le Cardinal confie au « minutante » le soin d'écrire au dos du document le résumé du plan, en ajoutant : « Il a été répondu oralement à Monsieur l'abbé Lœvenbruck ».

56. *Souvenirs,* cahier n° 7 p. 17. L'agent est le marquis de Benincasa.

57. Les Sœurs du Sacré-Cœur ne voyagent pas avec lui ; le projet n'a pas abouti.

58. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 10, p. 571-572.

59. Libermann est allé à Notre-Dame de Lorette en 1840 à partir de Rome ; il en avait parlé certainement à Lœvenbruck. – Cf. *Souvenirs*, cahier n° 7, p. 17-18 (Arch. CSSp. 2 D 55 2.1).

60. *Souvenirs*, cahier 7, p. 18.

61. Arch. CSSp. 2 D 55 2 – 1 n° 6.

reste discrète sur son débarquement. « J'ai été assez bien accueilli » écrit-il le 20 novembre. Les *Souvenirs* expliquent le « assez bien » :

« À peine arrivé je me présentai chez le curé de la métropole [62], selon la recommandation qu'on m'avait faite à Rome. C'était le matin vers neuf heures. Je commençai par dire la Sainte Messe, et déjeunai chez le dit curé. Lui ayant ensuite demandé s'il pouvait me faire trouver un logement convenable dans la ville, il me dit : *" Soyez sans souci à cet égard, je vais m'en occuper moi-même, et d'ici quelques heures vous pourrez fixer votre choix "*. Quand il revint de son excursion et de ses recherches en ville, il me dit : *" J'ai trouvé à merveille votre affaire ; venez voir avec moi ; c'est ici tout près de la métropole, chez une bonne veuve qui vous servira parfaitement, et vous n'aurez pas besoin de prendre de domestique "*. L'appartement me convint ainsi que le prix et le service de la veuve. Après avoir conclu et payé un mois d'avance, selon l'usage du pays, je m'y installai tout de suite. Mais dès le lendemain m'apercevant que j'y étais de tous côtés environné de femmes de mauvaise vie, je fus trouver le curé pour lui faire mes justes plaintes à ce sujet. Alors il me dit : *" Si vous ne voulez pas d'un tel voisinage, vous ne trouverez pas à vous loger. Nous n'avons que de cela partout à Corfou ! "* Je me mis alors en recherche moi-même et j'eus le bonheur de trouver en perfection tout ce que je pouvais désirer de mieux pour mes goûts. Un excellent jeune prêtre irlandais, faisant fonction d'aumônier pour les soldats catholiques [63], avait loué une belle et vaste maison, trop chère pour lui seul. Il fut heureux de m'en céder la moitié et de faire ménage commun avec moi. Un bon domestique maltais nous faisait la cuisine et nous rendait tous les autres services dont nous avions besoin. Nous payions toute la dépense par moitié, et nous nous trouvions tous les deux contents et même très heureux [64]. »

Lœvenbruck a bien débarqué sur une île à contrastes. Il lui faut désormais tenter de mettre en œuvre son plan d'action pastorale, tout en mesurant l'exacte réalité de cet archidiocèse à problèmes.

Première approche, premières actions, premières analyses

Dès son arrivée, il va saluer Mgr Nostrano. Il est bien reçu, mais il n'y avait pas beaucoup à attendre de cette entrevue. L'archevêque est très

62. Il s'agit donc de Don Carlo Rivelli, curé et vicaire général.
63. Il s'agit de Don Pietro Mac Auley. Cf. plus haut. Le logement en question est proche de la cathédrale, dit Lœvenbruck dans sa lettre du 20 novembre.
64. *Souvenirs*, cahier 7, p. 18-20.

diminué [65]. Inévitablement, il a contact aussi avec don Scandella, l'ex-chancelier resté secrétaire. Ce dernier reconnaîtra que le nouvel arrivé lui a tout de suite accordé sa confiance ; il en a profité pour lui faire quelques utiles recommandations, dont celle de ne point trop se mêler des affaires de Mgr Nicholson. Sans doute soupçonne-t-il que la Propagande envoie Lœvenbruck pour une mission d'observation, et en cela il ne se trompe pas entièrement [66].

À peine le nouvel arrivant est-il installé, qu'on lui parle des deux prêtres interdits. Don Marchesi vient d'ailleurs très vite le voir et lui exposer sa situation. Il l'écoute attentivement, puis lui propose une retraite spirituelle.

Le dimanche 19, il assiste aux offices dans l'église principale de la ville, et remarque le nombre imposant d'hommes venus tant à la messe le matin qu'au salut du Saint-Sacrement l'après-midi. Ce même jour, il a l'occasion de rencontrer le neveu de l'Archevêque, le « grec » accusé de mener l'archidiocèse ; le contact est bienveillant ; mais il trouve à ce schismatique « quelque chose de fourbe et de sinistre [67] ».

Le lundi 20, il écrit ses premières impressions, à deux niveaux. Une première lettre part vers Rome. Une deuxième, comme convenu, est adressée, à Libermann. Cette dernière est codée. C'est à dire que les personnes sont indiquées par des lettres : A, B, C, D. Pour opérer le décodage, il faut recourir à la lettre que le nouveau supérieur du Saint-Esprit envoie à la Propagande le 11 décembre. Elle communique en clair la lettre de Lœvenbruck. Et l'on peut ainsi découvrir que A cache Mgr Nostrano, l'archevêque en titre ; que derrière B, il faut voir Mgr Nicholson, l'archevêque coadjuteur, présentement absent de Corfou ; qu'à travers C se profile don Carlo Rivelli, le nouveau vicaire général, et que D représente le neveu grec de Mgr Nostrano, sans qu'on puisse savoir son nom exact [68].

Quelques jours à peine après son arrivée et ses premiers contacts, Lœvenbruck livre donc à Libermann ses premières impressions, pour qu'à Rome on sache ce qu'il a vu, entendu et ce qu'il pense.

---

65. Quand Lœvenbruck écrit à Libermann le 20 novembre, il note : « Monseigneur m'a reçu aussi bien qu'un homme en enfance peut le faire, et m'a donné avec larmes sa bénédiction. » Arch. CSSp. 2 D 55 2 - A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 10, p. 582-583.

66. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 10, p. 608-609.

67. Lettre du 20 novembre à Libermann Arch. CSSp. 2 D 55 2. 1 n° 6.

68. Lettre du 20 novembre à Libermann Arch. CSSp. 2 D 55 2.1 n° 6 – Lettre du 20 novembre au cardinal Fransoni A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 10, p. 578-579 – Lettre de Libermann du 11 décembre Arch. CSSp. 2 D 55 2.1 n° 6.

Sa lettre au cardinal de la Propagande, évidemment, est plus évasive. Il note le bon accueil reçu, mais reconnaît d'entrée que s'il y a « en ce pays tous les genres d'obstacles et de difficultés », il espère bien « qu'avec beaucoup de prudence, de douceur, de longanimité, de zèle, et surtout le secours de Dieu, on peut parvenir à régénérer cette pauvre mission et assurer l'avenir du catholicisme ». Il se borne à déplorer l'absence de Mgr Nicholson, à dire son espoir de travailler « sous la direction du vicaire général », homme de talent en même temps que de manies fâcheuses ; à souligner les bonnes dispositions de don Marchesi pour qui il sollicite l'indulgence [69].

La lettre à Libermann contient des jugements, dont certains à l'emporte-pièce, sur le personnel ecclésiastique de Corfou. Mgr Nicholson ambitionne le coadjutorat de Malte ; il y a peu d'espoir de pouvoir travailler avec lui quand il sera là. Don Rivelli lui a donné sa confiance ; mais tout en étant zélé, actif, plus instruit que le reste du clergé, il est rempli de manies, se montre jaloux de son terrain, si routinier qu'on ne peut rien changer [70]. Mgr Nostrano est tout juste mentionné, tellement il est insignifiant pour le moment, tellement il a « laissé aller » dans le passé. Quant à son neveu... !!

En plus de ces personnages clés, Lœvenbruck évoque le reste de l'église corfiote. Un clergé quasiment ignare, en tout cas peu formé ; trois prêtres étrangers qui font bande à part ; quelques séminaristes auxquels on tente de donner du latin et assez bien disposés. Des fidèles ignorants et qui pourtant « paraissent avoir un fond de foi et être un peu avides de la parole de Dieu ».

Conclusion : il faudrait à cette église le chef qu'elle n'a pas. « Ce doit être un véritable apôtre, ayant une douceur, une longanimité, une activité et un zèle à toute épreuve... Il faut nécessairement un étranger, prudent, expérimenté et disposé à marcher lentement, sans jamais se décourager. » On se demande si Lœvenbruck, à quelques nuances près, n'est pas en train de parler de lui. Enfin, serait fort nécessaire la présence de religieuses pour s'occuper des femmes, car il n'y a aucune école ni aucun collège catholique pour jeunes filles à Corfou. Pourquoi de pas en parler à M^me^ de Villeneuve à Castres [71] ?

---

69. Au sujet de don Marchesi, on notera entre autres ces paroles fortes : « Il me semble que votre Éminence Révérendissime devrait d'abord lui donner du pain à manger, en ordonnant qu'on lui rendit son traitement en tout ou en partie, pour l'empêcher de s'avilir dans la misère, et puis, après des épreuves suffisantes, sous bonne et impartiale direction, lui rendre la sainte Messe. » (A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 10, p. 578-579). La « bonne et impartiale direction » pourrait naturellement être celle de Lœvenbruck lui-même !

70. « Il m'a dit, par suite de la lettre du cardinal Fransoni que je lui ai apportée, *que trois jours de retraite avec une demi heure d'instruction une seule fois par jour suffiraient*. Jugez de là. »

71. Petit détail : ces religieuses devraient apporter « quelque modification à leur costume pour ne pas effaroucher nos ennemis ».

La rédaction de cette lettre a été interrompue par une rencontre avec les chanoines ; il faut les amener à faire retraite avec le reste du clergé, ce qui, selon eux, reviendrait à les déconsidérer. Lœvenbruck use de toute sa conviction et réussit à les décider. Et de crier à Libermann en fin de lettre : « Deo gratias ! Deo gratias ! mille fois [72] ! »

Que pense au même moment don Rivelli qui vient d'accueillir de son mieux le missionnaire recommandé par la Propagande ? Les gens, écrit-il le 21 novembre à Mgr Barnabò, sont intrigués par les arrivées de prêtres étrangers ; et se demandent même si certains ne seraient pas jésuites. Quant à lui, il admire le dernier venu et ses évidentes qualités ; aussi voit-il en lui un grand espoir de réussite auprès des fidèles. Tous deux se sont mis d'accord : Lœvenbruck assurera les prédications de l'Avent et prendra un soin tout particulier des prêtres interdits.

« Pauvre sentinelle perdue »

Un mois après, nouvelles lettres, à la Propagande et à Libermann, datées du 18 décembre [73]. Durant ce mois, Lœvenbruck s'est fortement investi dans les retraites spirituelles : une à chacun des deux prêtres interdits, en les prenant séparément pendant sept jours ; puis une autre de dix jours aux clercs minorés (grands séminaristes). Il se prépare maintenant à celle du clergé.

Ayant continué à se faire une idée sur les gens et les lieux, il se trouve en mesure de compléter ce qu'il a déjà exposé dans ses lettres du 20 novembre.

Don Scandella cause, sans le vouloir, beaucoup de mal ; ambitieux et mondain, lui aussi accumule les dettes ; il est tellement dans le besoin que Lœvenbruck lui avance nourriture et argent ; on ferait bien de le retirer de Corfou, ce serait 300 écus de gagnés ; il ne serait pas opposé à tenir un poste de secrétaire dans une nonciature. Don Rivelli se montre jaloux, original jusqu'à

72. La transcription de la lettre du 20 décembre, faite à Paris le 11 décembre 1848 en direction de la Propagande, comporte quelques variantes avec l'original. Le P. Jean-Baptiste François qui effectue la copie au nom de Libermann, omet entre autres de courts passages comme n'intéressant pas spécialement la Propagande, mais seulement Libermann, son supérieur.

73. À la Propagande, Lœvenbruck écrit ce jour-là deux lettres. Il craint en effet que la révolution romaine de 1848 n'ait entraîné le cardinal préfet hors de Rome, tout comme le pape Pie IX. Pour les trois lettres de 18 décembre 1848, cf. donc : À Mgr Barnabò, A.S.P - S.R.C. Isole Ionie n° 10, p. 604-605 – Au cardinal Fransoni, A.S.P - S.R.C. Isole Ionie n° 10, p. 606-607 – À Libermann, Arch. CSSp. 2 D 55 2.1 n° 5.

l'extravagance, orgueilleux ; on dit qu'il aurait eu autrefois des crises de folie ; il n'a pas assez d'autorité pour agir en vue du bien de ce diocèse. Mgr Nostrano est un faible. Quant à Mgr Nicholson, toujours absent, il a excité la jalousie et le fanatisme des grecs ; il a accumulé des impairs, dont celle d'avoir voulu imposer le clergyman à son clergé, alors que le clergé grec porte l'habit long (la soutane) ; c'est par ailleurs « un panier percé » : il a accumulé des dettes criardes et scandaleuses qui font mauvaise impression sur les catholiques, les grecs et les protestants ; en ne faisant rien de positif, il laisse l'église corfiote dans l'anarchie. Pas étonnant qu'il tarde à rentrer [74].

Cette situation amène Lœvenbruck, « pauvre sentinelle perdue », à penser qu'il ne pourra rester dans ce bourbier. « Il me sera de toute impossibilité d'y faire le bien, écrit-il à Libermann, et vous devez supplier la Propagande ou de m'envoyer ailleurs partout où elle voudra ou de me laisser retourner auprès de vous, pour faire le bien dans notre infortunée France pour l'exécution du plan que je vous remis à Rome [75]. »

Il n'y a pas que Lœvenbruck à s'alarmer. Le 21 décembre, dans une lettre à la Propagande, don Scandella, reconnaît que le missionnaire, par pitié, lui a prêté 50 écus, de quoi tout juste payer ses dettes ; « notre église se détériore, dit-il, il y règne une parfaite anarchie » et ce n'est pas le zèle de Lœvenbruck qui l'emportera sur la nonchalance et les incertitudes ; si Mgr Nicholson ne revient pas vite, tous les efforts de cet « excellent prêtre » seront inutiles.

Effectivement, Lœvenbruck ne ménage pas sa peine. Durant l'Avent, et même pendant les fêtes de fin d'année, il prêche dans l'église principale. Le 20 décembre, il donne la retraite aux chanoines et au clergé. Il y avait bien longtemps qu'ils n'avaient pas suivi de tels exercices spirituels [76].

---

74. « B. [Mgr Nicholson] menait ici une vie à peu près toute mondaine ; son principal souci était de donner ou prodiguer sans cesse de splendides dîners à toutes sortes de personnes, et voilà la scandaleuse source de ses dettes contractées *ad hoc*... à l'un (de ces dîners) où ils étaient onze à table, ils burent, outre les autres vins recherchés, 11 bouteilles et demie de vin de champagne à 8 f. la bouteille ici. » (lettre à Libermann du 19 décembre 1848, Arch. CSSp. 2 D 55 2.1 n° 5).

75. Lettre à Libermann du 19 décembre 1848, Arch. CSSp. 2D 55 2.1 n° 5.

76. « Il y a peut-être des siècles qu'on n'a pas fait de retraite ecclésiastique à Corfou, ou même jamais, tant ce pays était négligé, même sous les Vénitiens, par rapport à la religion. On m'assure que toujours le clergé a été détestable. Ce qui est certain, c'est qu'un des derniers archevêques du siècle passé, ne pouvant plus y tenir, dût quitter et au moment de s'embarquer, il dit au clergé assemblé sur le rivage de la mer : " *Vous êtes tous la plus grande canaille du monde.* " Puis prenant ses souliers, il en secoua la poussière et les jeta à terre et presqu'en face, pour mieux exprimer ce qu'il éprouvait. » (Lettre à Libermann du 19 décembre 1848).

Le 7 janvier, il écrit à Mgr Barnabò, mais aussi à Libermann, comme convenu. La retraite prêchée au clergé s'est bien passée, ce qui laisse augurer un meilleur avenir. Il vient d'en donner une à de nombreux hommes qui s'est terminée le 6 janvier par une communion générale. Il compte en commencer une autre le 8 ; puis viendra le tour des femmes et des enfants. Ce n'est pas du luxe tant est « très-grande l'ignorance des vérités de la religion [77] ».

Pour ce qui est de la situation, Mgr Nicholson est encore à Malte. « Il est discrédité à tel point qu'il lui sera désormais impossible d'avoir ici la confiance nécessaire pour opérer le bien. Aussi tout mon désir est que la Sacrée Congrégation m'éloigne d'un tel prélat, en m'envoyant si Elle veut, jusqu'au bout du monde dans tout autre mission quelconque [78]. »

S'il parle ainsi, alors qu'il n'a pas encore vécu auprès de Mgr le coadjuteur, c'est qu'on dit ce dernier « incapable de faire par lui-même... extrêmement ombrageux et jaloux au point de ne pas laisser agir les autres utilement » ; par bonheur, il a la confiance de don Rivelli et celle des autres prêtres, sauf celle de Scandella, « aux abois et sans crédit, en grande partie par la faute de Mgr Nicholson ». Par ailleurs, il insiste de nouveau pour qu'on fasse preuve d'indulgence envers les deux interdits « pour ne pas les jeter dans le désespoir [79] ». Mgr Nicholson et don Rivelli montrent trop d'obstination à leur égard, « pour ne pas dire plus ».

Une des remarques placée dans sa lettre à Libermann mérite d'être soulignée, pour être bien dans le sens et de son rêve permanent et de la mission reçue pour Corfou : il faut, dit-il, absolument et très vite, un séminaire pour remonter le niveau des prêtres ioniens « ordonnés sans étude et sans éducation ecclésiastique [80] ».

Pauvre Lœvenbruck, sans nouvelle directe de son supérieur, et qui se sent isolé dans le combat qu'il mène sur cette île ! S'il y a de l'ardeur et de la lucidité dans ses lettres, il s'y trouve aussi de la nostalgie. « J'attends avec impatience, écrit-il le 7 janvier, toutes les bonnes nouvelles que vous voudrez bien me donner, quand vous pourrez, sur la congrégation et la marche des choses depuis la fusion. Vous savez combien cela m'intéresse [81] ! »

---

77. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 11, p. 2-3.
78. A,S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 11, p. 2-3.
79. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 11, p. 2-3. « Ils continuent d'être exemplaires... Ils n'ont aucun moyen d'existence. En attendant je suis obligé de leur donner du mien pour vivre. »
80. Lettre à Libermann 7 janvier 1849 (Arch. CSSp. 2 D 55 2.1 n° 2).
81. Lettre du 7 janvier 1849, Arch. CSSp. 2 D 55 2.1 n° 2.

« Le pauvre exilé de l'Ionie »

Le 13 janvier, Mgr Barnabò répond à Lœvenbruck. Il ne peut que l'inviter à reprendre courage ; on ne déserte pas le champ de bataille quand le combat est engagé. Il lui confirme par ailleurs que le cardinal Fransoni est parti à Naples depuis un mois. C'est la suite des tragiques événements romains.

En fait, Mgr Barnabò vise à lui recommander deux affaires. Celle du séminariste Spiridione Maddalena, en études à Ancône sous le couvert de la Propagande ; il faut suivre de près ce sujet d'avenir. Celle aussi des sœurs Antonia et Eleonora Callichia : deux jeunes corfiotes que Mgr Nicholson a éloignées en les envoyant dans un couvent d'Ancône afin de protéger leur vertu, et qu'il pensait ainsi préparer à devenir institutrices à Corfou. Cette dernière affaire n'est pas aussi claire qu'il en paraît ; les deux jeunes filles ont quitté le couvent qui leur servait de refuge ; il faudrait les rapatrier. Prière d'enquêter à Corfou pour voir si la famille peut maintenant les recevoir [82].

Lœvenbruck ne tarde pas à répondre à cette demande. Il s'est informé, et spécialement dans la famille Callichia. Mgr Nicholson a été induit en erreur : les raisons d'éloigner les deux sœurs étaient inexistantes. Elles peuvent rentrer. Mais quel dommage d'avoir ainsi dépensé 400 écus pour ces jeunes filles qui « ne pourront rendre aucun service à cette pauvre église ». Et le missionnaire d'ajouter :

« Cette affaire est une des nombreuses bévues de Mgr Nicholson en ce pays, dont il est aujourd'hui la fable. Depuis plus d'un an, il ne cesse d'annoncer qu'il vient par le premier bateau à vapeur, et n'arrive jamais, on lui donne le surnom de Vescovo boffone [83]... Il passait presque tout son temps en visites, à table et au lit, et de plus il était souvent très mal conseillé par M. Scandella présomptueux et inexpérimenté. Avec ces deux personnages, il me paraît tout à fait pour moi impossible de pouvoir faire le bien à Corfou [84]. »

Il a également le sentiment de ne pouvoir compter désormais sur don Rivelli. « Ses travers d'esprit et ses manies vraiment incroyables » feront qu'il sera « toujours un des principaux obstacles au bien, à cause de sa routine encroûtée et de son orgueil à vouloir faire toutes choses par lui-même ». Son apostolat à Corfou prend une vilaine tournure ; son travail, sans

82. A.S.P. - L.D. Biglietti di Mgr Segretario n° 338, p. 36.
83. « Évêque fantoche ».
84. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 11, p. 6-7.

grand bénéfice spirituel, lui coûte cher matériellement. N'est-il pas obligé de donner à quelques prêtres de la ville des secours pour vivre [85] ?

Le 19 février, Mgr Barnabò remercie Don Rivelli du soutien qu'il accorde « au bon missionnaire Lœvenbruck » dans ses efforts pour « promouvoir à Corfou l'instruction religieuse et la réforme des mœurs [86] ».

Le 22 février, Lœvenbruck écrit à Libermann. Le début de la lettre exprime un sentiment de solitude, amplifié par « le retour d'une ancienne infirmité » qui l'a fait souffrir quinze jours durant : « Je n'ai encore reçu ici aucune de vos lettres. J'espère que vous n'oubliez pas tout à fait le pauvre exilé de l'Ionie. [...] Les médecins m'assurent que ce mal est un fruit du pays, et que je dois m'attendre à l'avoir plus souvent ». Le tableau qu'il peint ensuite n'ajoute guère à celui des précédentes lettres. Les mots sont tout simplement de plus en plus abrupts, comme si la maladie déformait sa vision.

« A. [Mgr Nostrano] est nul sinon pire, et C. [Don Rivelli] est un véritable fou et surtout un fou d'orgueil... Il a 53 ans avec une santé de fer. Son orgueil démesuré le porte à vouloir être lui seul *tout* et à faire à lui seul *tout*. Il est d'ailleurs tellement routinier qu'il ne peut souffrir qu'on fasse la plus petite chose de plus et autrement que ce qu'il a toujours fait lui-même. C'est un miracle que j'aie obtenu de faire le peu que je vous ai indiqué. Il est mal avec tout le clergé et avec tous les catholiques qui le redoutent et le détestent. Il n'est bien qu'avec un certain nombre de grecs schismatiques, à cause des services qu'il leur rend. En résumé, c'est le vrai fléau du pays, plus encore que B. [Mgr Nicholson], qui du reste ne se plaît aucunement ici, et ne désire qu'une autre position confortable pour vivre en vrai milord. [...] Toute tentative d'amélioration sera toujours paralysée par le fou C. [Don Rivelli]. Aussi soyez bien assuré que je perdrai mon temps à Corfou, à peu de choses près, tandis qu'il y a tant à faire ici et ailleurs [87]. »

À ce point des réflexions de Lœvenbruck, on peut se demander s'il est sincère et si son analyse est vraiment objective. Que peuvent penser Mgr Barnabò et le cardinal Fransoni de jugements si peu nuancés ? Ils doivent bien imaginer un imbroglio difficile à dénouer, mais se dire aussi que l'espoir mis en Lœvenbruck va tellement s'amenuisant que sa mission risque de tourner court. N'ont-ils pas surestimé le missionnaire lorrain ? Et ce qu'il dit des protagonistes de l'église corfiote ne relève-t-il pas d'une exagération

85. *Ut supra.*
86. A.S.P. - L.D. Biglietti di Mgr Segretario (Isole Ionie) n° 338, p. 81-82.
87. Arch. CSSp. 2 D 55 2.1 n° 3.

manœuvrière ? La suite de la politique de la Propagande montrera que d'un côté, on estime grandement Lœvenbruck, et que d'autre part, on est obligé, vu les circonstances, de faire avec ce qu'on tient : après le décès de Mgr Nostrano, on laissera Mgr Nicholson archevêque de Corfou, jusqu'à sa mort (en Irlande), lui choisissant comme successeur don Carlo Rivelli.

Survient le carême. Lœvenbruck est à son affaire, et commence prédication et confessions. Mais le 7 mars, Mgr Nicholson débarque à Corfou, avec deux religieux lazaristes, auxquels il demande de prendre la relève du prédicateur en action. Amertume sans aucun doute, mais il en faut plus pour décourager un homme comme l'ancien des Missions de France. Il écrit cependant à Mgr Barnabò : « Il me semble avoir des motifs fondés pour croire que ma présence ici ne plaît que médiocrement au prélat coadjuteur [88] ».

Ce dépit ne cause pas immédiatement la suite du rapport que fait Lœvenbruck le 24 mars sur celui qu'il attendait depuis si longtemps. Dans cette lettre à Rome comme dans sa dernière lettre de Corfou à Libermann datée du même jour [89], il n'est d'ailleurs question que de Mgr Nicholson. Depuis une quinzaine, il l'a enfin comme sous les yeux.

« Mgr Nicholson fait un peu moins de dépenses que pendant son précédent séjour. Cependant il invite presque journellement diverses personnes à dîner. Sans avoir payé les vieilles dettes, il en fait tous les jours de nouvelles, et tout cela ne peut que produire très mauvais effet en ce pays où tout est su de tous, c'est à dire, catholiques, grecs, protestants et juifs. Je sais qu'à un seul marchand fournisseur il doit, pour vins et comestibles, plus de six cents scudi. Je désire bien sincèrement que tout aille et finisse bien. Mais je crains beaucoup pour l'avenir. Ce bon prélat... va aveuglément en avant, sans savoir se régler convenablement pour mettre en équilibre ses recettes et ses dépenses. Au bout se trouvera une catastrophe qui achèvera de ruiner et de perdre le catholicisme en ce pays [90]. »

Il est vrai qu'il connaît cela, Lœvenbruck, cet engrenage des dettes qui vous poursuivent pendant des années et vous amènent parfois à des

88. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 11, p. 23-24.

89. Arch. CSSp. 2 D 55 2.1 n° 4. Cette lettre commence par : « Je n'ai encore reçu aucune de vos lettres ; mais je sais par Mgr Barnabò que vous avez reçu les miennes ; cela suffit, et me console. » et en post-scriptum : « Je reçois à l'instant de cacheter ma lettre la vôtre si bonne du 5 février et partie le 22 de Paris. » Le courrier entre Paris et Corfou peut donc parfois aller vite.

90. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 11, p. 23-24.

impasses [91]. Par ailleurs, la Propagande a dû l'alerter sur ces questions financières auxquelles, à Rome, on est toujours sensible, puisqu'elles font partie de la moralité. Il vient donc au rapport, avec une franchise combative qui, dans ses accents de prophète de malheur, dresse un bilan de détresse et sonne un ultime combat.

Il a toutefois parlé à Mgr Nicholson de la nécessité d'avoir des religieuses à Corfou pour s'occuper du monde féminin [92]. Il rejoint ainsi un projet du coadjuteur : ils rêvent ensemble de multiples fondations dans la ville et dans l'île et tombent d'accord sur une recherche à faire. Trois ou quatre religieuses suffiraient pour commencer, mais des « sujets d'élite [93] ». Que Lœvenbruck parte donc en France ; il connaît du monde et saura démarcher l'affaire ; il devrait en tous cas consulter les sœurs du Bon Pasteur d'Angers ; elles se sont abondamment recrutées en France et à l'étranger et ont essaimé un peu partout dans le monde.

L'affaire est suffisamment séduisante aux yeux de Lœvenbruck pour qu'il s'y investisse. Il voit là une manière de sortir de l'impasse où il a l'impression d'aboutir : « Je désire bien vivement réussir, mais j'ai peu d'espoir. [...] Si j'ai le bonheur de réussir, mon séjour à Corfou me deviendra supportable à cause du grand bien que je verrai se préparer pour l'avenir. Mais si j'échoue dans mes démarches, alors je serais heureux que la Sacrée Congrégation voulut bien me dispenser de retourner en cette ville, soit pour m'envoyer ailleurs soit pour me laisser en France [94]. »

Il part donc... et par des chemins qui vont satisfaire sa curiosité toujours en éveil, raviver ses souvenirs d'humanités classiques et susciter son admiration.

---

91. Dans les années 1822-23, Lœvenbruck avait lancé à Paris une œuvre sociale audacieuse. *L'Association de Saint-Joseph* l'avait entraîné dans des chantiers coûteux. Il avait emprunté et fait des dettes ; des jalousies le jetèrent encore plus bas, et quand s'ajouta la grave blessure reçue lors de la mission de Rouen (1826), il dut partir. Sur son parcours, d'autres rêves onéreux l'enfoncèrent encore plus. Ses dettes le poursuivirent jusque dans son compagnonnage avec Rosmini ; ce qui ne facilita point leur cheminement commun. Cf. A. CABON, *art. cit.*

92. C'était depuis longtemps dans ses préoccupations. Dans les années 1828-33, il avait regroupé des jeunes filles des vallées alpestres, piémontaises et tessinoises, et avait amorcé la fondation des Sœurs de la Providence. En 1833, Rosmini l'amena à démissionner de cette fondation ; ce qu'il fit avec humilité, laissant toute latitude à Rosmini pour mettre l'œuvre naissante sur de bons rails.

93. Il faudrait entre autres qu'elles parlent au moins une des 4 ou 5 langues parlées à Corfou. Cf. Lettre de Lœvenbruck à Mgr Barnabò, Corfou, 24 mars 1949 (A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 11 p. 23-24) et *Souvenirs*, cahier 7, p. 24.

94. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 11, p. 23-24.

Un détour instructif et pas toujours charmant

Ithaque, Patras, le golfe de Lépante, l'Olympe et le Parnasse, Corinthe et son détroit. Il débarque au Pirée, puis gagne Athènes « pour y voir les principaux restes d'antiquités et les beautés modernes [95] ». Il passe en revue : le Parthénon qui monopolise ses suffrages, l'Acropole, l'Aréopage « dont il ne reste qu'une seule pierre », un vieux temple à idoles, des restes de colonnades, et puis le palais royal à l'aspect de lourde caserne, mais au sein d'un magnifique parc. Beautés attristantes, puisqu'hélas ! « dans Athènes et les environs » il n'aperçoit pas « un seul très bel édifice religieux [96] ! »

Il n'est pas pressé. Il renonce à un pèlerinage en Terre Sainte à cause des formalités. Grâce à M. Thouvenel, « ministre de France », il embarque sur « un vapeur des meilleurs marcheurs de la marine française » qu'on lui a conseillé de prendre vu le mauvais temps en cette saison [97]. Il subit une tempête entre le Pirée et Malte ; puis quelques jours de quarantaine à Malte ; puis une autre tempête entre Malte et la Sicile. Après une petite halte en cette dernière et un passage tranquille entre Sardaigne et Corse, il arrive sans encombres à Marseille le jour du Vendredi-Saint [98].

Après ce voyage, il se repose quelques jours en cette ville où il ne manque pas d'amis. Mais il se doit à la recherche de religieuses pour Corfou. Il arpente sans succès la France méridionale. Il lui faut se résoudre à gagner Angers. « Là, dit-il, ma demande fut accueillie avec bienveillance et presqu'avec enthousiasme. Et il fut arrêté que vers le mois d'août, une colonie des religieuses du Bon Pasteur et moi partirions pour Corfou [99]. »

Après un arrêt à Paris et un entretien avec Libermann, il écrit le 24 mai au cardinal Fransoni pour l'informer de cette issue favorable :

« Je viens d'être envoyé en France par Mgr Nicholson pour chercher des religieuses toutes dévouées au bien et disposées à s'établir à leurs frais dans la pauvre ville de Corfou. L'institut des Dames du Bon Pasteur d'Angers, qui a déjà une maison à Tripoli et une autre au Caire en Égypte pourrait avoir des sujets aptes pour cette œuvre, et

95. *Souvenirs,* cahier 7, p. 24-26.
96. *Souvenirs*, cahier 7, p. 26.
97. Édouard THOUVENEL (1818-1868) assure divers postes diplomatiques, en Grèce, en Turquie ; devient sénateur en 1859, puis ministre des Affaires Étrangères (1860-1862) – Ministre (de France) = diplomate faisant fonction d'ambassadeur sans en avoir le titre.
98. *Souvenirs*, cahier 7, p. 27-28.
99. *Souvenirs*, cahier 7, p. 29.

consent à les accorder à la seule condition que les frais de voyage des cinq premières religieuses leur seront payés ainsi que ceux de quelques meubles et ustensiles de cuisine à peu près indispensables au moment de leur arrivée à Corfou. Je viens d'écrire tout cela à Mgr le coadjuteur, en m'offrant de faire avec mon argent ces diverses dépenses que ce prélat n'a pas le moyen de faire lui-même. Aussitôt qu'il m'aura donné une réponse affirmative, et que la maison destinée à recevoir ces bonnes religieuses sera prête, je m'embarquerai avec elles à Marseille pour Corfou en prenant la route la plus économique et la plus convenable, c'est à dire par Malte et Athènes [100]. »

Ineffable Lœvenbruck, toujours prêt à subventionner les œuvres jugées utiles, sans qu'on sache exactement les sources de son concours financier ! Son expérience maritime aidant, il propose toutefois la solution la plus idoine pour des femmes... et la plus économique pour sa bourse. Il sollicite l'intervention du cardinal auprès de la Lloyd autrichienne, qui gère les transports en question, en faveur d'un passage gratuit pour les religieuses.

La seconde partie de la lettre a trait à la mission de l'abbé Jan en Haïti. Rentré dans l'intérêt de Corfou, Lœvenbruck garde Corfou en tête. Il aurait d'ailleurs « des choses importantes à confier » au cardinal ; mais se méfie de la voie postale. Son ami Jan les lui transmettra quand il sera appelé à Rome [101].

Il faudra attendre le 24 juin pour que le cardinal réponde de Naples. Sans contact avec le responsable de la Lloyd autrichienne, il préfère s'adresser pour cela au Ministre [102] d'Autriche près le saint Père à Gaëte [103].

Enlisement et conclusion de l'aventure corfiote

Lœvenbruck attend donc à Angers. Le temps lui paraît long. Il s'occupe à prêcher des retraites et des missions dans la ville et aux alentours. Il ne doit pas s'éloigner au cas où Mgr Nicholson lui ferait signe.

En juin, arrive une lettre demandant de surseoir au départ des religieuses, pour des « circonstances survenues dans le pays [104] ». Une lettre de don Scandella adressée à la Propagande le 10 juillet apporte des éclaircissements.

---

100. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 11, p. 81-84.
101. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 11, p. 84.
102. Ministre (d'Autriche) = ut supra.
103. A.S.P. - L.D. Biglietti di Mons. Segretario n° 338, p. 170. Cette lettre du cardinal Fransoni, réfugié à Naples, a certainement transité par Mgr Barnabò à Rome.
104. *Souvenirs*, cahier 7, p. 29.

La situation à Corfou est vraiment défavorable. Mgr Nicholson est malade ; et ce n'est pas qu'une question de climat. Certaines demandes adressées par le coadjuteur à lord Seaton, le haut commissaire, sont contrebattues par le président de l'Assemblée, ennemi des « latins ». Et comme tout se sait, l'archevêque grec menace de rameuter le peuple corfiote pour manifester contre les prétentions des latins. Le haut commissaire croit bon d'autoriser les manifestations. Fort de cet appui, le prélat orthodoxe ose demander à l'Assemblée qu'il n'y ait à Corfou d'autre évêque que le grec. Dans les rues, on insulte Mgr Nicholson et don Scandella ; on réclame leur expulsion. Devant cette grave tension, le gouvernement britannique remplace Lord Seaton par Lord Ward, qui, lui, maintient le Parlement et confirme Mgr Nostrano comme archevêque latin de Corfou. Le ton monte entre catholiques et grecs. Mgr Nicholson tente inutilement de s'interposer. Les grecs ont l'intention de profiter de la consécration solennelle de l'archevêque grec prévue au mois d'août pour organiser de grandes manifestations populaires ; cela leur sera facile ; ils sont majoritaires. On va jusqu'à exiger de Mgr Nicholson qu'il demande aux catholiques de décorer leurs maisons et leurs églises. Mgr Nicholson décide alors de partir pour Malte et d'y rester deux mois. Quand le feu sera retombé, il reviendra [105].

Voilà pourquoi on retarde l'arrivée des religieuses du Bon Pasteur... Elles ne partiront point à Corfou.

Au début d'août, Mgr Barnabò écrit au nonce de Paris pour s'enquérir de ce que sont devenus l'abbé Jan et l'abbé Lœvenbruck. Ils avaient à dire sur Haïti et Corfou [106]. Il invite l'abbé Jan à venir à Rome s'entretenir avec lui.

Le 20 août, le nonce Mgr Fornari [107] répond à Mgr Barnabò. Depuis son retour d'Haïti, l'abbé Jan lui a plusieurs fois rendu visite. Quant à l'abbé Lœvenbruck, point de contact avec lui depuis sa venue en France ; impossible donc de savoir s'il a confié à l'abbé Jan ce qu'il devait transmettre à propos de Corfou [108].

De Lœvenbruck à Corfou, il ne sera plus guère question. À Angers où il élargit de plus en plus le champ de ses retraites et de ses missions, il tient

105. A.S.P. - S.R.C. Isole Ionie n° 11, p. 41-44.

106. Lettre du 10 août 1849 (A.S.P. - L.D. Biglietti di Mons. Segretario n° 338, p. 253).

107. Mgr Fornari : ut supra.

108. A.S.P. - S.R.C. Amérique Antilles n° 8, p. 242. Un important rapport de l'Abbé Jan sur la situation à Haïti est situé dans les archives de la Propagande à la cote A.S.P. - S.R.C. Amérique Antilles n° 8, p. 408-418.

pourtant à se garder en réserve de l'Église corfiote, comme le lui a demandé la Propagande. Quand les Sœurs du Bon Pasteur pensent à lui comme supérieur ecclésiastique de leur maison Saint-Florent de Saumur, il leur oppose son rappel éventuel par la Propagande. Il conseille à la Mère Marie-Euphrasie Pelletier [109] d'en écrire à Rome. Elle le fait le 21 juillet 1850. Le 10 août, Mgr Barnabò lui répond qu'effectivement la Propagande « se réserve le droit de profiter éventuellement » de l'activité du missionnaire [110].

Le P. Lœvenbruck ne retournera pas à Corfou. Durant quelques années supérieur de Saint-Florent de Saumur, il démissionne en 1858, mais demeure confesseur habituel des novices allemandes. Angers devient dès lors son quartier général missionnaire. Il y meurt, presque à la tâche, le 5 mars 1876.

Parti à Corfou comme au combat, Lœvenbruck s'est heurté à une réalité qui a eu progressivement raison de son enthousiasme. Il a vite laissé percer une grave inquiétude sur l'accomplissement de sa mission. Il ne cherche pas à savoir si ses motivations, ses méthodes, et ses jugements mériteraient d'être réexaminés. Il ne peut admettre qu'on doute de sa bonne volonté et de sa fidélité à sa vocation de missionnaire. De lui, on peut dire que jamais ses échecs ne réussiront à briser sa foi et à désagréger son espérance. Après l'échec de la mission américaine, la réussite de la Fusion, et le raté de Corfou, il trouvera encore de quoi nourrir sa générosité *.

109. Mère Marie-Euphrasie Pelletier, née à Noirmoutier en 1796, religieuse au Refuge de Tours en 1817, supérieure de la maison d'Angers en 1831, supérieure générale des Sœurs de Notre-Dame de Charité du Bon Pasteur d'Angers en 1835, morte à Angers le 24 avril 1868.

110. A.S.P. - L.D. Biglietti di Mons. Segretario n° 339, p.695. Cf. aussi *Souvenirs*, cahier 7, p. 39-40.

* René Charrier est né en 1925 en Charente-Maritime dans une famille d'origine nantaise ; il a fait ses études dans le diocèse de Nantes jusqu'à son entrée chez les spiritains en 1947 ; docteur en lettres de l'Université de Grenoble pour une thèse sur *L'inspiration biblique dans l'Annonce faite à Marie,* il a été professeur de lettres en France et au Congo ; en 1968, il est affecté en ministère paroissial à Pointe-Noire ; de 1974 à 1980 il est supérieur du *district* spiritain du Congo ; puis maître des novices à Mbalmayo (Cameroun) ; rentré d'Afrique en 1988, il profite de ses loisirs à Marseille pour préparer *Les Frères Courage. Variations sur les Frères spiritains,* premier volume de la collection « Mémoire Spiritaine-Études et Documents », paru en 1990. Tout en assurant la gestion de la revue *Mémoire Spiritaine*, il a fait paraître une première biographie de spiritain : *L'Ermite de Saint-Sorlin : Joseph-Élie Simonin, 1792-1856*, Langres, Éditions Dominique Guéniot, 2000, 240 p. Il a terminé une importante biographie du spiritain Jean-Baptiste Lœvenbruck (1795-1876), qui paraîtra aux éditions Karthala dans la collection « Mémoire d'Églises ».

Mémoire Spiritaine, n° 23, premier semestre 2006, p. 59 à p. 79.

Un début d'inculturation en Chine au dix-neuvième siècle Le père Joseph Gonnet, jésuite (1815-1895)

Bernadette Truchet *

Introduction

Inculturation, terme impropre, car, au terme de notre étude portant sur le XIX^e^ siècle en Chine, aurons-nous pu démontrer qu'il s'agit de l'inculturation telle qu'on l'entend actuellement ? Et terme anachronique, car non employé à l'époque, bien que la paternité et l'origine – comme pour tous les mots appelés à un grand avenir – soient controversées. Le père Pierre Charles sj a employé le terme en 1953 [1], mais dans un contexte purement anthropologique, renvoyant d'ailleurs la paternité du terme aux chercheurs de cette discipline : ce que l'auteur, en effet, appelle *inculturation* ne serait autre que l'*enculturation,* néologisme formé après la seconde guerre mondiale par

* Bernadette Truchet est docteur en histoire avec une thèse soutenue sous la direction de Jacques Gadille, intitulée : *Les congrégations dans la ville : leur patrimoine foncier et leurs fonctions à Lyon (1789-1901).* Rattachée au Centre André Latreille (Lyon, Histoire du christianisme), membre du CREDIC (Centre de recherches et d'échanges sur la diffusion et l'inculturation du christianisme) et du GRIEM (Groupe de recherches interdisciplinaires sur les écritures missionnaires, de l'Institut catholique de Paris), elle s'est spécialisée dans l'histoire des missions jésuites en Chine au XIX^e^ siècle.

1. P. CHARLES, « Missiologie et adaptation », *Nouvelle Revue Théologique*, 1953, p. 19.

l'anthropologue Melville J. Herskovits [2]. Le premier terme ne semble guère sortir du monde chrétien et est employé dans le contexte de la missiologie et du dialogue interreligieux ; il semblerait que, dans son acception proprement actuelle, on le rencontre pour la première fois à la Semaine missiologique de Louvain de 1959. Il est ensuite employé, à la Commission théologique internationale par le père Peter Nemeshegyi en 1972 ; le père Arrupe, Préposé général des jésuites, l'officialise en quelque sorte à la XXXII[e] Congrégation Générale en 1974 [3] ; à partir de là le terme se vulgarise de plus en plus couramment dans le prolongement de Vatican II, et il s'emploie à tout propos – et quelques fois hors de propos –, dans le milieu catholique, sans que le locuteur sache exactement de quoi il s'agit.

Avant même le XX[e], et en particulier au XIX[e], tous les missionnaires savaient qu'ils étaient confrontés à un *étranger*, le plus souvent au sens étymologique du terme, auquel ils estimaient devoir apporter l'Évangile. Même si cette approche le plus souvent n'était pas théorisée [4], il n'en reste pas moins que tous les missionnaires avaient à résoudre des questions concrètes d'ajustement et d'adaptation [5].

En particulier pour les jésuites qui nous occupent, qu'en est-il de l'empathie envers la culture de l'Autre ? Dans quelle mesure le contact avec la culture chinoise modifie-t-elle le regard du missionnaire et aboutit-elle à une interaction, comme le montre N. Standaert [6] ? En effet, avant même l'inculturation, il y a tout d'abord un problème d'*acculturation*, du simple fait de la rencontre de deux univers culturels différents. D'ailleurs, pourrait-on dire, l'inculturation [7] n'est qu'une branche de l'acculturation appliquée à un domaine spécifique, mais quelque peu *holistique*, celui de la religion.

---

2. M. H. HERSKOVITS, *Les Bases de l'anthropologie culturelle*, traduction française, Paris, Payot, 1952, p. 192 (Première édition américaine : New York, 1948).

3. C. E. O'NEILL et J.-M. DOMINGUEZ (Dir.), *Diccionario historico de la Compania de Jesus*, Rome et Madrid, 4 Vol., 2001, art. « Mission » ; N. STANDAERT, « L'Histoire d'un néologisme », *Nouvelle Revue Théologique*, 1988, p. 555-570.

4. Le fait qu'elle ne fut pas théorisée est un problème historique en soi, mais cela mériterait d'autres développements.

5. Les différents volumes de « Collectanea » émanant de la Congrégation de la Propagation de la Foi, répondent souvent à des problèmes concrets posés par les missionnaires de terrain.

6. N. STANDAERT, *L'« autre » dans la mission. Leçons à partir de la Chine*, Bruxelles, Lessius, 2003.

7. Notons que ce terme reste du domaine religieux, n'étant pas ou peu reconnu par les anthropologues.

Commençons par relever toute une série de faits et de pratiques qui sont des *indices*. Dès qu'ils abordent le continent chinois en 1841, les missionnaires s'empressent de prêter le serment de 1744 imposé par Benoît XIV [8] – il est vrai qu'ils n'ont pas le choix. Leur premier acte apostolique et missionnaire est de donner les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola, en Latin, aux séminaristes de Macao. Aucune remarque n'est faite en ce qui concerne les problèmes de traduction, comme si déjà tout était réglé. La vie de collège, telle qu'elle est décrite, est semblable à ce qu'elle serait en France, et les débats théologiques, identiques à ceux de l'Occident.

Tous ces *indices* rassemblés – dont nous avons trouvé la trace dans les premières *Lettres* écrites dès le retour en Chine [9] des jésuites – sembleraient révéler une attitude peu propice à une forme d'intégration du christianisme à la culture chinoise, et montrer plutôt que c'est à l'« l'autre » de s'adapter, ce qu'une majorité de missionnaires pense, à l'époque en toute bonne foi. Par la suite, il y a forcément confrontation entre le désir d'apporter un christianisme universel dans ses formes – de cela, les missionnaires sont sincèrement convaincus, au moins dans les débuts –, et la dure réalité d'une culture trop souvent étrangère aux principes mêmes du christianisme. Confrontation qui ne saurait aboutir qu'à un échec, comme sembleraient le prouver grand nombre de travaux situés dans la ligne de ceux de Jacques Gernet [10]. La thèse de ce dernier consistait à démontrer que, finalement, c'était sur un malentendu que s'étaient construits « les jours heureux » des jésuites en Chine du temps de l'Ancienne Compagnie : perspective sans doute trop pessimiste, car condamnant toute possibilité d'entrer en relation, sinon avec son semblable [11].

Mais il ne faut pas en rester là. Tout d'abord, les premières *Lettres* de la nouvelle mission n'impliquent aucun a priori en défaveur de la culture chinoise, considérée plutôt comme une sorte d'habillage neutre sur lequel peut se greffer sans difficultés apparentes le christianisme [12]. Mais, très vite, la réalité quotidienne, et l'épreuve du temps amènent les missionnaires à une réflexion et à une évolution de fait.

---

8. Ce serment destiné à clôturer la Querelle des Rites obligeait les missionnaires à refuser tout accommodement avec eux.

9. Pour plus de précisions, *cf.* B. TRUCHET, « Les Jésuites en Chine (1841-1844) : regards d'ethnographes ? », in *Anthropologie et missiologie XIX[e]-XX[e] siècles. Entre connivence et rivalité*, Paris, Karthala, 2004, p. 281-301.

10. J. GERNET, *Chine et Christianisme : action et réaction*, Paris, Gallimard, 1982.

11. N. STANDAERT, *op. cit.*, p. 118.

12. Pour les impressions des premiers jésuites au retour de la Compagnie : *cf.* B. TRUCHET, *op. cit.*, p. 292-296.

Nous avons la chance d'avoir la correspondance, au fil du temps, du père Joseph Gonnet, conservée dans les *Lettres de la Nouvelle Mission de Chine* [13] ; mais d'avoir également accès en parallèle, dans d'autres écrits, aux principes théoriques, et souvent fort critiques, qu'il a élaborés en vue d'un apostolat fécond. Cet ensemble va nous permettre d'étudier un cas concret de missionnaire de terrain et de réflexion.

Parcours biographique du père Joseph Gonnet

Le père Gonnet, né en 1815 en Ardèche, rentre en 1840, déjà ordonné diacre, au noviciat jésuite d'Avignon ; c'est un cas de figure assez répandu à l'époque. Trois ans à peine après son entrée dans la Compagnie de Jésus, il est envoyé en Chine, alors que, d'après le témoignage qu'il a laissé, il n'avait aucun goût, voire même une certaine répugnance, pour la Mission [14]. Parti quelques mois après la décision de ses supérieurs – ce qui montre une préparation rapide –, à bord du navire même de la Royale sur lequel embarque M. de Lagrené [15], il arrive en Chine en 1844, et il y reste jusqu'à sa mort en 1895. Il occupe, pendant de très nombreuses années, des postes de responsabilité – y compris de supériorat –, et participe au synode régional de Pékin en 1880.

Ces fonctions, ainsi que son exceptionnelle longévité, en font un observateur de choix : arrivé parmi les premiers dans un champ de mission où tout était à faire, ou presque, et terminant son cursus cinquante ans plus tard, alors que la Chine a connu toute une série de bouleversements et que la mission, bien qu'ayant subi des moments de persécutions, paraît néanmoins bien installée.

En plus de sa *correspondance* conservée pour l'essentiel dans les *Lettres de la Nouvelle Mission de Chine* [16], dix-sept lettres – pour les trois dernières, ce ne sont que des extraits –, il a laissé des *notes* et *mémorandums*, souvent fort critiques, sur la manière de faire la mission et des propositions pour l'avenir.

---

13. *Lettres de la Nouvelle Mission de Chine* (1841-1868), recueil autographié (4 vol.). Pour la formation du corpus : *ibid.*, p. 282.

14. Lettre citée par le père Becker in E. BECKER, *Un demi-siècle d'apostolat en Chine : le P. Joseph Gonnet*, Tché-li, Imprimerie de la Mission, 1900.

15. Diplomate chargé au nom de la France, de négocier des accords favorables avec la Chine.

16. Sur environ les 665 lettres du corpus. Si l'on excepte la toute première en voyage, elles ont pour cadre son champ de mission.

Je suis en union de vos SS. SS.

Rogate

servus in Xto

J. Gonnet SJ.

Portrait du père Joseph Gonnet sj (1815-1895), missionnaire en Chine.
Son écriture et sa signature.

Outre cette correspondance, nous étudierons principalement deux documents. Une première série de notes, composées de treize points rédigées pendant qu'il était encore dans la Mission du Kiang Nan, c'est-à-dire avant 1866. Les douze premiers points portent le titre : *Qualités et conditions pour devenir un bon missionnaire en Chine* ; et le treizième – plus long à lui seul que les douze autres – : *Diverses appréciations qui peuvent être utiles aux nouveaux missionnaires*. Une seconde série de notes, aux alentours de 1860, intitulée : *Appréciations sur les missionnaires* [17]. Est-ce que le père Gonnet a donné ces notes telles quelles, soit aux missionnaires dont il avait la responsabilité, soit à ses supérieurs ? À ce stade de l'enquête, je ne puis répondre avec certitude. Mais elles ont certainement servi à donner des instructions aux jésuites de son obédience sous forme d'entretiens et de retraites, etc., et constitué la base de discussions avec ses Supérieurs [18]. Elles ont pu être mises en œuvre par lui-même, au moins en partie, comme supérieur local. Notons qu'elles ne furent publiées officiellement, pour la première fois, qu'en 1900, alors que leurs dates de rédaction étaient bien antérieures. En outre, le père Émile Becker sj qui les a éditées en les incluant, avec de nombreuses autres notes et extraits de lettres dans sa biographie documentée et louangeuse [19], précise, en introduction, que cette édition est limitée et destinée seulement aux missionnaires de la Compagnie. Il est vrai qu'imprimé sur les presses chinoises de la Compagnie, le livre n'a pas dû avoir de diffusion commerciale importante ; mais il fut réédité en 1907, 1916 et 1928, ce qui montre un succès « interne » [20].

Il est vrai qu'en dehors des citations nombreuses et longues qu'il fait des écrits du père Gonnet, il est parfois difficile de saisir ce qui revient au père Gonnet. et ce qui est propre au père Becker. Sans nul doute, la pensée des deux hommes était très proche l'une de l'autre ; ils se sont bien connus en

17. Précisions chronologiques du père Becker qui transcrit les documents en question et dont il précise qu'ils étaient conservés dans les papiers personnels du père Gonnet ce qui montre l'importance qu'il leur attachait. E. BECKER, *op. cit.*

18. En particulier au sujet de la formation et du recrutement des futurs missionnaires. E. BECKER, *op. cit.*, p. 232 et suivantes.

19. C'est sur cette première édition que j'ai travaillé les deux documents en question (respectivement p. 277-294 et p. 369-384). Il y a de fortes chances que les originaux soient perdus. Je les citerai dorénavant sous l'appellation Document I et Document II.

20. Précisons que l'avant-propos de la deuxième édition indique qu'il a été diffusé auprès d'autres congrégations missionnaires ce qui a amené l'auteur à faire quelques suppressions. De toutes façons même plus large, la diffusion de ces éditions ultérieures est restée restreinte aux milieux missionnaires *stricto sensu*.

Chine, où le père Émile Becker fut également missionnaire. Selon le père Henri Bernard-Maitre sj, [le père Becker] « peut donc, à juste titre, être considéré comme représentant la mentalité des missionnaires éclairés de Chine [21] ». Le terme *éclairé* est significatif : sous cet adjectif un peu daté, se cache le fait que ce dernier – et aussi indirectement le père Gonnet – était considéré comme ouvert à une évolution de la mission, mais qu'il n'en était pas de même pour tous. Notons que, si J. Gonnet a droit à une brève notice dans le *Dictionnaire d'histoire et géographie ecclésiastiques* [22], et si l'abbé Duperray, novateur en matière missiologique, émule du père Lebbe [23], le considère comme un des plus grands missionnaires du XIXe siècle [24], cette personnalité intéressante reste encore largement méconnue, y compris chez les siens. J'en veux pour preuve qu'il est absent dans le volume *Les Jésuites* du *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, et qu'il n'a pas de notice propre dans le *Diccionario historico de la compania de Jesus* [25].

Il ne s'agit pas ici d'étudier l'ensemble de la pensée et de l'œuvre du père Gonnet, car cela déborderait le cadre de ce travail, mais seulement d'étudier en quoi cette pensée s'acculturait à la Chine, ce qui, du coup, influençait sa missiologie [26].

---

21. H. BERNARD-MAITRE, « La correspondance Becker-Brucker sur la question des rites chinois », *Recherche de science religieuse*, 1966, p. 418.

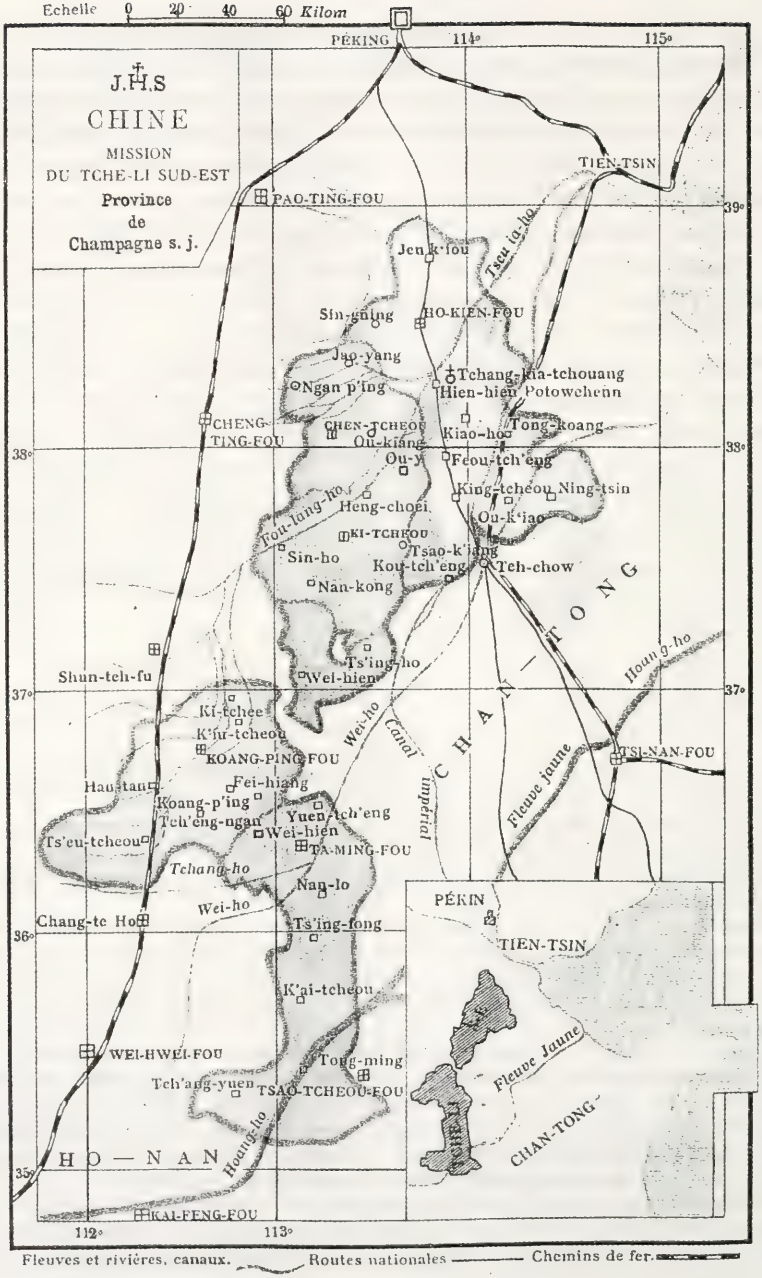
22. Dir. R. AUBERT, Notice de J. Pirotte, fascicule XXV, Paris, Letouzey et Aney, 1995.

23. Vincent Lebbe, Lazariste promoteur de la Société auxiliaire des Missions a été un précurseur de l'inculturation en Chine, et a joué un rôle non négligeable dans le sacre des trois premiers évêques chinois.

24. *Ambassadeurs de Dieu à la Chine, Textes recueillis et présentés par* É. DUPERRAY, Paris, Casterman, 1956. Après une Préface où il explicite ses idées pionnières sur la mission, il donne une anthologie de textes missionnaires novateurs à leur époque. Pour le XIXe siècle, il a retenu uniquement un extrait de la correspondance de Mgr de Guébriant, et un extrait du Document I.

25. P. DUCLOS (dir.), *Les Jésuites*, tome 1 du *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, Paris, Beauchesne, 1985 ; *Diccionario historico de la compania de Jesus* (Dirs. C. E. O'NEILL et J.-M. DOMINGUEZ), 4 vol., 2001. Il conviendrait de s'interroger sur ce relatif silence, car sa biographie est mentionnée par J. de GUIBERT, *La spiritualité de la Compagnie de Jésus : esquisse historique*, Rome, I. H. I. S., 1953, parmi celles des rares « missionnaires insignes » qu'il cite pour le XIXe, p. 487.

26. Le lecteur aura remarqué que je n'étudie que les vingt premières années de son apostolat en Chine, car il y a une harmonie chronologique entre le corpus des *Lettres de la Nouvelle Mission de Chine (1841-1868)* et les Documents étudiés. Et à cette date ses convictions sont déjà bien établies.


Echelle 0 20 40 60 Kilom
J.H.S
CHINE
MISSION
DU TCHE-LI SUD-EST
Province
de
Champagne s. j.
PÉKING
114°
115°
TIEN-TSIN
PAO-TING-FOU
39°
Jen k'ou
Tsen ta ho
Sin-ching
HO-KIEN-FOU
Jao-yang
Tchang-kia-tchouang
Ngan p'ing
Hien-hien
Potowchenn
CHENG-TING-FOU
CHEN-TCHEOU
Ou-kiang
Kiao-ho
Tong-koang
38°
Ou-y
Feou-tch'eng
King-tcheou
Ning-tsin
Heng-choei
Ou-k'iao
Nou-lang-ho
KI-TCHEOU
Sin-ho
Tsao-k'iang
Kou-tch'eng
Teh-chow
Nan-kong
CHAN — TONG
Houng-ho
Shun-teh-fu
Ts'ing-ho
Wei-hien
37°
Ki-tchee
K'ai-tcheou
Wei-ho
Canal impérial
KOANG-PING-FOU
SI-NAN-FOU
Fleuve jaune
Hao-tang
Fei-hiang
Koang-p'ing
Yuen-tch'eng
Teh'eng-ngan
Wei-hien
Ts'eu-tcheou
TA-MING-FOU
Tchang-ho
Nan-lo
Wei-ho
PÉKIN
Chang-te Ho
Ts'ing-tong
36°
TIEN-TSIN
K'ai-tcheou
WEI-HWEI-FOU
Tong-ming
Fleuve Jaune
Tch'ang-yuen
TSAO-TCHEOU-FOU
CHAN-TONG
Houng-ho
H O — N A N
35°
KAI-FENG-FOU
112°
113°
Fleuves et rivières, canaux.
Routes nationales
Chemins de fer.

Une vision traditionnelle de la Chine et de la mission

Une lecture rapide du père Gonnet pourrait donner à penser que nous nous trouvons là devant une correspondance tout à fait traditionnelle : le missionnaire raconte ce qu'il fait, ses journées, ses œuvres etc., ce qui, il est vrai, peut engendrer une certaine monotonie.

Relevons tout d'abord son obsession du nombre : il aime aligner les chiffres de conversion, mais il préfère pourtant raconter les conversions elles-mêmes, en particulier celle de son fidèle catéchiste Paul [27], dont il narre longuement les faits et gestes [28]. Au moins une de ces conversions est obtenue dans des conditions douteuses, à l'aune du XXIe siècle, car la liberté profonde du converti semble peu engagée, et nous ne constatons aucun esprit critique de la part du Père [29]. Montrer un certain triomphalisme dans les conversions, que ce soit par leur quantité ou leur valeur exemplaire, peut se comprendre, dans la mesure où c'est cet aspect que retiendra le correspondant lecteur – et... le bienfaiteur ! –, porté en cela par la théologie de l'époque concernant le salut des infidèles et celui des enfants morts sans baptême (il est vrai que l'œuvre de la Sainte Enfance [30] peut y pousser). Théologie courante [31] dont le père Gonnet semble être très dépendant, avec une vision particulièrement pessimiste puisque « ces pauvres créatures [32] [sont] destinées, dès leur naissance à une mort temporelle et éternelle [33] ». Cela le pousse à baptiser les enfants sans l'accord des parents [34], ce que font eux-

27. L. 3 (53), 26 juillet 1846. Le premier chiffre indique le numéro que nous avons donné à chaque lettre du père Gonnet classée par ordre chronologique. Le second chiffre, entre parenthèses, est celui donné dans l'ensemble du corpus de *Lettres de la Nouvelle Mission de Chine* établi par la Compagnie.

28. Plusieurs Lettres traitent en partie de l'apostolat de Paul, dont le nom de Baptême, n'a certainement pas été choisi au hasard. À cet égard La L. 6 (217) du 11 juillet 1856 est particulièrement significative.

29. L. 10 (248), 7 juillet 1857.

30. L'œuvre de la Sainte Enfance est fondée par Mgr de Forbin-Janson, en 1843, dans le but, certes, de sauver les enfants chinois abandonnés, mais surtout de les baptiser.

31. Comme le montre B. SESBOUÉ, *Hors de l'Église pas de salut, Histoire d'une formule et problèmes d'interprétation*, Paris, Desclée de Brouwer, 2004, chapitre V : la théologie à cette époque est plus nuancée qu'il n'y paraît a priori mais, sur le terrain, les positions les plus sévères l'emportent. *Cf.* C. PRUDHOMME, *Stratégie missionnaire du Saint-Siège sous Léon XIII*, École Française de Rome, de Boccard, 1994, p. 404-409.

32. C. à d. les enfants exposés.

33. Lettre 3 (53), *op. cit.* C'est nous qui soulignons ; il en est de même pour les autres passages soulignés dans les citations suivantes.

34. L. 7 (218), 11 juillet 1856.

mêmes des chrétiens chinois et les vierges, mais aussi des *idolâtres* formés à ce « ministère », si nous pouvons employer cette expression [35]. Avec ce dernier élément, nous nous trouvons en face d'une théologie *ex opere operato*. Comme le montre également son souci, partagé d'ailleurs par les autres missionnaires, d'aller administrer les derniers sacrements aux mourants, en raison de l'inquiétude qu'ils donnent pour leur salut éternel : « Lorsqu'un chrétien scandaleux refuse de se rendre aux avis charitables du Missionnaire, je tremble pour lui [36], »

Dans le même ordre d'idées, la démonologie est très présente, avec une certaine propension à attribuer au démon les difficultés de conversion. Le père Gonnet semble, d'ailleurs, avoir une certaine distance vis-à-vis de la démonologie traditionnelle chinoise [37] ; mais le problème est assez complexe, dans la mesure où, s'il y a une démonologie « européenne », il existe aussi une démonologie « chinoise », et le père Gonnet semble avoir des difficultés à faire le tri.

Il se place également dans une théologie rétributive : « Pauvres gens ! que de mérites ils auraient amassés, s'ils avaient connu plus tôt la vérité », s'exclame-t-il devant un couple âgé qu'il s'apprête à baptiser et qui avait pratiqué strictement sa religion antérieure [38]. La conception de la religion est rarement positive, comme le montre l'anecdote d'un bonze buveur, qui évidemment n'apparaît pas à son avantage [39]. De la même manière, lorsqu'il reproche aux riches chinois d'être « trop orgueilleux et trop charnels pour embrasser une religion toute fondée sur l'humilité et le renoncement à soi-même [40] », il ne semble pas penser que c'est le message même du christianisme qui est perturbateur, que cela met en cause plus qu'un supposé caractère chinois, et que la conversion ne devait pas être plus facile dans l'Empire romain des premiers siècles du christianisme.

Sur le plan politique, il est satisfait des accords Lagrenée dans la mesure où ils facilitent le travail du missionnaire, plus exactement sa liberté, et où il peut arguer devant les mandarins d'accords internationaux, et se faire défendre par les autorités, non seulement françaises mais même anglaises [41].

---

35. L. 12 (454), 18 août 1862.
36. L. 3 (53), *op. cit.*
37. Ainsi dans la L. 5 (188), 23 juin 1855
38. L. 3 (53), *op. cit.*
39. L. 10 (248), 7 juillet 1857.
40. L. 4 (108), 22 octobre 1849.
41. L. 3 (53), 26 juillet 1846.

« Les missionnaires ont pris possession de cette terre infidèle au nom de la Religion et de la civilisation chrétienne », précise-t-il dans la même Lettre.

Nous sommes au cœur d'une vision traditionnelle : les Chinois sont des « infidèles », il n'y a qu'une seule religion vraie, qui ne peut être que le christianisme, et cette religion est associée à la civilisation de l'Europe. Au moment même où le père Gonnet écrit, – dans le cadre d'une politique coloniale, même si elle ne dit pas son nom –, il se place implicitement dans la perspective de la mission civilisatrice de la France, retrouvant, alors qu'il n'a pas assisté à la scène, les accents du Préfet maritime de Brest à la veille du premier départ des jésuites : « Vous êtes, Messieurs les pionniers de la civilisation [42]. » Et dans une des dernières lettres de 1863 [43], racontant les funérailles d'un autre jésuite, le père Lemaitre, il souligne la présence de nombreux officiers français car :

« N'était-il pas, en effet, comme un de leurs compagnons d'armes, qui toute l'année dernière pendant plusieurs mois avait fait partie de toutes leurs expéditions contre leurs rebelles ? »

Même si c'était pour des raisons de sécurité que les missionnaires circulaient ainsi, le père Gonnet ne semble pas percevoir toute l'ambiguïté de la situation. Cependant, dans une lettre antérieure, il avait noté, avec une certaine inquiétude, la rumeur selon laquelle les nouveaux convertis seraient embrigadés comme milice et les « barbares s'empareront de la Chine et nommeront un Empereur de leur nation [44] ». Son souci, comme il le dit expressément, est que les Chinois en arrivent à être persuadés que « la Religion des Européens est préférable à celle des Chinois [45] ».

La question du clergé indigène

Je voudrais examiner, pour terminer, une question importante : celle du clergé indigène, question complexe que je n'ai pas l'intention de traiter à fond ici, mais sur laquelle je voudrais simplement donner quelques indications, en examinant très brièvement le point de vue du père Gonnet. En effet, à la fin

42. Rapporté par le père Clavelin, supérieur de la première Mission de Chine, dans la première des *Lettres de la Nouvelle Mission de Chine*, avril 1841.
43. L. 13 (490), 12 mai 1863.
44. L. 6 (217), 9 juillet 1856.
45. L. 3 (53), *op. cit.*

du XIX^e siècle, une polémique se développe, consécutive à la publication d'un ouvrage du chanoine Joly [46] sur les méthodes d'Évangélisation et en particulier sur la formation du clergé indigène, ouvrage dans lequel il attaque fortement les jésuites [47]. De fait, les jésuites ont formé un clergé indigène ; ils ont créé, dès leur retour en Chine, un petit séminaire, à la demande de Mgr de Bési, administrateur apostolique. Mais, sur ce point, le père Gonnet conserve un point de vue traditionnel. Il estime qu'il vaut mieux tenir le clergé indigène en lisière comme

> « les anciens Pères [qui] ne confiaient qu'exceptionnellement l'administration des districts aux prêtres du pays, dans la crainte de voir la paix troublée par la formation de deux partis et de deux camps : le camp indigène et le camp européen [48] ».

Nous pouvons, d'ailleurs, nous demander si nous ne trouvons pas là un écho à un débat feutré sur l'instruction de la *Propaganda Fide* de 1845, *Neminem Profecto* [49], qui demande le développement d'un clergé indigène complet et qui aboutira, mais à très long terme, au sacre des trois premiers évêques chinois en... 1923 [50].

Comme nous le voyons, nous nous trouvons chez le père Gonnet en présence d'une pensée conforme à celle de son temps aussi bien sur le plan théologique que politique, qui semble, en tout cas, très en retrait par rapport à celle des grands ancêtres jésuites – Ricci, naturellement, mais aussi ses successeurs – dont la mission se réclame [51].

---

46. E. JOLY, *Le Christianisme et l'Extrême-Orient*, Paris, 1907, 2 Vol.

47. Réfutation argumentée du Chanoine Joly par J. de LA SERVIERE sj, « Le problème des Missions », *Revue pratique d'apologétique*, t. 7, 1909 p. 779-791 ; 853-875. Pour une mise au point contemporaine de la controverse, *cf.* M. CHEZA, notice « Léon Joly » in *Dictionnaire d'Histoire géographique et ecclésiastique*, Dir. R. AUBERT, Louvain ; et du même, « Le Chanoine Joly inspirateur du père Lebbe ? Un moment du débat sur la rénovation des méthodes missionnaires », *Revue théologique de Louvain*, t. 14, 1983, p. 302-327, plus particulièrement pour notre sujet les p. 302-311.

48. Document I.

49. Le père Fouillot sj a également une vue assez restrictive sur le sujet avec la création de deux clergés distincts. *Cf.* « Le plan pour la Chine du père Fouillot », Plan de 1862, donc contemporain du père Gonnet, étudié par le père P. VALLIN s.j., *Archivum Historicum Societatis Iesu*, 1966, p. 185-232. Mais le père Fouillot, à la différence du père Gonnet, n'est pas un homme de terrain n'étant jamais allé en Chine.

50. *Cf. supra* la note sur le père Lebbe.

51. *Cf. infra.*

Peu à peu une vision plus critique et plus distanciée

Parallèlement cependant, nous trouvons chez le père Gonnet des éléments plus critiques et plus distanciés, dans la *Correspondance* certes mais plus particulièrement dans les deux *Documents* qui montrent la synthèse de son évolution depuis son arrivée et qui expriment sans nul doute, comme nous le disions plus haut, sa pensée profonde.

Nous allons donc suivre son « parcours missiologique », parcours non linéaire, qui se fraie une voie à travers les difficultés et les aléas d'une mission qui va son chemin. Il fallait faire préférer le christianisme à toute autre religion, aussi constate-t-il avec satisfaction :

« Nous ne sommes plus à leurs yeux ce que nous étions d'abord, des barbares Européens qui viennent pour s'enrichir par le commerce. Nous sommes devenus tout à coup des hommes de bonnes œuvres [52] qui cherchent à faire du bien à leurs semblables [53]. »

Certes, nous sommes en 1857, et le contexte politique pousse à ce genre de réflexion opportuniste si l'on ne veut pas compromettre les missions en général, mais on peut y lire aussi un certain désir profond de dissociation entre la mission et la politique européenne.

Première préoccupation qui en rejoint une autre également partagée par l'ensemble des missionnaires : le souvenir des Pères de l'Ancienne Compagnie. Dès leur arrivée, les Pères de la Nouvelle Compagnie semblent hantés par eux et signalent avec plaisir tous les témoignages des souvenirs qu'ils ont laissés [54]. Or le père Gonnet se désole de ce que les Anciens Pères convertissaient davantage qu'eux-mêmes : toujours la magie du chiffre, objectera-t-on ! Mais cela l'amène à en étudier les raisons : si eux-mêmes convertissent moins, c'est qu'ils ne sont en contact qu'avec les basses classes de la société et qu'ils n'arrivent pas à séduire les élites ; et ce qui peut apparaître comme un défaut des Chinois – ils sont *moutonniers* – se retournerait en qualité : si les élites se convertissent, le reste du peuple suivra [55]. Pour évangéliser il faut des *jalons*, précisera-t-il dans Document I :

« Ces jalons sont les écrits, les actes, la direction, les méthodes de nos anciens Pères, dans l'ancienne Mission de Chine. *Hors de cette ligne point de salut pour nous.* Mais

52. Il s'agit d'une petite école qui vient d'être ouverte dans une bourgade.
53. L. 10 (248), *op. cit.*
54. B. TRUCHET, *op. cit.*, p. 289-290.

pour imiter nos anciens Pères, il faut bien les connaître. Pour apprécier leurs méthodes, il faut bien les étudier, les approfondir, s'en pénétrer [56]. »

Son admiration de l'ancienne mission va même très loin puisqu'il ajoute, non sans une pointe de polémique et d'exagération :

« [...] l'on peut dire que toute manière de voir contraire à la leur [les Anciens Pères] est un signe de prévention, ou de prétention, ou d'impéritie, ou surtout de petit esprit [57]. »

Un des premiers lieux, pour imiter les Anciens Pères, concerne la langue. C'est le problème premier qu'il attaque immédiatement, dès le début de sa deuxième Lettre : « entendre des confessions auxquelles je n'entends rien encore [58] ». Et un peu plus loin : « Dernièrement, je me surpris à faire en français une chaude exhortation à un pénitent qui n'entendait pas mon chinois [59]. » On sent, derrière l'ironie, une certaine souffrance qui peut paraître là aussi banale, mais le problème était déjà soulevé dès le retour des pères [60]. Dans le Document II. nous trouvons un jugement très sévère sur la manière dont les Pères parlent le chinois :

« Nous *baragouinons* un langage de je ne sais quelle provenance. Or les Chinois mettent l'étude de leur langue au-dessus de toutes les autres, on peut penser quelles idées les plus savants, les plus lettrés surtout, se font de nous ; combien nous sommes bas dans leur appréciation et combien notre influence en subit la conséquence. Nous ressemblons à des avortons de nos anciens Pères [61]. »

En dehors du fait que la méconnaissance de la langue dessert l'évangélisation dans la mesure où elle ridiculise le missionnaire, dans le Document I nous trouvons une réflexion qui mérite considération :

« L'étude de la langue contribuerait beaucoup à engendrer cette série de connaissances [62] qui, à leur tour, donneraient souvent la clef, l'intelligence des mots, des expressions, des passages d'une obscurité difficile à manier [63]. »

---

55. L. 4 (108), *op. cit.*
56. Document I. Souligné par nous.
57. *Ibid.*
58. L. 2 (41), 13 juillet 1845.
59. *Ibid.*
60. B. TRUCHET, *op. cit.*, p. 292-293.
61. Document I. Souligné dans le texte.

La langue n'est plus seulement un outil de traduction littérale permettant de simples échanges, elle permet de mieux appréhender la pensée de l'autre : nous nous trouvons devant un changement de registre significatif.

Mais cette empathie envers la pensée de l'autre permet-elle d'aller jusqu'à avoir une appréciation positive de sa religion ?

Moment très important, en 1863, dans une lettre au père Provincial, nous avons l'expression : *se faire Chinois avec les Chinois* [64]. Serait-ce une simple réminiscence [65] ? Peut-être, mais l'expression est d'autant plus intéressante à relever qu'elle intervient dans un contexte défavorable aux Chinois ; en effet, le père Gonnet parle de la médecine chinoise, vis-à-vis de laquelle il est très critique, et pourtant, il l'encourage. Il répond d'avance à l'objection qui ne manquera pas de lui être faite. Elle est un moyen de pénétration pour favoriser à la fois les baptêmes d'enfants et les conversions d'adultes, et c'est dans cette perspective qu'il inscrit cette formule. Nous pouvons évidemment lire ceci comme une instrumentalisation de cette culture pour parvenir à son but mais nous pouvons aussi y voir comme la prise de conscience de l'irréductibilité de la culture chinoise à la culture européenne, ce qui amène, du coup, à en prendre acte et à agir en conséquence. Cela, en effet, est confirmé par le Document I dans lequel il précise : « En Chine, on [le missionnaire] ne se formera plus, mais on *s'adaptera* au nouveau milieu où l'on doit vivre, avec la formation apportée de France [66]. » Ce terme semble nouveau dans le contexte de la missiologie, dans la mesure où il sera seulement popularisé bien plus tard, à partir des semaines de missiologie de Louvain, par le père Charles [67].

Certes, dans la mesure où il s'agit d'un terme du langage courant – et non pas d'un néologisme et d'un terme spécifique comme le terme « inculturation » –, il ne faudrait peut-être pas se précipiter pour crier à la nouveauté. De gré ou de force, le missionnaire est bien obligé de *s'adapter*, ne serait-ce qu'à des éléments matériels comme le climat et la nourriture ;

---

62. Il s'agit comme il vient de l'expliquer de l'ensemble des connaissances sur la culture et la civilisation chinoises.

63. Document I.

64. L. 14 (502), 14 août 1863.

65. Une extrapolation de certains passages de saint Paul, en particulier 1 Co. 9,21.

66. Documents I. C'est nous qui soulignons.

67. P. CHARLES (dir.), *Problèmes autour de l'adaptation*, Quatrième semaine de missiologie de Louvain, Museum Lessianum, 1926. Notons que *Les dossiers de l'action missionnaire, Manuel de missiologie*, toujours du père Charles, Louvain et Bruxelles, Éditions de l'Aucam et Édition Universelle, 1939, consacre son dossier 40 à ce problème de l'adaptation.

mais là, nous trouvons une adaptation non plus « passive », comme dans le cas précédent, mais « active ». D'ailleurs, il critique vivement les attitudes des missionnaires qui prouvent une mauvaise connaissance de la culture et des habitudes ou mœurs chinoises : « Quelques uns manquent complètement de cet esprit d'observation, et vivent en Chine comme le moine d'Europe en dehors du monde [68] » ; et il précise : « Tout en vous [les missionnaires] tend à vous aliéner les cœurs [69]. » Non seulement il est manifeste qu'il est conscient de l'écart entre les peuples – simple constatation de bon sens –, mais il se place du point de vue chinois, comprenant leur réaction devant des positions choquantes pour eux. Il précisera dans Document II : « Un curé qui se permettrait de traiter les chrétiens d'Europe comme les missionnaires traitent quelques fois les leurs serait bien vite mis à la porte de sa paroisse [70]. » De même, il sait parfaitement, comme beaucoup d'autres missionnaires, que les Européens sont les « barbares » des Chinois, mais il saisit très bien que ceux-là se couvrent de ridicule en vantant leur peuple et leur culture [71], et il écrit, dans le même esprit : « Que de fois, par notre impéritie, nous avons prêté le flanc à la moquerie [72]. » En outre, il ajoute :

> « Quand le missionnaire se verra fortement impressionné et même choqué de ces défauts d'un caractère qui est l'antipode du nôtre, qu'il se contienne et ne fasse pas d'éclat [...] Ces affirmations ou ces négations, qui chez nous seraient réputées mensonges, tout cela dis-je, a sa principale source dans la corruption générale des caractères, dans l'application des lois, des usages et de la conduite du gouvernement à tous les degrés etc. [...] Dès son bas âge il sait donner des réponses évasives et qui ne blessent pas. Les Chinois ne se formalisent pas entre eux de ces éléments de conversation : ils savent en quoi s'en tenir et n'y sont pas pris [73]. »

Nous passons là du domaine moral, et du jugement, à celui de la compréhension de la culture. Cette attitude critique amène le père Gonnet. à proposer une formation adéquate pour les futurs missionnaires. Dans une Lettre de 1863 adressée au supérieur du scolasticat de Laval, lieu de formation des jésuites et donc des futurs missionnaires, il donne quelques indications sur les études à suivre :

68. Document II.
69. Document I.
70. Document II.
71. Document I.
72. Document II.
73. Document I.

« [travailler] avec ardeur à acquérir toute la science possible [...] il n'est pas nécessaire d'étudier le Chinois en France : cela se fait beaucoup mieux en Chine. Je proposerais comme étude accessoire l'étude de l'histoire politique et religieuse, de la géographie etc. de l'empire chinois. (Lettres et autres ouvrages de nos anciens Missionnaires de Chine). La langue anglaise est très utile ici et le deviendra de plus en plus [...] Ce ne serait pas un temps forcément perdu d'aller passer quelques mois en Angleterre pour apprendre la langue [74]. »

Une étude exhaustive donc de l'Empire Chinois ; mais la source d'informations ne semble être que les Anciens Pères. Comme il l'a dit : pour les *imiter* dans leur approche missionnaire, *il faut bien les connaître* [75]. Mais, si une partie de leurs travaux reste à l'époque encore valable, il semble ignorer que la sinologie commence à se développer indépendamment des jésuites – et plus généralement d'une tradition missionnaire [76] – et qu'elle est marquée par la création d'une chaire au Collège de France au début du XIXe siècle. Nous retrouvons – et cela ne nous surprend pas – la question de la langue, mais sans son apprentissage en France, qui, pour lui, est une erreur. Et, idée « moderne » à nos yeux, il insiste sur l'anglais, et même sur le séjour linguistique [77].

Ces indications sont plus complètes dans les autres documents : « Le nouveau missionnaire doit aussi se rendre très familière l'histoire profane de ce vaste Empire », et d'énumérer tous les champs de la connaissance, avant de poursuivre :

« C'est ainsi que, par un travail bien dirigé et opiniâtre nos anciens Pères étaient devenus des hommes universels. Et de fait, un Chinois qui voudra s'instruire, que ne viendra-t-il pas demander à un missionnaire ? C'est par des comparaisons, des applications bien choisies et bien rendues que celui-ci fera plus facilement comprendre sa pensée à ses interlocuteurs, soit sur les sciences d'Europe, soit sur la religion ou tout autre sujet. Mais pour cela, il faut être bien au courant de ce qui est l'objet de la science, des usages, etc., de ce pays [78]. »

Il y a le désir d'expliquer la vie intellectuelle et religieuse de l'Europe, mais en comprenant que, pour bien faire, il faut entrer dans une pensée autre que la sienne car :

74. L. 13 (490), 12 mai 1863.
75. *Cf.* plus haut.
76. Nous pensons naturellement aux Missions Étrangères de Paris et aux Lazaristes.
77. L'insistance est d'autant plus intéressante qu'il cite d'autres langues qui sont celles des puissances étrangères en Chine, mais il précise qu'elles sont moins importantes que l'Anglais.
78. Document I.

« L'ardeur européenne de leur zèle [celui des missionnaires] sans la connaissance du milieu où ils ont à travailler, manquera de prudence et de discrétion. Ils seront fort exposés à faire plus de mal que de bien, en se laissant tromper et en faisant de bien mauvaise besogne [79]. »

On comprend qu'au vu des exigences demandées, le père Gonnet souhaite que le missionnaire ne soit pas un *minus habens* [80] ! Mais la formation et l'intelligence ne suffisent pas à elles seules, il y faut du temps pour apprivoiser la différence :

« Nous serons longtemps à acquérir le tact voulu pour organiser notre conduite avec prudence et succès, et notre expérience de l'Europe ne nous suffira pas pour la Chine, tant il y a de différences entre les deux pays [81]. »

Dans ces réflexions se trouve l'élément important : *l'empathie* envers l'autre. Mais la différence entre les cultures, même si elle peut rendre difficile la vie quotidienne du missionnaire, n'est pas un obstacle dirimant. Lorsque le père Gonnet. précise dans son douzième point :

« Le missionnaire peut être de n'importe quelle nation, car tous les peuples ont des qualités et des défauts particuliers, qui font une compensation aux yeux de tous les esprits aux vues larges, aux idées générales comme celles de l'Évangile [82]. »

Il montre à la fois, une relativisation des différents peuples et cultures – opinion semble-t-il, largement partagée par les missionnaires jésuites de Chine [83] –, mais, fait plus original, il affirme que l'Évangile, par ses *idées générales* – expression un peu curieuse, mais peu importe –, les transcende tous, ce qui amène le lecteur à penser que l'Évangile n'est pas propriété d'un peuple, et donc d'une seule culture, et que, finalement, toute culture peut être évangélisée, car, précise-t-il un peu plus loin :

« [C'est un] bienfait du christianisme [...] que d'avoir purifié la nature humaine et élevé les caractères [...]. Il [le missionnaire] sera également frappé du changement que cette morale [chrétienne] a opéré dans les mœurs et le caractère de nos chrétiens chinois. »

---

79. *Ibid.*
80. *Ibid.* C'est d'ailleurs la première condition qu'il met en tête dans « Qualités et conditions pour devenir un bon missionnaire en Chine ». Ce qui montre l'importance qu'il lui donne.
81. *Ibid.* C'est pratiquement la conclusion du document.
82. *Ibid.*

Certes, il s'agit encore de commentaires de type psychologique sur la nature humaine qui, remarquons-le, est pour lui la même sous toutes les latitudes ; mais notons que le père de Lubac, beaucoup plus tard, écrira : « Pour sa plénitude et son harmonie l'Église a besoin des apports du monde entier [84]. » Et, dans une note afférente, le père de Lubac précise : « C'est toute la question de l'*adaptation* [85] qui serait ici à apprécier [86]. » Et, toujours dans la même longue note, un peu plus loin, le père de Lubac cite l'Abbé Monchanin (il suffit de remplacer Inde par Chine) :

« Qu'on le [christianisme] confronte enfin avec l'histoire spirituelle de l'Inde, pour l'assumer, la purifier, la transfigurer [...] Christianisme originel et de toujours, susceptible d'apparaître traditionnel et nouveau, sous les modes intellectuels de l'Inde originelle et de toujours [87]. »

Nous nous trouvons là devant des réflexions qui prolongent d'une manière théorisée et théologique ce qui n'était qu'esquissé par le père Gonnet, mais finalement lourd de conséquences et prometteur pour l'avenir de la missiologie.

Il y a également, chez le père Gonnet, des signes d'évolution dans la manière d'appréhender la religion de l'autre. Ainsi, on y trouve une vision relativement positive des mérites acquis chez des « mangeurs d'herbes ». À propos d'une vieille femme de cette obédience, qui vient de se convertir et qui est « désolée d'avoir fait une si rude pénitence pendant 17 ans sans aucun mérite pour le Ciel », il note : « Je tâchai de la consoler en lui faisant comprendre que le bon Dieu avait vu ses bonnes intentions [88]. » Il est donc possible d'avoir une certaine réversibilité des mérites d'une religion sur l'autre, Dieu regardant l'intention, ce qui fait que la vérité objective, intrinsèque, du catholicisme – certes pas reniée par le père Gonnet –, est d'une certaine manière relativisée : cela peut être la porte ouverte à une revalorisation des autres religions.

---

83. B. TRUCHET, *op. cit.*, p. 293-294. Dans les *Lettres de la Nouvelle Mission de Chine*, la Lettre du père Estève du 26 mai 1843 est particulièrement symptomatique à cet égard.

84. H. de LUBAC, *Le fondement théologique des missions*, Le Seuil, Paris, 1946, p. 73.

85. Souligné par l'auteur.

86. *Ibid.*, p. 73, n.2.

87. *Op. cit.*, p. 74. Cette citation de Monchanin, comme l'indique le père de Lubac, est tirée d'un article « L'Église et la pensée indienne », paru dans le *Bulletin des Missions*, décembre 1936.

88. L. 10 (248), *op. cit.*

Conclusion

Nous nous trouvons devant une pensée qui peut paraître parfois contradictoire. Nous avons affaire, il est vrai, à deux genres différents. *D'un côté, des Lettres*. Du fait de leur diffusion, même restreinte, elles ne doivent pas heurter des lecteurs, loin d'être tous au fait des problèmes missionnaires et souvent conservateurs ; sans aucun doute, ces lettres manifestent une certaine prudence et peut-être, disons, une certaine autocensure *D'un autre côté, des notes personnelles*, de type confidentiel. Cette hypothèse a le mérite de la simplicité, mais elle est loin d'être entièrement vérifiable. Dans une même Lettre, en effet, ou dans le même Document, nous trouvons les mêmes hésitations et les mêmes ambiguïtés. Par exemple, dans la Lettre de 1857 où, à quelques lignes d'intervalle, nous trouvons, l'histoire du bonze ivre et la vieille femme mangeuse d'herbes. Nous pourrions facilement opposer un père Gonnet. conservateur à un père Gonnet champion de l'inculturation, mais cela ne résoudrait rien sur le plan épistémologique. Les deux aspects traditionnel et conservateur – que nous avons distingués pour des raisons méthodologiques –, se mêlent inextricablement à la manière de la trame d'un tissu. Et on s'exposerait à un malentendu si l'on ne voyait qu'un versant de la question. Nous sommes en face d'un « praticien » de la mission, pris par les urgences du travail apostolique qu'il règle suivant les manières courantes mais qui, en même temps, prend du recul par rapport à elles et exerce parallèlement sa réflexion à leur sujet. Nous découvrons une pensée qui se cherche, par conséquent évolutive, en proie au doute et à la contradiction.

Si la référence constante aux grands ancêtres [89] est un appui, elle peut être une limite dans la mesure où elle fait fi des transformations de toutes sortes qui ont affecté et l'Europe et la Chine depuis l'arrivée des premiers jésuites, particulièrement en ce qui concerne les rapports avec l'étranger au plan diplomatique et militaire en raison du fait colonial et, au plan économique, du fait de la révolution industrielle. De cette fixité dans la référence au passé, nous avons eu un exemple dans la question du clergé indigène. S'y référer peut être, il est vrai, une manière de faire passer certaines réformes. De même, sans qu'elles soient citées explicitement, nous avons pu trouver des références indirectes à des documents romains de la *Propaganda Fide*, parfois plus novatrice, elle, que les missionnaires de terrain.

89. Grands ancêtres quelque peu idéalisés par le père Gonnet et ses compagnons. Cette idéalisation mériterait, à elle seule une étude.

L'exaltation de la culture d'arrivée du message évangélique, peut aussi être un danger. Car, de la même manière que le christianisme occidental ne peut plus prétendre incarner l'ensemble de la Bonne Nouvelle – car enclos dans une culture qui ne peut plus se voir comme universelle –, le risque est le même pour toute autre forme de christianisme inculturé dans une civilisation particulière : un christianisme chinois ne saurait faire exception [90]. Nous touchons là à une limite de l'inculturation. Ne faisons pas d'anachronisme : avec le père Gonnet nous n'en sommes pas encore là ! Nous détectons simplement des perspectives d'ouverture appelées à se développer. Mais il est intéressant de découvrir, chez lui, une attitude qui préfigure ce que sera plus tard l'inculturation, et nous nous approchons de la définition que donne le père Claude Larre sj : « La christologie, c'est la manière propre à un peuple d'entrer dans le mystère du Christ avec toutes les forces de sa civilisation particulière [91]. »

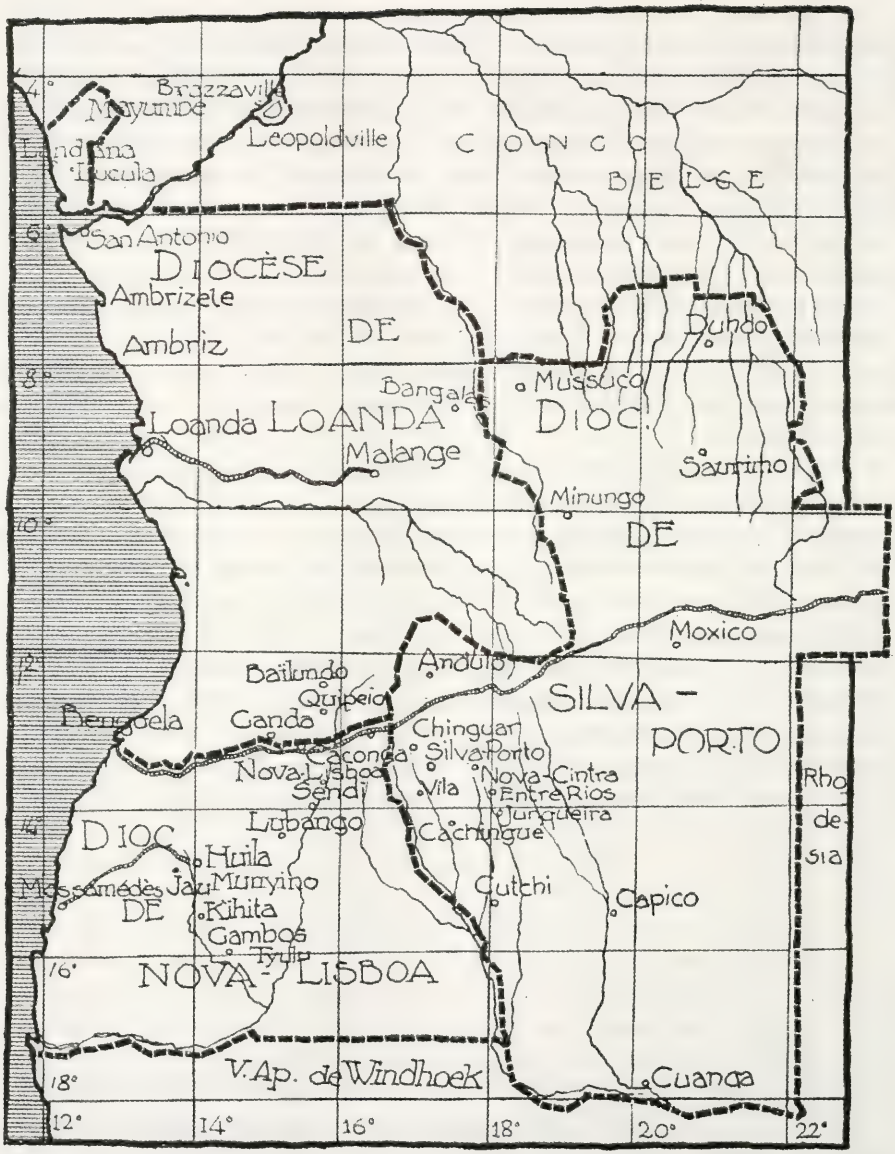
Le père Gonnet – dépendant d'un modèle missiologique inspiré de la théologie de son époque, dont il voit et comprend les limites – est à la recherche d'un autre modèle plus satisfaisant, mais cette recherche ne peut être que tâtonnante ; d'autant plus tâtonnante que, homme de terrain, il est confronté à l'épreuve de la réalité [92] et à la lourdeur des institutions [93] : le cheminement ne peut être que chaotique. Le père Gonnet constitue certainement un cas emblématique. Mais il serait intéressant de faire des comparaisons avec d'autres missionnaires, jésuites ou non, de son époque, pour voir si, finalement, les missionnaires de son type, au XIXe siècle, sont plus nombreux que l'on veut bien le dire, obscurs précurseurs d'une *inculturation* qui se développera beaucoup plus tard, dans la seconde moitié du XXe siècle.

90. À ce sujet voir les perspectives éclairantes de E. DUCORNET, *L'Église et la Chine : histoire et défis*, Paris, Cerf, 2003.

91. C. LARRE, « Chinois, qui direz-vous que je suis ? », *Recherches de science religieuse*, 1977, p. 194. Article très éclairant sur les problèmes de transmission d'une Christologie d'une culture occidentale à une autre, en dépit de certains éléments forcément dépassés concernant le marxisme chinois.

92. Comme ne l'a pas été le père Fouillot, homme de cabinet. *Cf. supra.*

93. On en trouve trace ici ou là dans E. BECKER, *op. cit.*



Missions spiritaines en Angola en 1945.
Diocèses de Loanda, de Nova-Lisboa et de Silva-Porto.
(Dessin de Maurice Briault cssp.)

Mémoire Spiritaine, n° 23, premier semestre 2006, p. 80 à p. 113.

En des lieux et en des temps agités, un missionnaire comme beaucoup d'autres : le père Eugène Ehrhart (1865-1949)

Gérard Vieira *

La formation : premier passage de frontière

Eugène Ehrhart est d'origine alsacienne, d'une famille qui, progressivement, descend du nord au sud de l'Alsace. Son arrière grand-père, Joseph Ehrhard (sur les papiers officiels, le nom est écrit tantôt avec un D, tantôt avec un T) pratiquait le métier de tailleur à Lauterbourg, village situé à l'extrême pointe nord-est de l'Alsace, tout à la frontière de l'Allemagne. Dès la génération suivante, la famille décide d'émigrer vers le sud. C'est l'époque du développement des usines textiles ; il est probable que la « Dolfuss Mieg et Compagnie », établie à Mulhouse, recrutait des ouvriers. À cette époque, le fil D.M.C. devient célèbre à travers toute l'Europe pour les travaux de broderie...

Eugène, quatrième enfant d'une famille de dix, est donc né le 2 mai 1865 à Zillisheim, hameau situé à quelques km au sud de Mulhouse À six ans, il entre à l'école primaire de son village. Elle est tenue par les Frères Maristes de Matzenheim, il en sort à 14 ans, après sa première communion et fait alors une année d'apprentissage, toujours chez Dolfus-Mieg. Repéré par un père spiritain, le père Hertzog revenu du Gabon, il est envoyé en France à l'école

* Voir la présentation de l'auteur à la fin de l'article.

apostolique de Saint-Joseph de Beauvais. L'Alsace est en effet allemande à l'époque et le « Kulturkampf » de Bismarck a fermé toutes les maisons spiritaines d'Allemagne. Eugène entre à Beauvais le 9 avril 1880 [1] et se retrouve l'un des grands de la maison, bientôt homme de confiance du père Limbour. Le journal de communauté de Beauvais signale son arrivée [2]. Il passe ensuite au petit scolasticat de Langonnet où il arrive le 3 octobre 1882. Dès le 22 octobre, il est reçu comme postulant. Eugène n'est pas dépaysé car, sur les 69 petits scolastiques, 43 sont Alsaciens et le rapport compte 26 Français. En fin d'année, son nom est suivi de la remarque : « Réservé, paraît bon ». En mars 1883 : « Paisible, cause peu, fort pour sa classe [3]. »

Le 15 avril 1883, Eugène écrit au supérieur général (qui est alors le père Émonet) pour lui demander d'être admis à l'oblation. Cette lettre, conservée aux archives [4] montre déjà sa petite écriture très régulière qu'on lui connaîtra jusqu'à la fin de sa vie. Il s'y déclare « prêt à faire... le premier pas dans la vie religieuse, pour me disposer à devenir un apôtre zélé de Jésus Christ à l'exemple du grand Saint François Xavier que je désire vivement avoir pour patron de religion ». Tous les témoignages étant concordants ; il est admis à l'oblation [5] en mai 1883. Il a désormais le rang de « petit scolastique ». Mais le climat humide de Langonnet ne lui convient pas et porte sur ses oreilles. Il est obligé de retourner quelques mois en famille pour se soigner et ne reviendra plus à Langonnet dont il gardera toujours un mauvais souvenir ! En novembre 1884, il est placé à Beauvais pour terminer ses études, jusqu'à la rhétorique inclusivement. « En septembre 1886 [6], écrit-il, j'entrais au grand scolasticat (à Chevilly) où j'ai terminé, sans les interrompre, mes études philosophiques et théologiques [7]. »

À l'époque, le noviciat représentait la dernière étape de la formation, avant le départ en mission. Eugène Ehrhart, pour avancer aux ordres, a besoin de l'autorisation de l'évêque de Strasbourg. La lettre « dimissoriale » est signée par Mgr Pierre Paul Stumpf [8], le 1er février 1888. Eugène est tonsuré

1. Voir la notice biographique du P. EHRHART écrite par le P. CABON qui l'avait bien connu, dans le *Bulletin de la Province de France*, n° 58, mai 1952.
2. Journal de communauté de Beauvais, archives de la congrégation du Saint Esprit (désormais ACSSp) 2G5.1a9.
3. Dossier personnel, ACSSp de Chevilly, AF9.
4. Dossier personnel, ACSSp, AF9.
5. Elle correspond en fait à la prise de soutane.
6. Le 26 septembre exactement, d'après la fiche de « notes ».
7. Dossier personnel AF9.
8. Mgr Stumpf (1822-1890) est un ancien spiritain.

le 25 février 1889, il reçoit les ordres mineurs à Chevilly le 15 mars de la même année. Il est ordonné au sous-diaconat le 1er mars 1890 ; au diaconat, le 13 juillet, toujours à Chevilly. C'est Mgr Duboin [9], ancien vicaire apostolique de Sénégambie, en retraite à Chevilly, qui l'ordonne prêtre le 28 octobre 1890, en la fête des saints apôtres Simon et Jude, date longtemps traditionnelle dans la congrégation. Cette ordination se fait au cours du noviciat puisque, depuis le 1er août 1890, Eugène est à Grignon-Orly. À la fin de son année « canonique », il fait profession le 10 août 1891. Ce sont les premiers vœux, les vœux perpétuels seront émis en Afrique, à Huila, le 20 décembre 1896 [10]. Pendant tout ce temps de formation, ses relations avec ses supérieurs comme avec ses confrères sont notées « très bien ». On remarquera qu'il n'a pas fait de service militaire. Comme « expatrié », il en était dispensé.

Obédience : Angola

Le père Eugène Ehrhart reçoit alors, comme première affectation, la mission de Huila, en Angola. C'est ce qu'il avait souhaité. Sa santé paraît satisfaisante. Pourtant, depuis sa jeunesse, il souffre d'entérite, sans rien dire (la peur de ne pas partir en Afrique... !). Avec deux autres confrères, les pères Aucopt [11] et Roupnel [12], il quitte Paris à la fin septembre 1891, embarque au Havre sur un bateau charbonnier à destination de Lisbonne. Ils logent tous les trois dans la même cabine. Peu après leur départ, une furieuse tempête les prend dès la Manche et les rend tous malades. Le moral est un peu atteint et quand le père Ehrhart arrive à Lisbonne, après douze jours de cauchemar, il a fort envie de prendre le train pour retourner en Alsace [13] ! Des amis le persuadent de continuer et, de fait, la suite du voyage se déroule sans encombre sur le *Cabo Verde*, un beau bateau portugais.

---

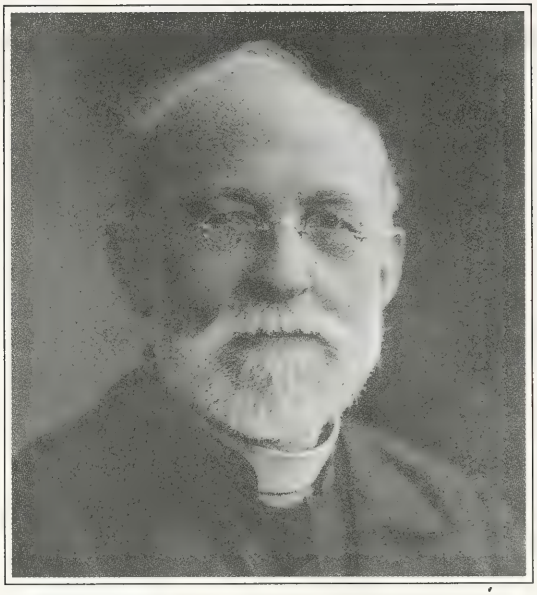
9. Jean-Marie Duboin (1827-1893).

10. Dossier personnel AF9.

11. Le P. Aucopt Henri, né le 9 juin 1868 dans l'Allier, fonde Cassinga puis Catoco chez les Amboellas du centre de l'Angola. On le retrouve un moment à Lucula et enfin à Huila. Il meurt le 25 novembre 1930 (*Bulletin général de la congrégation du Saint Esprit* – désormais *BG* – t. 35 p. 397s).

12. Le P. Roupnel Julien fonde la mission de Bihé en 1892, rentre malade en France en 1898 puis part, en 1859, à Madagascar. Après quelques créations de mission, dont Fénérive, il rentre en France en 1936 et meurt le 1er juin 1939 (dossier personnel CA9).

13. Lettre du P. Ehrhart à ses neveux, 22 novembre 1941, ACSSp 3L1.12a11.



Le père Eugène Ehrhart
(1865-1949)
(Ici à la fin de sa vie.)

Il a travaillé
dans le Counène
au sud-ouest de l'Angola
(*Cf.* carte d'ensemble p. 80.)

À Mossamédès où le père débarque, il est tout surpris et plein d'admiration devant les plantations de toutes sortes : tous les légumes d'Europe y poussent, ainsi que la pomme de terre ; il découvre même de belles grappes de raisin. Des sources d'eau douce permettent d'arroser tous ces champs, les montagnes peu éloignées formant des réservoirs naturels [14]. Pour rejoindre la mission de Huila, à environ 200 km, il lui faut attendre quelques jours la venue des frères Maxime [15], un compatriote, et Luiz [16] conduisant quatre grands chariots Boers tirés par plusieurs paires de bœufs [17]. Chaque bateau apportait sa cargaison de marchandises pour la mission et il fallait ensuite les transporter à l'intérieur du pays. Ces chariots, ces « wagons » comme on les appelait, servaient de magasins, de logement et même de chapelle, pendant les voyages. Les deux frères étaient toujours associés pour ces expéditions. Il fallait une dizaine de jours pour monter de la côte au plateau de Huila, en traversant trois « cordillères », les montagnes de la Chella. La nuit, les frères organisaient un tour de garde, car la région était encore infestée de lions. On allumait des feux et les veilleurs avaient leur fusil chargé à portée de main. Finalement, tout se passe sans encombre et le 22 novembre 1891, le convoi fait son entrée à la mission. Surprise : le père Lang [18] avait organisé une réception solennelle. Le père Ehrhart raconte :

14. Souvenir raconté dans une lettre du 21 décembre 1941, ACSSp 3L1.12a11.

15. Le frère Maxime Meyer est de S^te^ Croix en Plaine, dans le Haut-Rhin. Il arrive à Huila à 17 ans, en 1884. Il accompagne le P. Wunenberger pour la fondation de Humbé. revient à Huila en 1886 et y fait sa première profession religieuse. Il avait été trouvé trop jeune à la fin de son noviciat ! Il reste à Huila jusqu'à sa mort le 9 juillet 1936 à Huila. Biographie dans le *BG*, t. 38, n° 559, mars 1937, p. 89-92.

16. Le frère Luiz de Gonzaga Silva est Portugais. Il meurt le 23 octobre 1943 à Nova Lisboa (Angola), âgé de 75 ans.

17. Dans cette même lettre, le P. Ehrhart raconte que chaque chariot était tiré par 40 paires de bœufs à cause d'étendues de sable à traverser. Le chiffre laisse tout de même perplexe. On s'étonnera peut-être de cette mention des Boers... Fuyant l'avance des Anglais dans le Transvaal, ceux-ci se sont réfugiés en partie dans le sud-ouest de l'Angola. Ils n'hésitaient pas d'ailleurs, sous prétexte de maintenir l'ordre (souvent sur la demande du gouvernement portugais), à piller les contrées qu'ils traversaient et même les missions (ils étaient calvinistes !). Leur technique des chariots à bœufs s'est transmise à d'autres. Le P. Duparquet l'utilisera bien souvent pour ses explorations à l'intérieur de l'Afrique australe. Ces Boers resteront en Angola jusqu'en 1928 : sommés de prendre la nationalité portugaise, il préférèrent retourner au Transvaal.

18. Le P. Lang est né le 28.10.1863 en Alsace. À Huila, il est professeur puis directeur du séminaire. En 1898, il est envoyé dans la mission des Gambas et se fait connaître par ses travaux sur les Nyaneka. Il meurt à Huila le 17 janvier 1943 (*Bulletin de la province du Portugal*, II^e^ série, n° 11).

« Dans la cour étaient réunis les pères, frères avec près de 400 enfants garçons et filles. Quand je me suis avancé vers cette foule, la fanfare, sous la direction du père Lang, a joué son meilleur morceau, pendant que j'allais embrasser tous les membres de la communauté. Puis commença une cérémonie dont je me serais volontiers passé, c'est le baisement de ma main par ces 400 enfants noirs ; mais c'est l'habitude en Portugal et par le fait dans nos Missions. Après cela on me conduisit dans une modeste chambre où j'ai trouvé un bon lit [19]. »

Son premier poste – c'était le sort commun de beaucoup de jeunes pères – lui vaut d'être professeur au séminaire de Huila [20]. Fondée en 1881, la mission compte déjà une dizaine de bâtiments : au centre, une maison à étage, c'est le séminaire [21], qui abrite trois grands séminaristes, en soutane blanche comme les pères, et une trentaine de petits séminaristes. Le père Eugène est professeur de latin et de grec. Pendant ses temps libres, il apprend le portugais, la langue officielle, et, un peu, le *nyaneka*, la langue locale [22]. Ainsi se passent les six premiers mois de 1892. Puis, en vue d'une nouvelle fondation, on l'envoie à Tyivingiro pour s'initier aux cultures, car il y avait là une école agricole modèle. Ce village est blotti au fond d'une vallée assez extraordinaire où l'on voit, côte à côte, champs de blé et cultures locales, petits pois et manioc ! Cette première année de vie africaine reste gravée dans son esprit à cause de deux fléaux qui s'abattent sur la région : une invasion de sauterelles et sa conséquence, une grande famine pour la population. En quelques heures, les sauterelles dévorent toutes les plantations, tout comme le jardin potager de la mission. Seules échappent à cette catastrophe, les tubercules, pommes de terre, patates douces, tout ce qui a poussé sous terre... Heureusement, le bétail ne manque pas. Tubercules et viande seront au menu pendant plusieurs mois. La mission réussit ainsi à sauver les centaines d'enfants internes. Mais la

19. Lettre du 21 décembre 1941 déjà citée. À l'époque, le P. Lang vivait toujours à Huila.

20. C'est le P. Wunenburger né en Alsace, plus souvent appelé le P. Charles ou Carlos, qui, dès son arrivée à Huila, construit ce séminaire diocésain d'Angola et Congo (Portugais). Mgr Neto le confie aux spiritains. Le P. Wunenberger fonde ensuite la mission de Humbé en 1885. À la suite d'un soulèvement des populations qui voulaient massacrer tous les Blancs, ceux-ci se réfugient à la mission. C'est le père qui organise la résistance jusqu'à l'arrivée des troupes portugaises, trois mois plus tard ! La mission est provisoirement fermée et le P. Charles passera plusieurs années à la procure de Loanda (Luanda). Il meurt le 11 mars 1903 à Huila (BG t. 22, p. 189s).

21. La communauté Saint-Joseph de Huila est fondée en 1881, le séminaire l'année suivante, en 1882.

22. Lettre du P. Ehrhart, 2 février 1941, ACSSp 3L1.12a11.

population n'a pas la même chance et les pères rencontrent des cadavres tout au long des routes. Selon la pratique de l'époque, ils font aussi beaucoup de baptêmes d'enfants *in articulo mortis* [23]. En plus de son initiation agricole, le père Eugène s'occupe de l'orphelinat. Au bout de quelques semaines, on lui demande de rejoindre la mission de Jau (Jaou). Le père Kieffer [24] s'y trouve seul car son compagnon, le père Wieder, fondateur de la mission en 1889, est obligé de prendre un long congé pour se remettre de ses fatigues [25].

Un tragique incident

C'est dans cette mission de Jau que le jeune père manque de perdre la vie. Il raconte ces événements dans une lettre à ses neveux et donne la date de janvier 1893. En fait, le père Muraton [26], de Huila, relate également ce qu'il appelle *l'attaque de la mission de Jau* et sa lettre est datée du 31 août 1892. L'affaire se serait passée le 31 juillet. Les deux récits se recoupent pour l'essentiel mais le père Muraton, n'étant pas sur place, est moins précis dans les détails. Par contre, son analyse semble bonne. Quelle est l'origine de cette affaire ?

Le père Wieder avait réussi à évangéliser tout un secteur du territoire du Jau. Il n'y avait pas encore de baptisés mais de nombreux catéchumènes se préparaient à recevoir le baptême au fur et à mesure de leur avancement dans la formation catéchétique. Ils venaient aux offices religieux le dimanche, assistaient à l'instruction les jours de fête et passaient la journée à la Mission, se livrant à leurs jeux et à leurs danses sous l'œil des missionnaires. Leur chef s'appelait Momballa et donnait en tout le bon exemple à son peuple. Mais, bien sûr, cela diminuait d'autant le prestige et l'influence des sorciers qui formaient l'entourage du roi du pays. Les jours de fête comme Noël, Pâques et la fête

23. « à l'article de la mort ». Il fallait à tout prix que l'enfant meure baptisé pour être sauvé, pensait-on alors.

24. André Kieffer est né à Ichtratzheim, en Alsace, le 30 novembre 1861. Il quitte l'Angola en 1906, travaille ensuite au Portugal jusqu'à la révolution de 1910. Il part alors à l'île Maurice et meurt à Strasbourg le 12 septembre 1923 (*BG*, t. 31, n° 402 février 1924, p. 525s).

25. Martin Wieder, encore un Alsacien, est chargé, à son retour, de fonder la mission de Libollo où il mourra le 30.06.1897 (*BG*, t. 19, n° 143, novembre 1898, p. 475-476).

26. Le P. Louis Muraton est né le 8 novembre 1864 dans le diocèse de Clermont. Il arrive à Huila en 1888, passe un moment à Tyivingiro, devient supérieur de Jau en 1894. Après un long congé en France de 1897 à 1899, il retrouve Tyivingiro en 1904 et meurt à Huila le 21 octobre 1922 (notice : *BG*, t. 31, n° 389, janvier 1923, p. 31-34).

patronale de la Mission, celui-ci, qui était en bons termes avec la Mission, recevait aussi une invitation. Autres invités, le jour de l'attaque, les frères Maxime et Luiz. Leur rôle sera déterminant. Mais laissons le père Ehrhart raconter les événements :

[Ce jour-là, le roi du Jau quitte son palais, entouré de ses ministres au nombre de 10 et précédé par 400 soldats armés de leurs fusils.] « C'est ainsi que le jour de la fête, vers midi, nous est arrivé cet étrange cortège qui s'est installé dans la cour de la Mission où se trouvait déjà depuis la messe toute la population de notre bon chef Momballa. Le père Kieffer et moi avec les frères Maxime et Luiz nous nous sommes mis à table et avons fait honneur au petit extra de ce jour. Au moment de prendre le café à la fin du repas, nous fûmes étrangement surpris d'entendre des cris et des insultes lancées de part et d'autre et sans finir de vider nos tasses nous sommes sortis précipitamment pour nous rendre compte de ce qui se passait ; grande fut notre épouvante en voyant le roi et ses ministres en lutte avec notre ami Momballa et ses adhérents. Le père Kieffer alors s'entremit entre les deux partis et leur demanda des explications sur leur différend ; il essaya de les raisonner mais le roi, saoul comme un polonais, avait perdu la raison et plus le père Kieffer insistait pour finir ce scandale, plus le roi excitait ses ministres contre Momballa qui, prétendaient les ministres, avait manqué de respect au roi [...]. Le roi à un moment de fureur donna ordre à son premier ministre de tuer notre ami Momballa ; le ministre met en joue Momballa quand le père Kieffer parvint à lui arracher le fusil et en ce moment, craignant une bagarre sérieuse devant la Mission, le père Kieffer donna ordre à tout le monde d'évacuer le terrain de la Mission, ce qui fut fait ; Momballa le premier partit avec son monde et aussitôt les 400 guerriers avec les ministres du roi reprirent le chemin de retour au palais. Restait le roi ayant à ses côtés le premier ministre. Le pauvre roi, assis par terre, se leva alors mais il eut de la peine de se tenir debout, il titubait ; il avait bu outre mesure ! Le père Kieffer prit alors la résolution d'accompagner le roi jusqu'à son palais et me pria de l'accompagner tenant le roi par le bras gauche, le père Kieffer se chargeant du bras droit. Par mesure de précaution, le frère Maxime devait nous suivre de près, ayant dissimulé sous son paletot son petit fusil « Remington » avec seulement deux balles. On aurait dit que le père Kieffer avait le pressentiment de ce qui allait arriver. Le roi alors tenu par moi par le bras gauche et par le père Kieffer par le bras droit s'avança lentement et chemin faisant le père Kieffer causait doucement avec le roi qui paraissait relativement calme quand, arrivé au cimetière de la Mission, le roi sans dire mot s'arrache du bras du père Kieffer, saisit sa grande épée qu'il élève en l'air, se tourne vers le frère Maxime pour lui fendre la tête : l'épée a frappé dans le vide, mais en même temps le frère Maxime ayant reculé d'un pas, prend son Remington chargé, presse sur le chien de fusil, le coup part et la balle va frapper le roi en plein cœur ; il s'est écroulé à nos pieds, ne donnant plus signe de vie. Tout cela s'est passé en un clin d'œil et au bruit du coup de fusil et à la vue du roi par terre, le premier ministre qui marchait à une quinzaine de mètres devant, court vers nous et veut faire feu sur le frère

Maxime qui a eu le temps de mettre la seconde cartouche dans son fusil ; le ministre s'approchant du frère fait partir son coup de fusil, manque le frère qui envoie la seconde balle dans la poitrine de son agresseur qui tombe mort à côté de son roi. [...]

Les 400 guerriers et les ministres étaient distants de nous de 150 à 200 m et les trois coups de fusil avaient attiré leur attention ; ils voyaient leur roi et le premier ministre à terre ; quant à nous, nous avons repris le chemin de la mission quand tout à coup de cri de guerre fut poussé par ces 400 poitrines, les balles ont commencé à nous poursuivre, nous qui étions une bonne cible avec nos habits blancs et à 1 km de la Mission à peu près. J'avais alors 28 ans et je t'assure que je courais bien à travers les champs fraîchement labourés ; les balles en grand nombre venaient siffler près de nos oreilles et à un moment j'ai entendu le père Kieffer tomber derrière moi ; je me suis retourné pour aller à son secours quand je l'ai vu se relever et continuer sa course ; il était resté accroché à une petite racine. Les guerriers nous poursuivaient et leurs balles allaient trouer les tuiles (tôles galvanisées) de la chapelle où se trouvaient en ce moment les sœurs avec les enfants en train de dire le chapelet. La panique s'empara de ce petit monde et sœurs et enfants s'enfuirent et allèrent se cacher dans un autre bâtiment.

Entre temps le frère Luiz resté à la maison et témoin de ce bombardement appela six grands jeunes gens du village tous excellents tireurs et possédant chacun un fusil perfectionné (un Martini) avec une cartouchière bien garnie ; à la tête de ce petit groupe marchait le frère Luiz et au pas de course allait avec son monde vers les agresseurs. En passant devant nous en fuite vers la maison, le frère Luiz nous criait : N'ayez pas peur, nous allons vous venger ; en ce moment le frère Luiz ignorait que le roi avait été tué par le frère Maxime. Peu après nos défenseurs ont commencé le feu contre cette armée de noirs tirant sans cesse sur nous et sur la mission. Il était alors deux heures quand le premier (je courais alors mieux que le père Kieffer et le frère Maxime) j'arrivai à la mission ; j'étais essoufflé et je m'assis par terre sous la véranda ; peu après arrivèrent mes compagnons de fuite. Notre premier entretien fut de constater notre mission en danger, quelque *(sic)* puisse être l'issue de cette vilaine affaire. Nous tînmes conseil de guerre. Tous nous fûmes d'avis d'envoyer immédiatement deux noirs bons marcheurs à Huila pour demander du secours, car il était à prévoir que les ministres du roi allaient faire pousser le cri de guerre dans toute la région et alors des milliers d'hommes viendraient cerner la Mission et nous anéantir. À trois heures pendant que la bataille faisait rage, nos estafettes ont quitté la Mission avec une lettre du père Kieffer. La bataille prit fin vers les 7 h du soir ; nos 7 guerriers avaient réussi à repousser l'ennemi bien loin de la mission et ils rentraient de leur triste besogne, nous annonçant que le champ de bataille était jonché de cadavres. Un seul des nôtres, un garçon marié, Joaquim, fut blessé par une balle dans le dos ; cette balle fut extraite facilement dans la soirée par le père Colomb qui nous amena à 10 heures du soir le renfort tant attendu. Ce renfort consistait en une troupe de 200 hommes armés et un canon de petit calibre. Ces hommes étaient des colons portugais établis dans les environs de la mission de Huila. Le père supérieur

de Huila afin de hâter le départ de ces gens, avait fait sonner le tocsin et en moins d'une heure, tous ces blancs étaient venus à la mission pour recevoir les ordres. Nous les attendions avec anxiété, car on pouvait s'attendre à des représailles et le retour de l'ennemi vers la mission pendant la nuit. Enfin à 10 heures l'armée de secours était dans la cour de la mission. Ce fut un grand soulagement pour nous et après quelques échanges de bienvenue à nos hôtes nous avons pu prendre quelque repos.

Quant à nos visiteurs, ils organisèrent des feux autour de la mission et c'est près de ces feux qu'ils passèrent la première nuit ; une vingtaine devait faire la ronde avec ordre de réveiller toute la bande au moindre signe de mouvements de noirs de la direction du palais royal. De fait il n'y eut rien et le lendemain on tint conseil pour les mesures à prendre contre toute tentative d'insurrection des noirs et aussi pour établir un règlement pour nos 200 hommes que nous avions à loger et à nourrir. Le logement fut un hangar ouvert d'un côté et la nourriture consistait en un plat de viande et un plat de haricots secs du pays, régime auquel ces braves colons étaient habitués. En guise de pain ils grillaient un épi de maïs, ce qui est très bon et très nourrissant. Pour fournir la viande midi et soir à 200 hommes, il nous fallait tuer un bœuf ou une vache chaque jour ; le bétail heureusement ne nous manquait pas. Eux-mêmes se chargeaient de la cuisine car parmi eux il y avait de bons cuisiniers comme aussi des spécialistes pour tous métiers. Il fut décidé que ces hommes passeraient deux mois à la Mission où ils seraient occupés à construire un mur d'enceinte de 2 m 50 de haut autour de la Mission. Ce serait un immense quadrilatère avec aux quatre coins une tour de 30 m de haut pour avoir vue sur tout le pays environnant et pouvoir contrôler les allées et venues des gens en direction du palais royal [27]. »

Les colons s'organisèrent alors en équipes de travail : la plus nombreuse était celle des briquetiers, presque la moitié de l'effectif : il fallait plus de deux cent mille briques pour construire le mur d'enceinte. L'équipe réussit à en préparer cinq mille par jour, qu'elle faisait ensuite sécher au soleil. C'était la pleine saison chaude, heureusement ! Les maçons, eux, commencèrent par creuser les fondations qu'ils remplirent de pierres. La troisième équipe préparait le mortier. Enfin une quatrième équipe, formée de bûcherons, de scieurs de long et de menuisiers, est allée couper des arbres dans la forêt pour confectionner un solide portail ainsi que les planchers des étages dans les tours. Dix hommes montaient la garde tout autour de la mission. Dans cette paix retrouvée, les pères Kieffer et Ehrhart continuèrent l'instruction des catéchumènes qui devaient être baptisés à Pâques. Effectivement, le mur d'enceinte sera construit en deux mois, ainsi que les quatre tours. Sur l'une

27. Lettre sans date, ACSSp 3L1.12a11.

Des premières installations très simples (*ci-dessus* la mission de Tyulu)...
...aux imposants bâtiments, *ci-dessous*, de la mission de Jau en 1896,
avec drapeau et calvaire. (Photos Archives spiritaines.)

d'elles avait été hissé le petit canon. La mission devenait une vraie forteresse. Une nouvelle lettre nous apprend que

« de Huila, le père provincial, le père Antunès [28], a eu soin de prévenir le chef du gouvernement du district de ce qui s'était passé au Jau. Ce dernier donna ordre de procéder à une enquête qui serait remise au gouverneur général à Loanda, capitale de l'Angola. Dès le lendemain de la bataille le père Kieffer et moi avec les frères nous avons fait la visite du champ de bataille pour compter le nombre des victimes. Arrivés à l'endroit où nous pensions rencontrer les cadavres du roi et de son ministre, nous avons constaté que les noirs avaient emporté ces cadavres. Au champ de bataille nous avons compté 70 morts. Selon la coutume des noirs les cadavres ne sont pas enterrés ; les chairs sont mangées par les aigles et aussi par les loups et les renards et plus tard les ossements sont réunis et couverts de terre [...]. Quelques jours après la mémorable bataille, le père Kieffer fut avisé par le gouverneur du district qu'une enquête est décidée au sujet des événements de la Mission du Jau. Au jour fixé nous arrivèrent plusieurs officiers à cheval pour procéder à l'enquête. Le père Kieffer dut faire le récit de l'histoire dans ses moindres détails, tandis que moi et les frères Maxime et Luiz nous avons dû donner notre avis à notre tour. Le tout fut consigné dans un cahier qui devait être envoyé à Loanda. À cette occasion nous apprîmes bien des choses sur le compte de cette tribu du Jau qui, selon le dire du capitaine, était depuis longtemps mal notée auprès du gouvernement de Loanda. On n'attendait qu'une occasion favorable pour organiser une expédition militaire contre le district gouverné par le roi qui vient de disparaître. Ce roitelet était connu comme très cruel ; comme il était très porté à la boisson, il jugeait les différends contre toute justice et tuait hommes ou femmes en pleine cour du palais ou les faisait torturer d'une façon inhumaine. Des plaintes nombreuses avaient été portées au gouvernement militaire ».

Comme son récit le montre, le père Ehrhart semble attribuer ces événements à un simple accès de folie du roi, accès dû à l'alcool. Le père Muraton, dans sa lettre déjà citée [29], pense au contraire qu'il s'agissait d'un coup prémédité. Le roi, écrit-il, était « *irrité de voir les blancs envahir son royaume* », car le gouvernement portugais avait décidé de tracer un nouveau

28. Le P. José-Maria Antunès est l'un des grands missionnaires spiritains portugais de ces débuts de mission en Angola. Il a été le premier élève du P. Duparquet qui venait de fonder à Santarem, près de Lisbonne, le premier séminaire du Congo. (Duparquet fut un explorateur qu'on peut comparer aux plus grands traceurs de routes ; il a parcouru l'Angola, l'Afrique Australe depuis le Cap jusqu'à l'Afrique de l'Est...) Le P. Antunès suit le cursus spiritain en France et, en 1881, arrive à Huila dont il devient le supérieur. Il est nommé provincial en 1904 et meurt le 16 décembre 1928 à Paris (*BG*, t. 34, n° 461, janvier 1929, p. 25-29).

29. Lettre du P. Muraton, 31 août 1892, ACSSp 3L1.13.3.

chemin pour relier le plateau à la côte et se comportait donc en propriétaire des terres, ce que le roi n'acceptait pas. Mais ce n'était pas tant la mission qui était visée, plutôt le chef Momballa : celui-ci, par sa conversion, abandonnait le roi, de plus en plus, et entraînait sa tribu dans ce mouvement. Le roi, ses fétiches, ses sorciers se voyaient bientôt délaissés. Il semble que le roi ait donc décidé d'en finir avec Momballa, ce qui, du même coup, devait tarir le mouvement vers la mission. Les sorciers avaient promis aux guerriers que « *les balles des blancs ne sauraient les atteindre* ».

Il ne faut pas s'étonner de cette attaque. On trouve de nombreuses mentions, dans les lettres de missionnaires de la fin du XIX^e^ siècle ou du début XX^e^ [30], de ce genre d'événements : ils se reproduiront en Angola jusque vers les années 1920. L'armée portugaise, en fait, n'avait pas occupé tout le territoire que la conférence de Berlin avait attribué au Portugal. Elle construisait de petites forteresses, dans le style de la mission de Jau, au fur et à mesure des avancées vers l'intérieur et, de temps en temps, des expéditions militaires venaient calmer les tribus trop turbulentes. Bien souvent aussi, le gouvernement portugais comptait sur une implantation missionnaire pour se concilier ces tribus. Il fallait en effet une autorisation du gouvernement de Lisbonne pour créer une mission. Celle-ci était appelée « mission du royal patronat [31] » dans toute l'étendue du diocèse d'Angola et Congo. Dans une lettre à la Propagation de la foi, le père Lecomte se plaint de cette contrainte :

« Dans le choix des missions à fonder, je suis contraint de proposer celles que je prévois devoir convenir aux intérêts du gouvernement : les unes dans le territoire de Loanda, comme Caconda et Baïlundo, les autres à de grandes distances à l'intérieur comme Massaca, ou au milieu de tribus remuantes et peu sûres, comme les Kouanyama [32]. »

Dans ces conditions, on conçoit bien que l'enquête sur l'affaire de Jau va devenir favorable à la mission. Mais, avant même sa conclusion, il devient

30. On pourra lire par exemple la lettre du P. Lecomte, au 18 novembre 1893 (ACSSp 3L1.16b3), ou bien son rapport du 30 avril 1900 sur le pays des Va-Kwanyama : villages détruits, mission attaquée... (ACSSp 3L1.16b1).

31. Ainsi la mission de Caconda fondée sur la demande du gouvernement (décret de création de la mission, 4 novembre 1889, dans le journal officiel portugais, ACSSp, 3L1.16b4). On sait ce que représente le droit de « patronat » du Portugal sur les contrées ouvertes par les explorations.

32. Lettre du P. Lecomte au président de l'œuvre de la Propagation de la foi (ACSSp 3L1.16b3).

urgent de choisir un autre roi. La population veut impliquer la mission dans ce choix et demande aux pères de servir d'intermédiaire avec le pouvoir portugais. Le père Ehrhart s'en souvient :

« Tout le pays sut bientôt que le gouvernement du " Mouene Poutou [33] " se mêlait de l'affaire et de tous les côtés vinrent les petits chefs du pays pour nous dire du mal de leur roi défunt et nous supplier de leur faire donner comme roi le frère du roi tué qui avait été chassé du pays et qui vivait loin dans une autre partie de la province d'Angola. Les ministres eux-mêmes sont venus nous inviter à visiter le palais et les instruments de supplice employés du temps du roi défunt. Nous avons accepté et nous avons pu nous rendre compte de la cruauté inouïe de ce roi, en examinant les différents engins qui servaient à écarteler les pauvres condamnés à mort. Devant l'insistance des notables du pays [...], le père Kieffer se décida à prévenir l'autorité militaire qui finit par agréer la proposition avec approbation du gouverneur de Loanda et nomma le père Kieffer délégué de gouvernement pour se rendre au pays où se trouvait ledit frère. »

Les ministres organisèrent alors une caravane d'une cinquantaine de personnes pour accompagner le père Kieffer. Celui-ci devait voyager en « typoïa », à cause de sa hernie qui l'empêchait de marcher longtemps. Seize hommes se relayaient, par équipe de quatre, chaque demi-heure, pour le porter. Au bout de dix jours, le frère du roi est enfin retrouvé et finalement il se laisse convaincre de revenir au pays. Les préparatifs sont vite faits : les femmes du prince rassemblent leurs casseroles, leurs peaux et couvertures, sans oublier les amulettes, chacune porte son petit bagage et c'est le retour. Après une absence d'un mois, le père Kieffer retrouve sa mission et la fête de la proclamation du nouveau roi est fixée au dimanche suivant. Tout le pays se réunit. Sur une petite estrade, le roi et le père Kieffer. Chacun y va de son discours. Le roi salue la population et son allocution est accueillie favorablement. Un ministre apporte alors les insignes de la royauté et c'est le supérieur de la mission qui l'en revêt et lui remet aussi la fameuse épée qui a failli fendre la tête au frère Maxime. Au roi ensuite de choisir ses ministres. Le tout se termine comme on peut l'imaginer en Afrique... Il restait au père Kieffer de faire un compte rendu détaillé des événements et de l'envoyer au chef militaire du district. Celui-ci le transmet au gouverneur général de Loanda. « Ce dernier au bout de quelques jours envoya un élogieux *satisfecit* au P. Kieffer où il dit que les missionnaires ont réussi à éviter au gouvernement

33. C'est le titre donné au roi du Portugal.

l'intervention militaire dans le secteur du Jau. Le même rapport du P. Kieffer fut envoyé à Lisbonne où le ministre le fit insérer dans les grands journaux du pays et bientôt nos pères de Lisbonne nous firent parvenir le « Saeculo » où il était dit : Des missionnaires étrangers établis à la Mission Catholique du Jau (Angola) ont mérité de la patrie portugaise, en témoignant, dans un conflit grave avec les indigènes, un grand amour et un singulier attachement à notre pays. Cette citation a produit le meilleur effet sur nos confrères des maisons du Portugal et sur ceux répandus dans la province d'Angola. C'était pour nous une belle récompense [...] [34] » qui compensaient un peu les émotions des semaines précédentes ! Le nouveau roi semble avoir répondu à l'espérance de son peuple et de la mission : régulièrement, il viendra s'entretenir avec les pères et laissera toute facilité pour l'évangélisation de son peuple.

Nouvelle fondation

Après ces épisodes mouvementés, les pères Kieffer et Ehrhart ne restent plus longtemps à Jau, le premier rentre en France pour se faire opérer, le second est choisi pour participer à la création d'une nouvelle mission à Kihita. Ses supérieurs considèrent qu'il est « assez robuste pour quitter le plateau de Huila [35] » : il part alors à Kihita dont le climat est réputé plus rude. C'est une nouvelle fondation, autorisée en 1893.

Au Jau, la paix revenue permet désormais un travail en profondeur. Le père Ehrhart l'écrit :

« Le successeur immédiat du père Kieffer fut le père Colomb [36], celui-là même qui nous avait amené les 200 Colons. Ce père était de Grenoble et avait en ce pays des bienfaiteurs insignes qui lui ont fourni les sommes nécessaires pour faire au Jau de belles constructions. En face de la mission sur une petite colline qui dominait toute la région, il fit construire une belle église avec tout auprès un grand bâtiment où on

34. Lettre du P. Ehrhart, sans date, ACSSp 3L1.12a11.

35. Notice du P. Cabon déjà citée.

36. Jules Colomb est né le 11 décembre 1857 à Valencognes (diocèse de Grenoble) et, après son entrée chez les Spiritains, termine ses études au Portugal. Il fait le noviciat à Chevilly en 1883, retourne au Portugal comme professeur à Braga puis obtient de partir avec le P. Antunès en 1888. Il est ensuite professeur, directeur du séminaire de Huila (son premier prêtre en sortira en 1895). Après un congé en 1897, il devient responsable de la mission du Jau et y restera jusqu'à sa mort... à quelques jours près. Il meurt à Huila le 4 décembre 1934 (*BG*, t. 38, n° 575, juillet 1938, p. 572).

a installé le petit et le grand séminaire indigènes qui jusque-là se trouvaient à la mission centrale de Huila. Le père Colomb y resta près de 40 ans ; il est mort au Jau en 1935. Depuis, la paroisse et les séminaires sont sous la direction d'un de mes anciens condisciples, le père Steinmetz [37], natif du Bas-Rhin.

En novembre 1893 j'ai quitté la Mission du Jau pour me rendre à Huila où pendant quelques semaines j'ai dû m'occuper des préparatifs en vue de mon départ vers l'intérieur au commencement de janvier 1894. Il fallait prévoir tout ce qu'il fallait pour un ménage de trois ou quatre personnes, 2 Pères et 2 Frères. Des lits – des tables – des chaises – batteries de cuisine – ce qu'il fallait pour monter un atelier de menuiserie – ustensiles pour jardinage etc. etc. Sans parler des affaires concernant le culte, ornements – missels – burettes. Ce n'est que le 7 janvier 1894 que nous pûmes nous mettre en route. Notre caravane se composait de quatre chars boërs qui emportaient notre mobilier et les machines agricoles. Le personnel se composait de deux Pères et deux Frères. En outre étaient attachés à notre nouvelle Mission six ménages chrétiens mariés depuis peu. Ces six hommes avaient chacun leur métier et devaient être nos premiers ouvriers dans notre fondation. Tout ce train de voitures était dirigé par les deux frères Maxime et Luiz qui connaissaient les régions que nous allions traverser et qui avaient accompagné notre Père Provincial (Père Antunès) quand ce dernier avait exploré le pays de Kihita pour choisir l'emplacement de la future mission. Il nous a fallu trois jours de marche pour arriver au fleuve Cacoulouvar qui en ce moment avait un niveau d'eau peu élevé et nos chars ont franchi cette rivière large seulement d'une vingtaine de mètres. Encore 500 m et nous nous trouvions aux pieds d'une petite colline dont le sommet pouvait être à 40 m au-dessus de la plaine. C'est sur ce monticule que je devais construire ma nouvelle demeure. Nous nous trouvions à peu près à 100 km de la Mission de Huila », mais à 600 m d'altitude, tandis que le plateau de Huila et Jau s'élève à 1 500 et jusqu'à 1 800 mètres. »

La première démarche à faire, c'est une visite au roi du pays. Puis les frères et les jeunes gens partent dans la forêt choisir des arbres, les couper, les scier, car la première maison est faite en bois. Ses murs sont recouverts ensuite d'un crépissage « de terre glaise mélangée d'une bonne dose de bouse de vache ». La couverture cependant comporte des tôles galvanisées. La propriété est vaste : d'après le père Ehrhart, le gouvernement portugais avait déclaré la

37. La lettre du P. Ehrhart est écrite en 1942. Jean Steinmetz est né le 25 novembre 1873 à Minversheim. Sa consécration à l'apostolat date du 11 juillet 1901. Après quelques années de service, en France, comme professeur à Seyssinet, Langonnet..., il arrive à Huila en 1905, enseigne au séminaire et le suit à Loanda quand le séminaire y est transporté. Il meurt en Angola le 5 février 1943. À cause de la guerre, la nouvelle n'en est pas parvenue tout de suite en France.

mission propriétaire de 2000 hectares de terres et de forêts, en vue de faire de grandes cultures et d'exploiter le domaine forestier. « Pour ces travaux, il nous fallait du bétail pour les voitures et pour la charrue ; la mission centrale nous céda 2000 têtes, bœufs et vaches... Les vaches se chargeaient de la multiplication du cheptel ; elles donnaient très peu de lait... Pour notre café au lait, nous avons fait l'acquisition d'un petit troupeau de chèvres ». L'un des deux frères se lança, avec plein succès dans la culture du maïs et de la canne à sucre. Celle-ci permettait de fabriquer du sucre et... du rhum qui était une monnaie d'échange très appréciée ! La terre était riche car régulièrement fertilisée par le débordement du fleuve :

« En moins de trois ans, nous avons pu faire la première coupe de canne à sucre, fabriquer et fournir le sucre à toutes nos missions, sans parler de la distillation des résidus de la canne écrasée et qui nous fournit l'eau de vie c. à d. le bon rhum qui nous rendit bien service pour l'achat d'enfants et de bétail. Le père Antunès nous avait fait venir d'Europe tout ce qui nous était nécessaire pour moudre ou écraser la canne et pour cuire le jus qui devait donner le sucre, ainsi que l'alambic pour la distillation. Le moulin pour la canne à sucre était mu par une puissante locomobile chauffée au bois qui ne nous manquait pas [38]. »

Le frère jardinier, quant à lui, s'occupait de la culture des légumes de toutes sortes, du riz, des pommes de terre et même de la vigne, sans oublier les orangers, citronniers, caféiers. Les raisins étaient très doux et la vendange se faisait deux fois par an. L'inconvénient de la proximité du fleuve, c'était l'humidité, surtout aux périodes de débordement : la région devenait marécageuse et entraînait son lot de fièvres. Pour atténuer ce phénomène, les missionnaires plantèrent quelques milliers d'eucalyptus le long de la rivière et dans l'allée conduisant à la mission. Quelques années plus tard, cependant, il faudra chercher un lieu plus salubre, plus à l'abri aussi des inondations. Par contre les cultures dans ces terres riches permettaient à la mission de se suffire à elle-même. Celle-ci recevait aussi, à cette époque-là, une petite aide du gouvernement portugais, mais c'était totalement insuffisant pour la grande « entreprise » qu'était une mission dans ces années. En même temps que les cultures, il fallait construire des maisons plus grandes et un peu plus confortables, en briques séchées selon le procédé qui avait servi pour le mur de Jau. Ce n'est qu'en 1896 que la maison définitive a été terminée.

38. Neuvième lettre du P. Ehrhart à ses neveux, sans date précise (vers 1942).

D'après l'état du personnel de février 1895, le P. Giguelay [39] fait fonction de supérieur et le père Ehrhart est chargé du village chrétien. À l'époque, celui-ci compte huit familles chrétiennes. C'est le début. Le père Ehrhart va travailler à Kihita pendant neuf ans, qu'il considère comme les plus belles années de sa vie. Au départ du père Giguelay, le père Ehrhart devient supérieur de la station. Dans l'état du personnel de 1897, c'est la fonction qu'il occupe. Il a gardé la charge du village qui regroupe alors douze familles chrétiennes, soit quatre nouvelles familles en deux ans. Vivent avec lui, le père Reymann [40] chargé plutôt du ministère extérieur, et le frère Avarès [41]. La vie de la mission est partagée entre préoccupations matérielles, catéchèse, rachat d'enfants à l'occasion. Une des lettres du père Ehrhart raconte l'histoire du jeune Antoine amené tout petit à la mission avec sa mère, une Hottentot. Mais celle-ci a été kidnappée et assassinée, peu de temps après, par ses vendeurs :

« Il me restait le grave souci de l'enfant à sauver : nous commençâmes par le baptiser et lui donner le nom de son parrain le P. Kaufmann [...]. Il fallut songer à une mère nourricière que j'ai trouvée parmi nos femmes païennes mais catéchumènes se préparant au baptême après deux ans d'instruction religieuse. Cette femme âgée peut-être d'une cinquantaine d'années (les Noirs ne savent pas leur âge) pouvait encore allaiter l'enfant et comme elle était la femme de notre pasteur du troupeau de bœufs et de vaches, elle pouvait se nourrir de lait de vache dont nous n'usions pas, puisque nous préférions le lait de chèvre pour notre café. Cette brave femme s'acquitta consciencieusement de sa tâche et quand le petit Antoine eut atteint l'âge de trois ans, je l'ai confié aux Religieuses de Huila qui avaient une section d'enfants de cet âge. Avant de quitter Kihita et Huila en 1905, j'ai revu mon Antoine grand garçon ; il a appris de ma bouche l'histoire de sa malheureuse mère et bientôt connaissant son métier de maçon il tint à retourner à la mission de Kihita où il a pu voir la tombe de sa mère et vivre là où il a été racheté. C'est ici qu'il s'est marié et a fondé un foyer chrétien fécond [42]. »

---

39. Le P. Giguelay ne reste pas longtemps. Au début de 1896, il est en France et, le 12 août 1897, il sort de la congrégation pour entrer à la Trappe (l'abbaye Saint-Lieu-Sept-Fons, dans l'Allier).

40. Le P. Reymann est né à Mertzwiller, en Alsace, le 3 juin 1869. Il est prêtre le 3 novembre 1893 et fait profession le 15 août 1894. Affecté en Angola, il commence par servir au séminaire de Huila puis aux Gambos et à Kihita. En 1901, il rejoint le P. Carlos à Loanda et meurt à Cabinda le 22 janvier 1905 (*BG*, t. 23 p. 166s).

41. Le frère Alvarès da Silva fait profession le 19 mars 1873 à Braga, demeure quelques années au Portugal puis part en Angola en 1886. Il sert à Huila puis à Kihita jusqu'en 1900. Après un nouveau séjour au Portugal il repart en Angola en 1904 et travaille à la procure de Loanda. Il meurt à Malange le 2 juin 1923 à l'âge de 69 ans (dossier personnel FA2).

42. Onzième lettre du P. Ehrhart à ses neveux.

Le père Ehrhart a toujours gardé le souci de développer le village chrétien, en formant des couples vraiment fervents qui seront le « noyau dur » de la mission. Quelques événements viennent parfois interrompre les occupations habituelles : ainsi, un jour, un ouragan arrache le toit de leur maison et tout le monde se retrouve sous des trombes d'eau. Le personnel de la mission se réfugie alors dans une grotte de la montagne proche, grotte assez vaste pour les accueillir tous puisqu'elle servait autrefois aux voleurs de bétail ! Il faudra trois jours ensuite pour sécher tous les effets !

Premier congé et reprise

Le 27 février 1898, le père Ehrhart écrit au supérieur général, Mgr Le Roy [43], pour lui demander l'autorisation de rentrer en congé [44] (celui-ci n'était pas « automatique » mais dépendait de l'état de santé ; 1897 avait été une année difficile...). Mgr Le Roy donne son accord. Les congés étaient rares mais ils duraient plusieurs mois, selon l'état de santé. Comme tous les missionnaires, le père Ehrhart en profite, non seulement pour se reposer et rencontrer famille et amis, mais aussi pour ramasser les fonds et le matériel nécessaire à sa mission. Tout un réseau de « zélatrices » récoltait des objets de toute sorte : habillement pour les enfants, objets du culte, semences... Le père Ehrhart retrouve aussi, à un poste de direction, M. Jacquet dont il dépendait au moment de son apprentissage à Dolfuss-Mieg.

« Sur ces entrefaites, après avoir pendant trois mois de soins, repris santé et force, je fus appelé par notre supérieur général au collège d'Épinal tenu par nos Pères. On me confia une classe de grec pour remplacer le professeur tombé malade. Pendant quatre mois, j'ai fait ce cours à une trentaine d'élèves ; heureusement j'avais affaire à des commençants, car... en Afrique on a le temps d'oublier une langue qu'on ne parlera jamais. En janvier 1898, j'étais de retour à Dornach où j'ai trouvé des quantités d'objets apportés par les zélatrices. De M. Jacquet plusieurs pièces d'étoffe qui m'ont permis, en revenant dans ma Mission, de faire un costume complet pour nos garçons et nos filles. En outre M. Jacquet a fait imprimer sur étoffe bleu ciel une série d'étoiles d'or pour confectionner un dais pour la procession de la Fête-Dieu. Les sœurs de Dornach ont exécuté ce dernier travail. En outre il y avait un certain nombre

43. Mgr Le Roy, ancien vicaire apostolique du Gabon, est devenu supérieur général après le chapitre de 1896.

44. Dossier personnel AF9.

de statues de différents saints, des anges adorateurs, des tableaux de toutes sortes, des nappes d'autel, des aubes, des surplis, un encensoir et navette, des images, des chapelets et surtout de beaux ornements. Dans une des caisses il y avait les 14 stations du Chemin de Croix. Dans une autre caisse il y avait un instrument de musique " Phoenix " avec 41 plaques ou disques et une harmonica [45]... »

Il emporte même un uniforme complet de « Suisse d'église » (dont il fera cadeau au roi de Kihita qui venait d'être baptisé !) et aussi quelques bouteilles de kirsch ou de quetsch, offertes elles aussi. Une vraie brocante ! Au départ, il faudra fabriquer 16 caisses pour emporter tout le matériel récolté ou acheté. Les expéditions se faisaient par le port de Hambourg, en Allemagne. Le père Ehrhart récupérera ses caisses deux mois plus tard à Mossamédès. On comprend que l'arrivée du père à Kihita fut un jour de fête pour tous [46] ! Les premiers jours sont consacrés à la visite des chefs de villages et à celle des plantations, qui s'étaient beaucoup développées en un an.

Après son retour en 1898, le père Ehrhart reprend donc sa charge de supérieur à Kihita, aidé un moment par le père Thuet [47] :

« Mon retour à ma chère Mission de Kihita a donné lieu à un nouveau changement de personnel. Le Père Severino [48], Brésilien qui m'avait remplacé pendant mon séjour en Europe, fut appelé à aller fonder une École Apostolique au Brésil où il se trouve encore aujourd'hui ; un nouveau Missionnaire le Père Mauduit [49] me fut adjoint, un

45. Treizième et quatorzième lettres, écrites en 1943. L'inventaire de ces caisses se trouvait dans ses petits calepins où le père notait toutes sortes de détails de ses journées. Malheureusement, ces agendas ont disparu.

46. Quinzième lettre, en 1943.

47. Jules Thuet est né à Colmar le 29 octobre 1871. Il est ordonné le 23 octobre 1894, fait sa profession le 29 août 1895 et part pour le Portugal. Il passera 14 mois à Kihita en 1897-1898. Après la révolution portugaise de 1910, il partira à l'île Maurice où il meurt le 10 septembre 1946 (*BPF* n° 34, mai-juin-juillet 1947).

48. Le P. José Severino da Silva, né le 18 mars 1867 à Rio de Janeiro, a été élève du P. Antunès à Santarem, au Portugal. Il a, comme tous les spiritains de l'époque, terminé ses études à Chevilly. Après sa profession religieuse, il est nommé professeur à Braga puis à Porto et enfin au séminaire diocésain de Huila. C'est lui qui assure l'intérim à Kihita. Au cours d'un congé, l'archevêque de Rio lui demande de prendre la direction d'une école d'enfants abandonnés. Il accepte, espérant recevoir du renfort mais Mgr Le Roy refuse de s'engager. Ne pouvant plus se retirer de cette œuvre, il sort de la congrégation le 4 janvier 1923 et est reçu dans le diocèse de Rio (dossier personnel DB 12).

49. Victor Mauduit est né le 25 octobre 1876 à St Hilaire du Harcouët. Pour pouvoir s'occuper de sa mère, il rentre en Europe, est nommé curé de l'île de Chausey en 1912 et finalement sort de la congrégation en 1920 (dossier personnel DB5).

garçon intelligent et actif, aimant le Ministère auprès des Noirs ; il m'aida beaucoup dans le développement de la Mission et chose précieuse en Afrique, je pouvais m'absenter des jours et des semaines, convaincu que le P. Mauduit ne manquerait à aucun de ses devoirs [50]. »

Ses vicaires changent assez souvent, au gré des besoins de Kihita et des autres missions, au fur et à mesure aussi des congés. Nous trouvons, en mars 1899, le père Wolff [51], chargé de reconstruire une nouvelle mission après des inondations particulièrement destructrices, puis le père Mauduit avec qui le père Ehrhart a correspondu jusqu'à la fin de sa vie, le père Antoine Kaufmann dont il a gardé un excellent souvenir. L'équipe des frères s'est renforcée : au frère Alvarès se sont joints, en 1899-1900, les frères Fructuoso [52] et Francisco d'Assise [53]. Désormais on compte 17 familles chrétiennes, 4 autres villages sont évangélisés, un orphelinat est créé avec une dizaine d'enfants. En 1902, avec le frère Francisco, l'état du personnel signale les frères Lino [54] et Lazaro [55]. Ils s'occupent tout particulièrement du jardin et des cultures (c'était un souci constant des premiers missionnaires : autant que possible, produire sur place ce qui est nécessaire pour vivre ; les relations difficiles avec l'Europe poussaient dans ce sens...) tandis que le frère Francisco se consacre toujours à son industrie sucrière. La mission compte maintenant trois catéchistes au lieu d'un, et 6 villages évangélisés, en plus du village chrétien. Au début 1903, le père Ehrhart est toujours supérieur, aidé par le père Kauffmann Antoine. À regarder les origines du personnel missionnaire, on s'aperçoit que les pères sont presque tous alsaciens et les frères portugais, et ceux-ci viennent majoritairement du diocèse de Guarda.

---

50. 16e lettre du P. Ehrhart à ses neveux, 1943.

51. Charles Wolff est né le 2 septembre 1869 à Wasselonne, en Alsace. Il fait sa consécration à l'apostolat le 15 août 1895 et est désigné pour l'Angola. Il rentre en Europe en 1901. Le 10 mars 1941, il meurt à Langonnet.

52. Fructuoso da Silva est né à Cortès (diocèse de Guarda) le 10 mai 1864 ; il fait profession à Cintra le 8 septembre 1890 et meurt le 5 novembre 1940 à 76 ans.

53. François d'Assise Martins Vaz est né le 11 août 1876 à Alfaiatès (diocèse de Guarda), il fait profession à Huila le 2 février 1896 et passe cinq ans à Kihita, de 1899 à 1904. C'est lui qui est chargé de « l'industrie sucrière » selon l'état du personnel. Il meurt le 22 décembre 1967 à 91 ans !

54. Lino Soarès est né le 22 juillet 1877 à Teixoso (diocèse de Guarda), il fait profession à Cintra le 5 septembre 1896 et meurt à Jau le 7 juin 1916. Il avait 39 ans.

55. Lazaro Viegas est né lui aussi dans le diocèse de Guarda, à Cortès, le 3 août 1867. Il fait profession le 25 mars 1899 et meurt à Kihita le 5 juillet 1902, à 35 ans, après quelques heures de forte fièvre (*BG*, t. 21, p. 675).

La vie en mission n'est jamais routinière. Comme pendant le premier séjour, il existe des moments amusants, d'autres plus tragiques. Un jour, en 1902, les missionnaires eurent la surprise de voir un grand singe pénétrer dans la cuisine et dévorer ce qui devait être leur repas du soir ! Il réussit ensuite à échapper au fusil des chasseurs ! Kihita connaît aussi une bataille, vers 1901 vraisemblablement : une tribu voisine voulait venger un ancien vol de bétail et d'enfants. Mais les gens du village étaient mieux armés. Le père fait alors une expérience étonnante : « Le troisième jour après la bataille, une nuée d'aigles de la grande race s'abattit sur le champ funèbre et en moins d'une matinée ces oiseaux de proie avaient dévoré toutes les chairs de ces nombreux cadavres [56]. » Quelques mois plus tard, une délégation des tribus voisines vint à la mission pour demander l'ouverture chez eux d'une station comme celle de Kihita.

Vers la fin de 1902, avec l'accord de Mgr Le Roy que le père Antunès avait contacté, le père Ehrhart prépare cette nouvelle annexe de Vimanya. Et c'est à nouveau les visites exploratoires, le choix d'un terrain, l'accord des chefs à obtenir, puis la construction d'une maison provisoire, le travail des cultures, la visite systématique des villages, le recrutement pour l'école, puis la catéchèse. Cette fois c'est le frère Gonzaga [57] qui accompagne le père Eugène. Le père Antunès, supérieur provincial, l'a envoyé pour commencer le jardin potager et plus tard des grandes cultures. Dans sa lettre du 1er octobre 1902, il annonce au supérieur général que l'essai d'un embryon de mission dans ce village s'avère concluant. Les terrains disponibles permettront en particulier d'établir un grand village chrétien. Pour le moment, le catéchuménat fonctionne avec succès et augure bien de l'avenir [58]. Le père Ehrhart lui-même revient souvent à Kihita :

« Depuis mon départ de Kihita, je n'ai cessé de m'intéresser et de m'occuper de cette mission. Tous les vendredis, je faisais route vers cette mission qui m'était chère en raison de l'importance de ses installations et de ses cultures. Le père Mauduit [59] mon représentant profitait de ma présence pour combiner les travaux à exécuter dans la semaine [60]. »

---

56. Vingtième lettre du P. Ehrhart à ses neveux, 1943.

57. Le frère Gonzaga, Francisco Cabral, est né le 20 mars 1863 au Portugal (Aldeia de Calvalho). Il entre au postulat à 26 ans ; quoiqu'il ait perdu un œil, il était tisserand de métier mais capable aussi de jardinage et de bien d'autres activités. Après avoir servi à Porto, il est nommé pour Counène, le 6 octobre 1891. Il s'occupera, à Huila, de l'infirmerie, du jardin, de la distillerie et de la brasserie jusqu'à sa mort, le 9 mai 1928, sauf les trois années passées à Vimanya, de 1902 à 1905 (*BG*, t. 34, n° 469, septembre 1929).

58. Lettre du P. Antunès au supérieur général, 1er octobre 1902, ACSSp 3L1.13.5.

En fait Vimaya restera toujours une annexe et après le départ du père Ehrhart, il n'y aura plus de personnel fixe en ce lieu. Au moment où le père Ehrhart va quitter Kihita, le nombre d'orphelins recueillis atteindra le chiffre de 24, celui des familles chrétiennes 23 et la mission compte plusieurs centaines de catéchumènes. Mais avant son départ, le père Ehrhart a l'occasion, inattendue, de visiter tous les villages du royaume de Kihita :

« Un jour je reçus une lettre officielle du palais du gouverneur général de Loanda [...]. La missive de ce brave gouverneur me proposait d'entreprendre le recensement de la population du Royaume de Kihita. Le résultat devait être publié dans le bulletin officiel de la province et aussi à Lisbonne au ministère des colonies. Les appointements se montaient à 400000 reis (mille reis en ce temps-là correspondaient à 5 F de notre monnaie [61]). Comme bien tu penses, j'ai accepté cette besogne qui me donnait l'occasion de visiter tout le pays, connaître l'esprit des différents chefs des villages à notre égard et placer un bon mot au profit de l'évangélisation de ces contrées, unique but et motif de notre venue dans ces régions. Ce traitement de 2000 frs me convenait aussi, car il me permit de faire l'acquisition d'une machine agricole pour mes missions. Les préparatifs de voyage furent vite faits. La carriole attelée de 8 bœufs – un garçon pour la conduite de la voiture et le soin des bœufs pendant les repos – 1 garçon pour me faire la cuisine et enfin l'interprète ou catéchiste qui m'accompagne dans tous mes déplacements. En outre il me fallait un matelas et couverture pour la nuit que je passais dans la voiture couverte d'une bâche. Mes garçons se couchaient sous la voiture entourée d'un bon feu. Le voyage devait me prendre deux mois de temps et il fallait emporter le nécessaire pour la cuisine. Un sac de pommes de terre et un sac d'oignons devaient faire le menu de tous les jours ; quant à la viande on la trouvera dans les villages où le chef ne se présente jamais sans une poule. Les oignons servaient à faire une bonne soupe très recommandée dans les pays chauds pour calmer la soif ; outre ces articles purement matériels, il fallait emporter

59. Le journal de communauté de Kihita (écrit souvent, à l'époque, Quihita) note une réunion dans cette mission, le 11 janvier 1903, avec le P. Antunès. Il est décidé que le P. Ehrhart serait supérieur de Vimanya et le P. Hardy supérieur de Kihita. Le P. Antunès fait ensuite sa visite à la nouvelle mission mais il est rappelé d'urgence à la mission de Huila à cause de la santé du P. Charles (Wunenburger). D'après ce même journal, le P. Mauduit arrive le 2 mars 1903. Le P. Alcide Hardy est né le 22 octobre 1869 à Moncy (Orne), fait la théologie au Portugal, est ordonné prêtre à Lisbonne et devient professeur à Porto, puis aux Açores, enfin à Huila en 1900. Il est un moment au noviciat des frères de Mounyino et arrive donc à Kihita. Mais il meurt dès le 30 août de cette même année 1903. Le journal note bien les fréquentes visites du P. Ehrhart et du frère Gonzaga nommé lui aussi à Vymania. (ACSSp 3L3.2.13). Il n'y a pas de journal entre novembre 1903 et avril 1905.

60. 25e lettre du P. Ehrhart à ses neveux, 15 juillet 1944.

61. En 1944.

l'autel portatif pour la messe de tous les jours à l'endroit du campement. Équipé de la manière dont je viens de dire je partis vers ces populations qui, pour la première fois, avaient la visite d'un Blanc [...]. Nous voilà arrivés au premier village où nous avons établi notre campement. La première impression fut désastreuse ; à la vue d'un homme de blanc vêtu et de peau blanche, les enfants et même de grands garçons et de grandes filles tous nus comme des vers, s'enfuyaient en poussant des hurlements ! Les grandes personnes venaient aux renseignements et parmi elles le Chef du village ; ce dernier nous salua à la manière accoutumée et nous souhaita la bienvenue chez lui.

Après la visite de la première case, le Chef, sur ma demande, m'accompagna d'une maison à l'autre où sans préambule nous comptions le personnel et ainsi pour tout le village ; il nous a fallu une heure pour cette besogne et je pris congé du chef en lui faisant un cadeau bien apprécié par lès Noirs. J'avais emporté une pièce d'étoffe pour pagne de nos enfants ; un mètre suffit pour remplacer les peaux de chèvre que ces gens ont pour se couvrir autour des reins. Dans l'après-midi de ce jour nous avons gagné un second village où après les mêmes discours que la veille je pus faire le dénombrement de la population avec le concours du chef du village ; en partant, remise du cadeau au chef contre la poule remise à mon cuisinier pour le repas du soir. C'est ainsi que pendant deux mois j'ai parcouru cette immense contrée, visitant près de 150 villages, m'arrêtant le strict nécessaire de temps dans chaque endroit pour causer avec le Chef et compter son monde. Partout j'ai été bien reçu [...].

Cette vie nomade depuis des semaines a fini par nuire à ma santé ; peu avant la visite des derniers villages je fus pris de dysenterie qui m'obligea à prendre le chemin du retour ; pendant trois jours et trois nuits j'ai dû rester étendu dans mon chariot quand enfin je suis descendu à la Mission de Kihita où j'ai trouvé un remède simple et efficace dans mon cas. Le blanc d'une demi-douzaine d'œufs dilué dans une bouteille d'eau me donna une boisson *sui generis*. J'en bus 3 verres et au bout de quelques heures de repos je pus me lever, marcher et reprendre le chemin de la mission de Vymania. En examinant mes listes du recensement, j'ai pu trouver une addition qui me donna le chiffre de 45000 personnes pour le District que j'ai parcouru. J'ai fait mon rapport au Gouverneur de Loanda qui s'empressa de me féliciter et peu après le bulletin Officiel de la Province reproduit mon rapport avec félicitations à l'adresse du « Padre Eugenio » de la Mission de Vymania. Quelques semaines plus tard, nos pères de Lisbonne m'envoyèrent le journal « Saeculo » où se trouvait un article très élogieux sur le « Padre Eugenio da Missao de Vymania ». Cet article venait du ministère de la Marine de Lisbonne et remerciait le Missionnaire pour le recensement effectué dans le district de Kihita. As-tu remarqué que mon nom de famille ne figure pas sur les pièces officielles ? C'est que dans nos missions, les missionnaires sont désignés sous leur petit nom parce qu'ils sont étrangers [62]. »

62. 26e et 27e lettres du P. Ehrhart à ses neveux, du 15 septembre et du 15 novembre 1944.

Dans ses lettres, le père Antunès signale à plusieurs reprises à Mgr Le Roy, le supérieur général, que le père Ehrhart a besoin de rentrer en France, pour des raisons de santé mais aussi pour des affaires de famille à régler [63]. Padre Eugenio prend alors son deuxième congé. À la mort du père Hardy, le père Braz le remplace à Kihita comme supérieur. Selon une lettre du père Antunès, les pères Ehrhart et Dekindt partent de Huila le 27 janvier 1904 [64]. Le voyage de retour est pénible car le père Ehrhart a le mal de mer dès qu'il monte sur un bateau ! À son arrivée à Paris, Mgr Le Roy l'envoie se reposer en famille pendant plusieurs mois.

Dans la tourmente révolutionnaire du Portugal

En 1905, puisque sa santé ne lui permet plus de retourner en Afrique et qu'il connaît le portugais, le père Ehrhart est envoyé comme économe dans la communauté de Cintra, à une vingtaine de km de Lisbonne. La propriété a été offerte à la congrégation en 1887. Elle comprend terrains et maisons [65] pour servir à la formation de séminaristes et de frères. Quelques mois après son arrivée à Cintra, le père doit retourner à Paris, en juillet 1906, pour assister au chapitre général de la congrégation. Il y participe en effet comme délégué des missions d'Angola et du Congo [66]. À la fin, après une courte visite à Mulhouse, il revient au Portugal.

La situation politique y est alors bien difficile : un certain nombre de maisons religieuses ont été fermées en 1901 à la suite de lois contre les congrégations [67]. Parce qu'ils travaillaient dans les « colonies », les Spiritains n'ont pas été touchés. Dès cette époque « tout homme portant une soutane était traité de jésuite, et plusieurs ecclésiastiques français de passage faillirent l'apprendre à leurs dépens [68] ». Le roi D. Carlos, voulant reprendre la situation en main, instaure un pouvoir fort en 1906, mais il en résulte une violente

63. Lettres du P. Antunès à Mgr Le Roy (27 septembre 1903, 14 janvier 1904).

64. Lettres du P. Antunès, 14 et 27 janvier 1904, ACSSp 3L1.13.5.

65. Le P. Eigenmann, dans une lettre au supérieur général, datée du 25 septembre 1887, raconte en détail cette donation (ACSSp 10G1.1a9). Un décret royal du 14 novembre 1889 reconnaît l'« escola agricola colonial » de Cintra comme « institution auxiliaire du Royal Patronat Portugais » et lui assigne une subvention annuelle. Un article du journal *A Epoca* du 19 décembre 1889 fait l'éloge de cette école confiée aux Spiritains... (ACSSP 10G1.1a9).

66. Lettre n° 29 (dossier personnel ADA4) et BG n° 234, août 1906, t. 23, p. 675-678.

67. ACSSp 10G1.1a3.

68. *La Croix*, jeudi 2 mai 1901 (ACSSp 10G1.1a3).

campagne contre la royauté. Les étudiants de Coïmbra donnent l'exemple de la grève et celle-ci entraîne un mouvement général d'opposition. Une première révolution a lieu en janvier 1908, mais elle paraît écrasée lorsque le roi et le prince héritier sont assassinés au 1er février 1908. Son second fils devient roi sous le nom de D. Manuel II. Il cherche l'apaisement mais c'est trop tard. Les élections municipales permettent aux républicains de s'emparer de Lisbonne. Et comme les réformes ne viennent pas, les républicains réussissent un coup de force : c'est la révolution du 4 octobre 1910 [69]. Le 5, le roi est destitué, la république proclamée. Le 8, une nouvelle loi supprime, non seulement les Jésuites, mais tous les établissements religieux [70]. Toutes les maisons spiritaines du Portugal sont alors fermées. Pères et frères, avec les jeunes les plus avancés, se réfugient en France ou en Belgique. Certains jeunes s'établissent à Saint-Pé, en France. Les autres sont renvoyés dans leur famille. En Belgique, les Spiritains commencent une maison à Louvain [71]. Le 20 avril 1911, sera votée la loi de séparation de l'Église et de l'État (comme auparavant en France, en 1905).

Le père Eugène Ehrhart est évidemment pris dans cette tourmente. Il raconte ainsi ses aventures à un directeur de revue [72], sous le titre *« Un épisode de la révolution portugaise »* :

« Cher ami,

Vous me demandez quelques détails sur mes aventures dans ma fuite devant la Révolution portugaise... C'est le 4 octobre vers 11 heures de la nuit que nous avons entendu les premiers coups de canons, qui annonçaient à la ville de Lisbonne et aux environs l'inauguration de la Révolution. De Cintra à Lisbonne, comme vous le savez, il y a 30 kil. à peine, et, à cette heure de la nuit, l'écho du bruit des canons n'a pas manqué de produire sur ceux qui avaient le sommeil léger, une impression peu rassurante, d'autant plus que depuis quelques jours déjà on pouvait prévoir, non pas une révolution sanglante, mais du moins quelques graves désordres. Dès le lendemain le téléphone de Cintra nous annonçait les événements de la nuit, et une

69. Lire par exemple Jean-François LABOURDETTE, *Histoire du Portugal*, Fayard, 2000, p. 556-558.

70. Décret du Ministère de la justice, sur les congrégations religieuses, 8 octobre 1910 (ACSSp 10G1.1a4).

71. Note du P. Cabon, *ibidem*.

72. Dans la revue *Bethsaïde*, gérant Abbé Ellerbach, n° 11, 15 novembre 1910 (dossier personnel AD4).

âme charitable eut soin de nous prévenir d'éviter en ce jour toute visite à la Capitale. Dans la journée du 5 rien d'anormal dans notre Communauté jusqu'au moment de la proclamation de la République. Les premières nouvelles de l'après-midi de ce jour furent mauvaises ; on nous apprit que le nouveau régime s'était déclaré franchement anticlérical et avait armé toute la canaille, les apaches et le rebut des prisons qu'on s'était hâté d'ouvrir. Plusieurs centaines de ces repris de justice avaient reçu fusils et cartouches pour faire la chasse aux prêtres. Ils ne perdirent pas leur temps, et en moins d'une heure, eurent cerné plusieurs communautés religieuses, entre autres celles des Jésuites et celle de nos pères de Lisbonne. Inquiets sur le sort des nôtres, nous avions confié à une personne sûre le soin de s'enquérir sur l'état des choses et de solliciter des ordres de notre Provincial pour notre communauté de Cintra. Pris par les Révolutionnaires, notre commissionnaire faillit être fusillé, et ne dut son salut qu'aux preuves qu'il put fournir qu'il n'appartenait à aucune société jésuitique, comme ils disent. Le lendemain seulement notre courageux auxiliaire put constater le mal qui était déjà fait, et le soir de ce jour nous sûmes que les pères, frères et séminaristes de notre Communauté de Carnide étaient tous prisonniers dans une forteresse, et que nos pères de la Résidence de Lisbonne étaient en fuite. Le moment des précautions à prendre était venu. Le gouvernement provisoire révolutionnaire venait de nommer un nouveau préfet à Cintra, qui dès la première heure s'était mis en relation avec nous. Il paraissait assez en notre faveur, et venait plusieurs fois le jour nous rassurer. Cette nuit et la précédente, comme bien vous pensez, personne de nous ne songea à dormir ; plusieurs groupes de pères et de frères faisaient la ronde, et, au premier signal donné par eux, nous avions l'ordre de sortir de la maison. On devait s'attendre à tout, car à Cintra même l'opinion était depuis longtemps préparée, et la jeunesse désœuvrée n'attendait que le signal pour faire l'assaut de notre communauté. Cette opération fut réservée pour la journée du 6. Vers deux heures de l'après-midi, entrèrent dans notre propriété 400 hommes armés jusqu'aux dents, venant en partie de Lisbonne et en partie de Cintra ; deux canons étaient placés sur une hauteur qui domine notre maison, et le plan des commissaires de la République était de bombarder nos bâtiments en cas de résistance de notre part. Bientôt apparut le préfet avec trois ou quatre chefs de cette milice improvisée, qui prétendit faire une perquisition dans nos maisons, pour trouver les 2000 fusils que le peuple savait être cachés dans nos caves ou les souterrains qui nous amènent l'eau pour l'irrigation de nos jardins. En moins d'une minute nous remîmes à cette délégation du peuple un fusil de chasse, avec une vingtaine de cartouches, et un vieux revolver qu'un frère avait rapporté de chez lui, également avec une vingtaine de cartouches ; c'était tout notre armement. Ces armes furent montrées et remises au chef des 400. Ces derniers les reçurent en vociférant à tue-tête : « Vive la République !! » Cependant ils ne se montrèrent pas satisfaits ; ils sont venus pour recevoir, non un fusil, mais 2000 ! Ils exigèrent donc que la délégation commençât la perquisition, et force nous fut d'ouvrir toutes les pièces de nos bâtiments, caves, greniers, etc. Les recherches, comme vous le pensez bien, furent absolument infructueuses, et au bout de quelques heures on

déclara l'opération faite. Le préfet alors vint haranguer la troupe désireuse surtout de piller la communauté, finit par la convaincre qu'il n'existait ni fusils ni poudre, et la pria de respecter les habitants de la propriété. Finalement on hissa le drapeau révolutionnaire sur la chapelle et tous, comme un seul homme, le saluèrent au cri de : « Vive la République ! » La visite était terminée, et la troupe se retira en assez bon ordre. Pendant tout ce temps notre personnel s'était enfui, chacun avec un petit ballot de linge ; les uns s'étaient cachés dans les champs de maïs, d'autres au milieu des haies qui bordent la rivière. Un père avec deux séminaristes s'était enfui vers une ville voisine ; vers la nuit, ils furent reconnus et reconduits à Cintra, où le préfet eut la bonté de les ramener à la communauté dans sa propre automobile. Cette gracieuseté de la part de notre nouveau préfet nous inspira quelque confiance, si bien que nous remîmes en place les objets de valeur, que la veille nous avions mis en lieu sûr. [...]

Ce même jour nous apporta la nouvelle que le gouvernement provisoire était mécontent du préfet, celui-ci ayant été dénoncé comme trop favorable aux Jésuites, et le bruit se répandit qu'une nouvelle escouade de forcenés était en route pour faire l'assaut de notre communauté. Nous étions alors au salut du Saint Sacrement. Cette fois encore le préfet eut le talent de maîtriser ces sauvages, et de leur faire rebrousser chemin. On était venu pour faire une nouvelle perquisition, car la veille on n'avait pas parcouru les souterrains ou aqueducs, où nous devions avoir caché les 2000 fusils en question. Samedi 8 octobre, nous nous attendions à une nouvelle visite d'apaches, mais en vain. Seul le préfet, un peu avant midi, vint nous rassurer ; mais hélas ! ses bonnes intentions demeurèrent stériles devant le décret officiel d'expulsion qu'il nous apporta lui-même, vers les deux heures de l'après-midi, en nous déclarant son impuissance à nous protéger davantage. Il nous conseilla la dispersion immédiate. Par les journaux de Lisbonne, nous venions d'apprendre le rétablissement des lignes de chemin de fer qui avaient été coupées, dans la nuit du 5 au 6, par ordre du gouvernement provisoire. Comme vous voyez, il m'eut été impossible de quitter le pays avant le samedi 8 octobre, toute communication avec le Nord ayant été interrompue, par crainte du renfort que ces provinces auraient pu envoyer aux troupes restées fidèles au Roi. C'est donc en ce soir du 8 octobre que commença l'exode de notre Communauté. Il était six heures quand une voiture emmena nos bagages vers la station de Cintra, où peu de temps après, une autre voiture me conduisit avec huit jeunes gens. À sept heures et demie nous arrivions à la gare centrale de Lisbonne où nous devions prendre le train pour le Nord. [...]

Arrivés à la gare de Lisbonne, où il nous fallait changer de train pour prendre celui qui devait nous emmener vers le Nord, mes jeunes gens qui se trouvaient dans un autre wagon que moi (par mesure de prudence), descendent du train avec leur sac sur le dos et se dirigent vers la sortie, quand tout à coup ils sont empoignés par une bande de vauriens armés qui les entraînent hors de la gare, après avoir saisi leurs effets. Pris de peur l'un d'eux se met à jouer des jambes, se dégage de la foule et court vers moi pour m'annoncer ce qui venait d'arriver. Pendant ce temps je m'étais rendu avec le

frère qui m'accompagnait, sur le quai où stationnait le train prêt à partir pour le Nord. Je commençais à me rendre compte de ce qui venait de se passer, et me demandais ce qu'allaient devenir ces jeunes gens que je devais accompagner chez eux. J'avais encore dans la valise l'argent de leur voyage. Je vous dirai tout de suite, avant de continuer ma propre histoire, que ces pauvres garçons ont été conduits au tribunal révolutionnaire, interrogés sur ce qu'ils étaient, d'où ils venaient et où ils allaient. Ne pouvant établir aucune charge contre eux, on les mit en prison provisoire, et après minuit ils purent retourner à Cintra.

Au moment donc où l'un d'eux s'était réfugié auprès de moi, j'allais prendre le parti de monter en wagon, même avant d'avoir mon billet, quand une bande de sauvages furieux déboucha sur le quai où je me trouvais, se précipita sur moi et m'arrêta au nom de la République. Ce fut pour moi un moment critique, un moment solennel. Sans fausse honte, j'avoue que je me suis cru perdu, et je me suis préparé à la mort. Je ne voyais autour de moi que fusils, sabres, couteaux, revolvers ; chacun brandissait son arme en hurlant. Plus d'une fois j'ai dû reculer pour n'être pas touché par un instrument tranchant ; ces dignes représentants du peuple ne paraissaient plus des hommes, mais de vrais démons. Jamais au fond de l'Afrique, je n'avais assisté à pareille scène. Au milieu de la cohue, je me rappelle encore avoir aperçu un type assez bien mis que j'avais vu souvent à Cintra ; c'est ce personnage que je suppose avoir été mon dénonciateur, et qui sera venu d'office de Cintra, dans notre train, pour nous livrer à la populace. Cet assaut inattendu ne me permit pas de voir ce qui se passait autour de moi, et je ne pensais plus qu'à me préparer au moment suprême, quand tout à coup, se frayant un chemin à travers cette foule en délire, un général révolutionnaire vint à moi, et s'informa de la cause de ce vacarme. Par une inspiration du ciel, je me mis à parler allemand, et déclarai à ce monsieur que je me disposais à monter dans le train quand ces gens étaient venus m'arrêter. En ce moment-là même, on était en train de faire l'inventaire de ma valise, que l'on vida sans vergogne, et chacun d'emporter ce qu'il voulait. L'un d'entre eux trouva mon unique soutane, la mit au bout d'une longue perche, et tous de crier : voilà encore un prêtre ! À mort ! À mort ! Mon chapeau me fut arraché de la tête et le cri de *tonsure* retentit dans la gare. Puis le crucifix, le bréviaire et d'autres objets disparurent sans que j'aie pu intervenir, étant retenu d'un côté par le général, et de l'autre par un marin armé. Je me plaignis cependant au général (toujours en allemand) de cette façon de me dépouiller. Pour toute réponse, le brave général me dit d'avoir patience et de faire en tout la volonté de mes agresseurs, car, disait-il, la populace était maîtresse de Lisbonne. Après qu'on m'eut dépouillé de mes valises, l'ordre fut donné par un marin de me conduire hors de la gare, où une multitude innombrable était impatiente de voir encore un prêtre capturé, bafoué et conduit au prétoire révolutionnaire.

Alors se mit en marche la lugubre procession ; en tête allait le porteur de ma soutane ; derrière lui je marchais moi-même entre mes deux acolytes : le général et un marin ; derrière moi un frère portugais qui s'était fait passer pour mon domestique, et auquel

on n'a fait aucun mal pour ce motif (soit dit en passant, ce bon Frère me resta fidèle jusqu'au bout de mon pénible voyage, sans craindre, comme tant d'autres, d'être molesté par la populace, à cause de son attachement à un prêtre). En sortant de la gare nous nous trouvions entre deux rangées compactes de gens haineux, poussant des cris de mort contre moi, et qui m'auraient certainement lynché sans la protection du bon général. Sous cette pluie d'insultes nous arrivâmes près du théâtre, où une automobile m'attendait. Ce fut la première fois que j'eus l'honneur de m'asseoir dans un de ces véhicules modernes ; je m'en souviendrai. Le général entra avec moi, ainsi que le marin. À peine avions-nous fait quelques mètres, que la foule redoubla ses cris et ses imprécations, et se rua sur l'automobile. En ce moment le général fut saisi de peur, voulut parlementer, et prier la multitude de nous laisser passer pour nous rendre au tribunal. Sa voix fut couverte et l'automobile resta stationnaire. Alors se précipita à la portière de notre voiture un Monsieur d'une quarantaine d'années, qui s'adressa au général pour lui demander quel était ce prisonnier ; après quelques mots d'explications de la part de l'officier, le personnage, qui n'était autre que le secrétaire particulier du ministre des Affaires étrangères du nouveau Gouvernement Provisoire, monta sur la toiture de l'automobile, et imposa silence à la foule qui obéit instantanément. Une harangue de cinq minutes environ calma les esprits surexcités, et on laissa passer notre voiture. Voici en quelques mots la substance de cette harangue : ' Citoyens de la République ! je vous prie de laisser passer cette voiture qui transporte au tribunal un voyageur, allemand d'origine, qui n'a pris aucune part à la Révolution, mais qui désire se rendre dans son pays encore aujourd'hui. Ce n'est pas un de ces Jésuites qui ce matin ont lancé des bombes sur nos marins ; croyez-moi, je ne vous trompe pas, et comme gage de votre confiance en moi, le représentant du peuple et du gouvernement de la république, je vous prie de crier tous avec moi : Vive la république portugaise ! ' Dix mille poitrines crièrent comme un seul homme : ' Vive la république portugaise ! ' Les rangs s'ouvrirent, et notre automobile se mit en route vers le tribunal. Ici nous nous trouvâmes en présence d'une vingtaine de juges improvisés, qui, vu leur costume délabré, paraissaient être les cousins germains des va-nu-pieds qui m'avaient arrêté. Le général et le secrétaire s'approchèrent de ces ' messieurs ', pendant que moi j'étais gardé par une dizaine de soldats, qui se tiennent jour et nuit dans l'antichambre du prétoire. Le bon secrétaire donna aux juges les mêmes renseignements qu'il avait donnés au peuple quelques minutes auparavant, et ajouta qu'il était imprudent de me condamner à la prison vu ma nationalité allemande. L'un des juges donna alors l'ordre d'élargissement, et pria ces messieurs de me reconduire à la gare. Vous comprenez mon soulagement en ce moment de délivrance ! Le retour vers la gare s'effectua dans de meilleures conditions ; la populace nous laissa passer sans plus d'invectives. C'est alors que j'ai revu ma soutane toujours portée comme un trophée. Je priai le providentiel secrétaire de me faire rendre mon habit, ce qui fut accordé sur le champ ; d'autres objets me furent rendus sur sa demande, et en moins d'un quart d'heure nous arrivions à la gare où ces messieurs avaient ordre de me faire rendre mes valises, qui se trouvaient à l'intérieur de la gare. En ce moment tout faillit

se gâter à nouveau ; j'allais remercier mes bienfaiteurs de tout ce qu'ils avaient fait pour moi, quand une centaine de voyous armés, accompagnés de quelques marins, se ruèrent sur le général et le secrétaire, les firent prisonniers sous le prétexte d'avoir délivré un de ces Jésuites qui le matin avaient tué des marins, et sans leur laisser le temps de s'expliquer, les traînèrent par terre hors de la gare, et de là sans doute au tribunal, s'ils n'ont pas été mis en pièces par la populace. Au moment de cette bagarre, plusieurs curieux, craignant des coups de feu, s'enfuirent à toutes jambes. J'imitai ces derniers, emportant le grand regret au fond de mon âme de n'avoir pu dire merci à ces deux hommes de bien, qui vraiment avaient exposé leur vie pour sauver la mienne. Que le Bon Dieu les en récompense. Je me tins alors caché, pendant plus d'une heure, dans la partie de la gare réservée à l'enregistrement des bagages. Il était 10 heures de la nuit. Mon fidèle compagnon était allé à la recherche de mes valises, qui me furent rendues, grâce à la bienveillance d'un employé de la gare. Malheureusement elles étaient à peu près vides. Ce n'est que le lendemain que j'ai constaté qu'il me manquait plusieurs choses importantes, entre autres l'argent pour me rendre en France ; mais le bon Dieu a encore veillé sur moi, et a suscité une bonne âme qui m'avança ce qui m'était nécessaire pour arriver jusqu'à Paris. Vers 10 h 1/2 nous avons pu entrer dans le train qui devait nous conduire dans le pays de mon compagnon, où j'ai dû séjourner pendant quelques jours en attendant de trouver l'argent nécessaire pour passer la frontière... »

Le temps des aumôneries et de la retraite

Pour permettre au père Ehrhart de se reposer, Mgr Le Roy lui propose une aumônerie de sanatorium en Alsace, puis en 1911, il est nommé économe au Château de Sonnenberg à Carspach, où se trouvait déjà un autre spiritain, le père Jolly. C'était un établissement « d'hydrothérapie rationnelle ». Le séjour dans cette maison de cure va durer jusqu'à la guerre. En 1914, d'une façon assez fortuite, le père Ehrhart aboutit en Suisse : à la déclaration de la guerre, il se trouve dans le nord de la France et il n'y a plus de train pour retourner à Mulhouse, les frontières étant fermées. Il réussit à rejoindre la Suisse et là, on lui propose l'aumônerie des soldats français, belges, polonais, russes, malades ou internés, regroupés à Montana. Les spiritains se trouvent tout à côté, aux Taulettes, C'est sa connaissance de l'allemand qui l'a fait choisir. En même temps il essaie d'aider sa famille « qui a été évacuée d'office à l'intérieur de l'Allemagne [73]. Il leur envoie ses économies [74] ». Puis il s'occupera des malades civils et ceci jusqu'en 1920. La communauté chrétienne de Montana aurait voulu le garder encore mais il est rappelé à Paris pour devenir l'économe de la rue Lhomond, puis caissier de la procure générale.

Travail sédentaire donc, sauf six semaines en 1921 : le supérieur général, à cause de sa connaissance des langues, l'envoie accompagner le « visiteur [75] » des maisons spiritaines en Allemagne et en Pologne. « C'est une fondation de la congrégation qui se prépare dans la Pologne ressuscitée [76] ». Au retour de ce voyage, il peut s'accorder un moment de vacances à Dornach, dans sa famille. Ce séjour à Paris est un moment heureux. Arrive, en 1939, la deuxième guerre mondiale. Ordre est donné à tous les septuagénaires de quitter Paris. C'est l'exil à Langonnet. Mais il ne dure pas longtemps : « Après 5 semaines passées à Langonnet, on me proposa d'aller comme Chapelain au Château de la Carrière » ; à 74 ans, il se sent encore capable de travailler un peu. Le château de la Carrière-La Cropte est situé à 30 km environ de Laval. Il appartient à la comtesse d'Alès. Le père Ehrhart passe ainsi toute la guerre en assurant l'aumônerie sur place, en aidant le curé de la paroisse, et en servant parfois d'interprète pour les autorités d'occupation. Mais il tenait à garder les liens avec sa congrégation et, régulièrement, faisait renouveler son « indult d'exclaustration [77] ».

En janvier 1945, le provincial de France voudrait l'envoyer à Mortain, comme confesseur des frères qui remettent la maison en état pour recevoir à nouveau les scolastiques. Cela ne peut se faire car un contrat lie le père Eugène avec la comtesse d'Alès. Il est prêt à rejoindre une communauté mais la maladie le prend. Elle rend pénible la fin de son séjour à La Carrière et l'empêche même de voyager. Une amélioration lui permet enfin de rejoindre Chevilly le 12 octobre 1949. Ce ne sera pas pour longtemps :

« Dès les premiers jours de novembre, il souffrit d'une crise d'asthme très pénible. Le samedi soir (5 novembre), son état inspira des inquiétudes. Le Supérieur, le père Vogel, lui fit part de ses craintes et lui proposa les derniers sacrements. À 20 heures,

73. Nulle part ailleurs, on ne trouve mention de cette déportation en Allemagne. En quelles circonstances ? Pour quels motifs ? Est-ce en relation avec le passage en Suisse de Gaston Ronfort et de Léa Hoffmann, les neveu et nièce du P. Ehrhart ? Dans la lettre 29, le Père Eugène signale leur arrivée. Gaston est inscrit au collège de Martigny et Léa donne des leçons particulières à deux petits garçons Galland. Puis elle suivra les cours du conservatoire de musique de Lausanne, pour le piano.

74. Lettre du P. Da Cruz (7 février 1916) écrite au chalet des Taulettes (la première résidence spiritaine, située entre Randogne et Montana).

75. Le visiteur est un délégué officiel de la Maison mère pour, en quelque sorte, inspecter une province ou un district...

76. *BG*, t. 30, n° 371, juillet 1921.

77. C'est à dire l'autorisation de vivre hors communauté.

il reçut l'Extrême-Onction et l'Indulgence de la bonne mort, demanda pardon aux confrères et remercia Dieu qui lui faisait la grâce de mourir en Communauté. Il s'éteignit doucement le même soir, une demi-heure avant minuit [78]. »

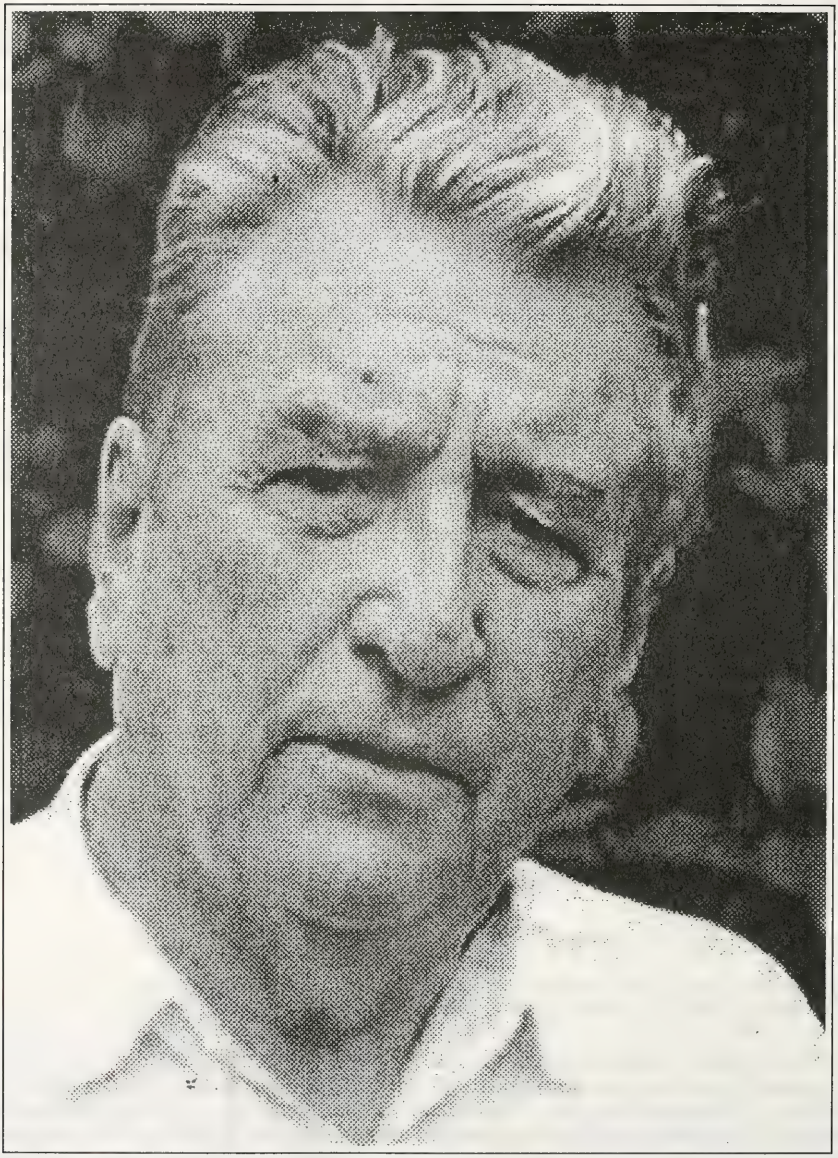
Voici le rapide portrait que trace de lui le bulletin général dans son historique de la maison mère [79] :

« Le P. Eugène EHRHARD (6 novembre 1949, décédé à Chevilly à 85 ans après 59 ans de profession). Longtemps il avait été notre économe, toujours joyeux, toujours aux petits soins pour tous, trottinant dans nos couloirs à l'affût d'un service à rendre aux confrères ou d'un mot aimable, toujours souligné d'un franc éclat de rire, car il aimait à faire plaisir. »

Sur ses 59 ans de profession, il aura servi 20 ans hors communauté, mais toujours en lien avec ses supérieurs. En toutes circonstances, il s'est laissé guider par les événements. Il a vraiment vécu au gré de l'histoire tumultueuse de son époque * !

78. Notice du P. Cabon dans le bulletin de la province de France déjà cité.
79. Bulletin historique de la Maison mère, 1956 à 1958, ACSSp 3C1.3b2.

* Gérard Vieira, spiritain, a exercé son apostolat en Guinée, de 1954 à 1967. Il a été expulsé de ce pays en même temps que les autres missionnaires européens. De 1967 à 1998, il occupe, au Sénégal, différentes fonctions, entre autres celle de supérieur principal du district spiritain (Sénégal, Guinée, Guinée-Bissau, Mauritanie). Il est l'auteur de l'ouvrage *Sous le signe du laïcat, l'Église catholique en Guinée*, tome I (1875-1925), tome II (1925-1958) – Diffusion : éditions Karthala. Le troisième tome est paru en 2005 aux éditions Karthala, dans la collection « Mémoire d'Églises », sous le titre : *L'Église catholique en Guinée à l'épreuve de Sékou Touré (1958-1984)* (501 p., illustr.). Il est actuellement responsable des Archives générales de la congrégation du Saint-Esprit, à Chevilly-Larue (Val-de-Marne).



Le père Jean Morizur
(1919-2003)

Mémoire Spiritaine, n° 23, premier semestre 2006, p. 114 à p. 146.

Le père Jean Morizur et la formation du clergé indigène en Afrique Équatoriale Française (1946-1953)

Côme Kinata *

En 1873, la congrégation du Saint-Esprit s'installa à Landana (au Cabinda actuel). Elle y ouvrit un séminaire puis un noviciat. Le 8 décembre 1880, De Brazza revenu du Gabon, arriva à Landana où les premiers élèves étaient des enfants esclaves rachetés par le père Duparquet. Celui-ci promoteur des œuvres (séminaire et noviciat), partit peu après pour le Sud-ouest africain, laissant le soin au père Carrie de continuer les œuvres ainsi commencées [1].

Quand en 1885, le Cabinda devint internationalement portugais, le père Carrie vint s'installer à Loango – en zone « française » – avec toutes ses œuvres. En 1886, Rome décida de créer le vicariat apostolique du Congo, dont Mgr Hippolyte Carrie (1842-1904) fut le premier titulaire [2]. Les premiers

* Né en 1948 à Brazzaville, Côme Kinata est diplômé de l'École Normale Supérieure de l'Afrique Centrale, docteur en Histoire de l'Université Paris VII. Maître-assistant en Histoire de l'Afrique contemporaine à l'École Normale supérieure de Brazzaville (Congo). Principales publications : *Les ethnochefferies dans le Bas-Congo français. Collaboration et résistance. 1896-1960*, Paris, L'Harmattan, 2001, 255 p. ; *La Formation du clergé indigène au Congo français 1875-1960*, Paris, L'Harmattan, 2005, 249 p.

1. Pour une vue d'ensemble de l'extension des missions spiritaines en Afrique centrale, voir : H. KOREN, *Les Spiritains. Trois siècles d'histoire religieuse et missionnaire. Histoire de la Congrégation du Saint-Esprit*, Paris, Beauchesne, 1982, p. 362-382.

prêtres indigènes, d'origine esclave, furent ordonnés au Loango dès 1892. À la demande même de Mgr Carrie, fut créé en 1890 le vicariat apostolique du Haut Congo français, avec siège à Brazzaville, confié à Mgr Prosper Augouard (1852-1921) [3].

Contrairement à Mgr Carrie qui ouvrit presque en même temps des écoles primaires, le séminaire et des noviciats de frères et de religieuses [4], Mgr Augouard crut bon de multiplier d'abord des baptisés, des confirmés, des écoles primaires et autres bonnes œuvres avant d'ouvrir un petit séminaire. Étant donné que les adultes ne peuvent être facilement convertis au christianisme, il faut s'occuper des enfants que l'on peut isoler et former en vase clos selon les principes moraux de l'Évangile. Et comme, au début, les seuls enfants disponibles sont des enfants esclaves, capturés pendant les guerres tribales entre voisins, une partie de la méthode missionnaire comme à Landana et à Loango, se traduira par le rachat d'enfants esclaves.

Le petit séminaire du vicariat de Brazzaville, ne vit le jour que le 15 mai 1913 ; soit vingt-cinq ans après la fondation de la mission de Brazzaville (1888). Les deux premiers prêtres de ce vicariat ne furent ordonnés que le dimanche 29 mai 1938. Mgr Augouard ne vit donc aucun prêtre indigène dans son vicariat.

Ainsi, malgré l'insistance des Souverains Pontifes successifs, certains prélats furent réticents à former des indigènes au sacerdoce. Nous rappellerons d'abord ces directives pontificales puis leurs applications au vicariat de Brazzaville et insisterons sur le séminaire de Mbamou où s'illustra le père Jean Morizur de 1946 à 1953.

---

2. Cf. Jean DELCOURT, *Au Congo avec Brazza et Stanley, Mgr Carrie*, Versailles, Imprimerie Saint-Paul, 1993, 188. p.

3. Quelques mises au point récentes : Olivier OUASSONGO, *Mgr Augouard et les missions catholiques du Congo français de 1878 à 1921*, Thèse, Université de Provence, 2003, 494 p. ; Paul COULON, « Le catholicisme et la vapeur au centre de l'Afrique. Premier Rapport à Rome (6 septembre 1894) de Mgr Prosper Augouard, vicaire apostolique de l'Oubanghi. Présentation et analyse d'un texte inédit », *Mémoire Spiritaine*, n° 14, deuxième semestre 2001, p. 68-111 ; Olivier OUASSONGO, « Les aspects financiers du vicariat de l'Oubanghi (Haut-Congo français) de 1890 à 1905 », *Mémoire Spiritaine*, n° 14, deuxième semestre 2001, p. 113-127.

4. Jean DELCOURT, « Un séminaire congolais au XIX^e siècle », *Spiritus*, n° 8, août-octobre 1961, p. 299-306.

-I-

De claires directives pontificales (1659-1926)

Le père Libermann, fondateur des Missionnaires du Saint-Cœur de Marie en 1841 et rénovateur de la congrégation du Saint-Esprit à partir de 1848, avait compris très tôt [5] que les missionnaires à envoyer sur les côtes africaines ne seraient jamais assez nombreux pour suffire à tant de peuples, que jamais on ne trouverait assez de prêtres européens pour une mission si difficile. L'Afrique ne deviendrait chrétienne qu'avec l'actif concours des Africains eux-mêmes. Ces prêtres noirs, écrit-il, « auront une grande autorité sur leurs concitoyens par les connaissances qu'ils auront acquises [6] ». La compétition internationale des nombreux prêcheurs est une raison supplémentaire de former sur place des hommes capables de les contrer : « Les prêtres et les catéchistes noirs seront bien plus capables que nos missionnaires de résister aux erreurs des ministres protestants et des mahométans. Au moins, avec leur secours, nos missionnaires l'emporteront bien plus facilement sur ces suppôts du démon [7]. »

Dans la conception de la formation du clergé indigène et des méthodes conséquentes, le père Libermann retrouvait avec bonheur une pensée traditionnelle que l'on aura encore tendance à oublier et que devront rappeler avec force les encycliques des papes Benoît XV en 1919 et Pie XI en 1926. Devant le peu d'empressement à former le clergé indigène, et aussi face à la médiocre qualité des résultats, eu égard à la formation reçue, le pape Benoît XV adressa, en 1919, la lettre apostolique *Maximum illud* aux patriarches, primats, archevêques, évêques de l'univers catholique. Il y donne les indications sur la formation et l'organisation du clergé indigène :

« Le prêtre indigène se trouve préparé à merveille pour introduire la foi chez ses compatriotes, comme il est naturel chez un homme qui leur est uni par la naissance,

---

5. Sous l'influence notamment de son ami des Missions Étrangères de Paris, Mgr Jean Luquet, qui avait poussé Rome à remettre en lumière – dans un texte de 1845, *Neminem Profecto* – les très claires Instructions de la Congrégation *De Propaganda Fide* de 1659. Cf. Paul COULON, « L'effervescente année 1846 et la genèse du grand *Mémoire* de Libermann à la Propagande », in Paul COULON, Paule BRASSEUR (dir.), *Libermann, 1802-1852. Une pensée et une mystique missionnaires*, Paris, Cerf, 1988, p. 401-455.

6. LIBERMANN, Lettre au père Le Vavasseur (à l'Île Bourbon), 14 novembre 1844, *ND*, VI, p. 420.

7. LIBERMANN, *Ibidem.*

la mentalité, les sentiments et les goûts. Beaucoup mieux que n'importe quel autre, il connaît les moyens de les persuader. Aussi trouvera-t-il souvent un accès facile là où un prêtre étranger n'aurait pas eu la permission d'entrer. Or de toute nécessité le clergé indigène doit être convenablement formé et éduqué, si l'on veut qu'il produise les fruits qu'on en espère. Jamais on ne pourra se borner à un rudiment élémentaire qui serait suffisant pour lui permettre d'accéder aux saints ordres. Sa formation sera intégrale et complètement achevée dans toutes ses parties, telle que la reçoit communément le clergé des pays de haute culture. Elle ne visera pas à fournir aux missionnaires étrangers des aides juste bons pour les besognes les plus humbles. le prêtre indigène doit être rendu capable de gouverner lui-même ses compatriotes si Dieu l'appelle un jour à leur tête [8]. »

Pie XI devait revenir avec vigueur sur ce thème dans son encyclique *Rerum Ecclesiæ*, en 1926, en parlant des « devoirs des chefs de Mission » :

« Avant toutes choses, Nous entendons ramener votre attention sur l'extrême importance de l'entrée des indigènes dans votre clergé. Il faut y travailler de toutes vos forces. Autrement, Nous jugerions qu'il manque quelque chose à votre apostolat, et plus encore que vous retardez trop et que vous ralentissez l'établissement et l'organisation de l'Église sur le territoire dont vous avez la charge. En plusieurs endroits, Nous l'accordons et le reconnaissons volontiers, on a commencé à prendre des mesures pour répondre à cette nécessité. On a construit des séminaires où de jeunes indigènes qui donnent le meilleur, espoir sont convenablement formés et préparés à recevoir le sacerdoce ainsi qu'à pénétrer des vérités de la foi les hommes de leur race. Mais nous sommes encore trop loin des progrès qui s'imposent. [...] Ce qui donc a été ainsi commencé en plusieurs endroits, Nous désirons, mieux Nous voulons et Nous ordonnons que cela soit entrepris partout, sur des principes semblables, par tous les chefs de mission, afin qu'aucun indigène d'avenir ne soit écarté par vous du sacerdoce et de l'apostolat où Dieu le pousse et l'appelle [9]. »

Nous n'avons pas l'intention de rapporter ici les nombreux documents qui témoignent, sur ce point, de la constante pensée de l'Église. Mais il était nécessaire d'en mentionner quelques-uns pour montrer la clarté de la consigne. Comment fut-elle appliquée dans le vicariat apostolique de Brazzaville ?

---

8. BENOÎT XV, *Maximum illud*, 30 novembre 1919, *in : Le Siège apostolique et les Missions*. Textes et documents pontificaux, Union Missionnaire du Clergé, Paris/Lyon (4 vol., 1956-1966), vol. I, n° 11-12, p. 34.

9. PIE XI, *Rerum Ecclesiæ*, 28 février 1926, *in : Le Siège apostolique et les Missions..., op. cit.*, n° 14, p. 83-84, et n° 20, p. 87.

-II-

La formation au petit séminaire de Brazzaville et ses résultats, de 1913 à 1946

Le petit séminaire de Brazzaville qui vit le jour le 15 mai 1913 occupait des bâtiments situés dans l'enceinte de la mission de Brazzaville, près de la cathédrale du Sacré-Cœur. Les candidats au sacerdoce furent nombreux, mais très peu purent continuer. Quelles en furent les raisons ? Mgr Augouard s'en explique dans son dernier rapport à la Sacrée Congrégation de la Propagande en date du 1er janvier 1920 [10] :

« Plus de 70 élèves ont déjà passé par ce Séminaire mais, hélas ! les résultats n'ont pas correspondu à nos efforts. La plupart de ces enfants sont morts d'anémie ou par suite de la terrible maladie du sommeil. À ces petites natures sauvages, la liberté semble nécessaire pour vivre.
D'autres enfants se découragent par suite de la longueur des études et sont effrayés des quinze et vingt ans nécessaires pour parvenir à la prêtrise. L'instruction spéciale qu'ils ont reçue n'est cependant pas perdue, car beaucoup de ceux-là deviennent d'excellents Catéchistes et sont pour nous de précieux auxiliaires.
D'autres enfin sont poussés par des parents païens et âpres au gain et nous quittent pour entrer comme écrivains dans l'Administration ou deviennent téléphonistes, chefs de gare et de train, agents dans les factoreries, etc. En général, ils font honneur à la Mission qui les a élevés.
Cependant, nous poursuivons cette œuvre importante du Séminaire où nous avons en ce moment [1920] 16 élèves, et nous espérons que Dieu voudra bien faire germer la semence que nous jetons si péniblement dans les âmes.
Nous espérons aussi que, selon les Instructions du Saint-père, l'Œuvre de la Sainte-Enfance à Paris voudra bien nous aider à entretenir ce Séminaire d'où dépend l'avenir de la Mission.
Toutefois, il ne faut pas dissimuler qu'il est difficile de faire germer des vocations au milieu du bourbier du paganisme, et du reste les Noirs ont beaucoup plus de confiance dans le prêtre européen que dans leurs propres congénères, contrairement à ce que l'on croit généralement [11]. »

---

10. « Rapport quinquennal de 1920 à la Sacrée Congrégation de la Propagande à Rome », reproduit dans les *Annexes*, p. 346-357, de l'ouvrage : Baron Jehan de WITTE, *Un Explorateur et un Apôtre du Congo français, Monseigneur Augouard, Archevêque titulaire de Cassiopé, Vicaire Apostolique du Congo français*. Sa vie, Ses notes de voyage et sa correspondance, Paris, Émile-Paul Frères, Éditeurs, 1924, 372 p. (illustr., carte).

11. Baron Jehan de WITTE, *op. cit.*, p. 347-348.

Cette œuvre de Mgr Augouard végéta pendant longtemps : « Elle était restée comme noyée dans un complexe d'œuvres annexes qui entravaient, retardaient, et annihilaient jusqu'à un certain point, sa marche normale. D'autre part, la vie intérieure souffrait de la proximité de la grande agglomération brazzavilloise dont tous les échos se prolongeaient jusque dans l'enceinte sacrée [12]. » Le 29 avril 1936, Mgr Biéchy, vicaire apostolique de Brazzaville [13], décida de transférer rapidement ce séminaire à Kibouendé. Cette localité, située à 50 km de Brazzaville, sur la ligne du chemin de fer Congo-Océan, fut choisie en raison de la facilité du ravitaillement et du contrôle épiscopal. Le 26 septembre 1936, onze petits séminaristes s'installèrent à Kibouendé. Les 12 et 13 février 1937, Mgr Biéchy bénit l'oratoire et le séminaire tout entier. L'œuvre est placée sous le patronage du grand apôtre saint Paul et le 25 janvier – fête de la Conversion du saint – sera désormais le jour de fête du petit séminaire [14].

À Kibouendé, grâce à « l'éloignement de la ville, des efforts sérieux et méritoires ont été faits dans la voie du silence et du recueillement [15] ». Des études serrées ont donné des résultats tangibles et des progrès inespérés. Mais en 1939, on décida de transférer le petit séminaire de Kibouendé à Mbamou. Pourquoi ? « La seule raison connue semble être la difficulté d'entente entre le Directeur de la station et le Directeur du petit séminaire [16]. » Mbamou est à 60 km au sud-ouest de Brazzaville. Il est enclavé ; 20 km d'une route sablonneuse le relient à la gare du chemin de fer Congo-Océan. Cette difficulté d'accès fut un obstacle majeur dans ses rapports avec l'extérieur. Malgré tout, « Mbamou est un endroit heureux. Émergeant au milieu de la verdure de nombreux palmiers et arbres fruitiers, au sommet d'un gentil plateau, on y trouve un bâtiment qui sert de résidence aux professeurs. Derrière, c'est le séminaire proprement dit. Il est simple, mais coquet, inspirant l'idée d'ordre et de propreté [17] ». Autant que possible, on plaçait un séminaire assez loin des

12. Arch. CSSp 522-A : Vicariat apostolique de Brazzaville, Rapport annuel du séminaire Saint-Paul de Kibouende, 1937.

13. Mgr Paul Biéchy (1887-1960), vicaire apostolique de Brazzaville de 1936 à 1954. *Cf.* G. KNITTEL, *Évêques missionnaires d'Alsace*, Strasbourg, Société d'Édition de la Basse-Alsace, 1965, p. 54-56.

14. Arch. CSSp, 522-A : Vicariat apostolique de Brazzaville, Rapport annuel du séminaire de Kibouendé, 1937.

15. *Ibidem.*

16. Arch. CSSp, 3J3.26a : Vicariat apostolique de Brazzaville, Projet d'établissement du petit séminaire à Kibouendé par le Père Ramaux.

17. *Ibidem.*

autres centres européens pour que les élèves n'aient pas constamment sous les yeux l'exemple de leurs camarades pourvus de places lucratives.

Avant l'installation du séminaire, Mbamou avait déjà une histoire : créé en 1896 par la Mission Marchand, il était à la fois poste militaire et poste administratif jusqu'en 1911 lorsqu'on transféra ces fonctions à Kinkala. Après le transfert du poste administratif, Mgr Augouard envoya les pères Rémy et Patron, en septembre 1911, pour trouver l'emplacement d'une mission chez les Bakongo. Cette mission devrait être placée à proximité de la petite ligne de chemin de fer Brazzaville-Mindouli, et non loin de la future ligne Loango-Brazzaville. Le choix se fixe sur une colline qui domine l'ancien poste français de Mbamou : « Sur cette colline s'étend un plateau qui a dû être habité dans le passé, car les palmiers y abondent [...] Un mois après, le P. Patron, aidé par le P. Bonnefont, transportait à la nouvelle mission le matériel de Kialou [à 90 km au Nord de Kindamba] ; de Brazzaville arrivaient les choses de première nécessité. Les anciens bâtiments du poste français, situés à 7 ou 800 mètres du nouvel emplacement, offrirent un abri provisoire et dispensèrent de loger sous la tente [18] ».

La formation du clergé à Mbamou fut une véritable révolution *après la seconde guerre mondiale*. De l'embryon de petit séminaire de Brazzaville, nous traiterons d'abord des programmes, puis ferons le bilan de cette œuvre.

Justifiant l'évolution de Mbamou, le père Morizur [19], directeur dudit séminaire, jette un coup d'œil critique sur la formation antérieurement dispensée à Brazzaville :

« Nous ne nous trouvons plus devant un embryon de maison de formation, où l'on prépare cinq ou six futurs prêtres entre deux tournées de brousse, les munissant d'un si faible et si hétéroclite bagage de connaissances que nous sommes les premiers, plus tard, à nous plaindre de la limite de leurs horizons [20]. »

---

18. *Bulletin Général*, t. XXVII, n° 314, avril 1913, Bulletin des œuvres, « Résidence de St-François-de-Sales, à Mbamou », p. 90-91. *Cf.* Jean ERNOULT, *Les Spiritains au Congo de 1865 à nos jours. Matériaux pour une histoire de l'Église au Congo*, Paris, Congrégation du Saint-Esprit, 1995, p. 225.

19. Jean Morizur, décédé à Brazzaville le 6 août 2003, était né à Plonéour-Trez dans le Finistère, le 21 décembre 1919. Religieux spiritain le 8 septembre 1928, prêtre le 29 juin 1943, il part pour le Congo-Brazzaville à la fin de la guerre. Il est au petit séminaire, à Mbamou, de 1945 à 1953. Ensuite : paroisse Saint-François, à Brazzaville (1954-1957) ; Linzolo (1957-1960). Vicaire général du diocèse et paroisse du « Plateau des 15 ans » à Brazzaville (1960-1976) ; Notre-Dame de Fatima (1976-1979) ; paroisse Saint-François (1979-2003).

20. Jean MORIZUR, « La vie d'un petit séminaire en Afrique noire. À Mbamou, 60 km de Brazzaville », *L'Union Missionnaire du Clergé de France*, tome X, n° 4, octobre 1948, p. 156.

À défaut de programmes détaillés que nous n'avons pu trouver nulle part, nous nous contenterons du témoignage d'un ancien séminariste :

« Le séminaire d'autrefois était une véritable école de formation, de discipline et, en particulier, d'édification pour une certaine catégorie d'élite appelée à transcender les contingences de la vie terrestre. Il n'y avait pas que l'esprit à meubler de connaissances que ni la famille, ni la tradition et ni les coutumes ne pouvaient donner, ignorant tout elles-mêmes, mais aussi et surtout cette formation spéciale pour un futur lévite, faite d'approfondissement d'une doctrine, d'ascension spirituelle vers des régions éthérées. Le latin par l'étude de la grammaire, du vocabulaire, des exercices de traduction en assurait la préparation ; il faut, en plus, cultiver le français, étudier les auteurs classiques, l'histoire ancienne gréco-romaine, celle de France et de l'Europe, voire des cinq continents, y compris la géographie universelle et enfin attraper quelques bribes de connaissances en arithmétique et, pour plus tard seulement, des notions des sciences [21]. »

L'enseignement des sciences modernes était fonction de la compétence du professeur, ce qui ne sera pas souvent le cas, car les missionnaires prioritairement venaient pour l'évangélisation pure et moins pour un enseignement profane approfondi en dehors de la littérature ; d'où le séminariste sera par vocation « un littéraire », affirme cet ancien séminariste. De plus, des enseignements en rapport avec le culte lui étaient dispensés : musique, chant, liturgie. Le sport lui était particulièrement conseillé. La formation d'une forte personnalité était unanimement reconnue aux séminaristes. Les deux premiers élèves de Brazzaville ont été envoyés au petit séminaire de Lemfu, près de Kisantu, au Congo belge, puis au Gabon, en 1931. Il s'agit des abbés Auguste Roch Nkounkou et Eugène Nkakou.

De 1913 à 1946, 144 petits séminaristes avaient commencé leurs études à Brazzaville pour être prêtres. De cet ensemble, en 1946, 5 % étaient devenus prêtres ; 2 % étaient en théologie ; 2 % étaient en philosophie ; 5 % commençaient leur philosophie en octobre ; 33 % étaient encore présents à Mbamou ; 13 % n'avaient pas persévéré.

De 1913 à 1941 – époque où commencèrent des rentrées plus massives au petit séminaire –, 75 élèves passèrent par le séminaire. Sur ce nombre, 58 n'ont pas abouti ; 17 sont arrivés ou sont assez près du but [22]. Des résultats

21. Philippe BIKOUMOU, *Mgr Auguste Nkounkou*, Brazzaville, Édition de l'auteur, sans date (45 p.), p. 14.

22. Arch. CSSp, 522-A-V : Statistiques fournies par le père Ramaux, Directeur du séminaire de Mbamou, janvier 1943.

en deçà des espoirs et des efforts fournis. Ils s'expliquent par des facteurs aussi bien endogènes qu'exogènes. Les enfants reçus au séminaire étaient trop jeunes – 12 à 15 ans –, incapables de prendre une décision pour la vie. L'épanouissement pubertaire fut à l'origine de nombreux départs, souvent couverts par le vocable « Manque de vocation ». Ces enfants tombaient d'admiration pour le prêtre et rêvaient de le devenir sans savoir le contenu de cette identité. Ils n'étaient même pas informés de ce qu'était vraiment le séminaire, établissement à vocation religieuse, où les interdits étaient nombreux et inviolables. Un ancien petit séminariste témoigne : « Les échos que je recevais du séminaire me faisaient penser à un paradis. Admis dans cet établissement, je me rendis compte que la vie n'y était pas toujours rose. Le règlement intérieur était rigoureux [23]. » Cette rigueur fut à l'origine de beaucoup d'exclusions. De jeunes enfants traumatisés par cette discipline, perdaient leurs facultés ; le travail scolaire s'en ressentait ; c'était le renvoi. Parmi les victimes de ces éliminations, nombreux pourtant avaient vraiment la vocation. De nombreux anciens séminaristes évoquent aussi la délation qui régnait au milieu d'eux. « Certains prêtres avaient des séminaristes préférés qui leur servaient d'indicateurs. Les informations rapportées n'étaient pas toujours fondées. À cause de ce système, de nombreux séminaristes, pour des raisons non justifiées, ont été renvoyés de l'établissement [24]. » Ces autres raisons s'ajoutent à toutes celles déjà évoquées. Ainsi donc, le travail scolaire, la rigueur du règlement, le manque de justice de la part de certains prêtres encadreurs, l'âge auquel les élèves arrivaient au séminaire et la longue durée des études menant au sacerdoce ont été autant de facteurs endogènes d'élimination. Il a fallu 25 ans de formation (1913-1938) d'efforts et de sacrifices pour que les jeunes Nkounkou et Nkakou deviennent prêtres. Voici la cérémonie de leur ordination décrite par le père Joseph Hirtz :

« Le 29 mai 1938, dimanche dans l'octave de l'Ascension, toute la chrétienté de Brazzaville était en liesse. S. Exc. Mgr Biéchy, vicaire apostolique, allait ordonner les deux premiers prêtres de son vaste diocèse. Il avait fallu 25 ans (Mgr Augouard avait inauguré l'œuvre du séminaire vers 1913), d'efforts, de sacrifice, d'espoirs pour

23. Témoignage de l'abbé François Wambat dans : Georges ITOUA, *Le petit séminaire Saint Pie X de Makoua, des origines à nos jours*, Mémoire de CAPES, École Normale Supérieure, Brazzaville, 2001 (81 p.), p. 50. Même si ce témoignage provient d'un élève venu au séminaire longtemps après la période considérée, il révèle le sentiment de tous les séminaristes que nous avons interrogés.

24. Témoignage d'Antoine Bome : G. ITOUA, *op. cit.*, p. 52.

voir se lever l'aube de cette journée. On avait dressé un autel en plein air, le temps était radieux. Tous les missionnaires du Vicariat s'étaient rassemblés pour la circonstance. Ils voyaient enfin l'heure où des collaborateurs dans l'apostolat missionnaire allaient surgir de cette terre congolaise. S. Exc Mgr Verwimp, évêque de Kisantu, ancien directeur et professeur des deux jeunes prêtres, avaient tenu à s'associer à cette fête. L'enthousiasme était au comble. Les vœux et les prières de tous accompagnaient ces deux premiers prêtres de la rive droite du Pool [25]. »

Pour eux, devenir prêtre signifiait devenir médiateur entre Dieu et les hommes, recherchant perpétuellement le bien et uniquement le bien. Ils devenaient ainsi le médiateur des hommes auprès du Dieu Créateur, ils étaient établis pour intervenir en faveur des hommes dans leurs relations avec Dieu [26]. Ce sont de véritables *nganga*, à la manière des *nganga* traditionnels. L'abbé Eugène Nkakou, affecté à la mission de Boundji, n'y exercera son ministère que de brèves années, jusqu'à sa mort le 24 mai 1942, à l'âge de 34 ans. En 1943, le père Auzanneau écrira sa notice biographique, parue en une brochure de 24 pages. Il y écrit entre autre :

« Personnellement je n'ai vu l'abbé Eugène que de rares fois et n'ai échangé avec lui que de brèves paroles. Une liasse de ses lettres que je viens de lire, me révèle une âme toute tendue sur son œuvre et soucieuse – je dirai plus, hantée – d'en assurer la marche et d'en améliorer le rendement ; il multiplie ses initiatives, présente à ses supérieurs ses vues et ses projets pour les faire autoriser. L'abbé Eugène se donne généreusement à son chantier. Son chantier, c'est la mission de Boundji, où il est chargé de l'école. Peu à peu, il se mettra au ministère et fera, en des temps où le personnel manque, des visites à Lékéti et Lékana. Soit comme maître d'école, soit comme porteur de l'Évangile, l'abbé Eugène accomplit sa besogne d'un cœur ardent [27]. »

Le texte du père Auzanneau était précédé d'une préface du Gouverneur général Félix Éboué qui s'exprimait ainsi :

« L'abbé Eugène Kakou est mort à la fleur de l'âge, ayant à peine entamé la mission sacrée à laquelle il s'était voué et qu'il avait entreprise avec une fièvre ardente [...]

25. Joseph HIRTZ, « L'Abbé Eugène Nkakou, l'un des deux premiers prêtres de Brazzaville, ordonné en 1938, décédé en 1942 », *Spiritus*, n° 8, Août-Octobre 1961, p. 267.

26. Cf. Propos du cardinal Biayenda rapporté dans *La Semaine Africaine*, n° 2303 du jeudi 29 mars 2001, p. 8.

27. R. P. AUZANNEAU, *Notice biographique* : *Eugène N'Kakou* (1904-1942), Mission catholique, Brazzaville (Congo français), 1943, p. 8-9.

Tous ceux qui ont eu le bonheur d'approcher ou d'entendre parler de ce petit prêtre noir se rappelleront ses manières simples et charitables, sa générosité et le don qu'il fit de sa personne pour la cause qu'il avait désiré servir [28]. »

La deuxième promotion des prêtres du vicariat de Brazzaville fut ordonnée le dimanche 9 juin 1946, jour de la Pentecôte. Ce jour-là, les 5 jeunes hommes promus furent tous des baptisés du vicariat apostolique de Brazzaville : Fulbert Youlou, Théophile Mbemba, Louis Loubassou, Raphaël Dangui et Benoît Gassongo.

Leur parcours de formation révèle les difficultés du petit séminaire de Brazzaville, encore au stade embryonnaire. Deux furent dirigés à Akono, au Cameroun. En 1944, la crise du personnel à Libreville empêchait toujours le bon fonctionnement du séminaire. Brazzaville dirigea ses grands séminaristes sur le Cameroun pour le temps des hostilités.

En fait, Mgr Biéchy se méfiait de Mgr Tardy, vicaire apostolique du Gabon, aux tendances vichystes. Temps de première formation, la philosophie fut abordée en des temps et des lieux divers. Mais tous se retrouvèrent à Libreville pour la théologie, les Spiritains craignant de voir le Cameroun échapper à la France, à la fin de la guerre. Ils avaient déjà fait trois ans à Libreville lorsqu'une période de probation les ramena à Brazzaville. Pendant qu'ils enseignaient ici ou là dans différentes écoles, l'évêque décida de leur faire achever leur dernière année de théologie et de les admettre sans plus tarder aux ordres sacrés.

La colonie du Moyen-Congo connaît alors des progrès ; des écoles supérieures, des collèges s'ouvrent, notamment sous le gouverneur général de l'AEF, Édouard Renard. Le petit séminaire de Mayumba (Gabon) a fortement régressé, celui de Brazzaville n'a jamais progressé. À partir de 1937, pour ces embryons de petits séminaires – avec un nombre limité de professeurs qui devaient faire face à la diversité des programmes d'études, gérer les admissions, le temps des vacances, faire passer les examens... –, il fallait à tout prix trouver des solutions. Cela devint une préoccupation majeure de l'ensemble des évêques de l'AEF.

28. *Idem*, p. 6.

-III-

Le petit séminaire de Mbamou sous le père Morizur (1946-1953)

À Mbamou, à partir de 1946, le père Morizur a opéré dans la formation du clergé de l'AEF, des bouleversements très profonds dans tous les domaines – des programmes d'études à la discipline –, s'apparentant à une véritable révolution. Des conditions objectives ont favorisé ces bouleversements. Jusqu'en 1940, le petit séminaire de Mbamou a vivoté avec un très faible effectif, étant moitié séminaire moitié école de catéchistes. À partir de 1940, les écoles primaires catholiques se développant, les vocations sacerdotales s'accrurent. Le postulant au séminaire le faisait de bonne foi. Si autrefois le séminaire tentait les élèves désireux surtout de parvenir à de hautes études, après 1940, il n'était plus tout à fait de même : des écoles supérieures, des collèges modernes, des écoles professionnelles, des écoles secondaires furent créés par le gouvernement pour les indigènes. Les capacités intellectuelles augmentant, l'éventail du choix devint plus large. Les vocations sacerdotales y gagnèrent.

Arrivé au Congo en novembre 1945, venant d'Auteuil en France où il s'occupait des jeunes comme aumônier, le père Morizur est aussitôt affecté à Mbamou. Mgr Batantou qui a été son élève de la 6e à la classe terminale, l'a présenté lors de la cérémonie de ses obsèques le 13 août 2003, comme « un jeune homme tout mince qui avait des yeux brillants et une voix très puissante. Quand il enseignait, on l'entendait dans toutes les classes. Pour la formation des prêtres, il était sévère ; parce que, disait-il, il voulait former des cadres [29] ».

Des témoignages concordants d'anciens séminaristes de Mbamou insistent sur cette sévérité. Dominique Mpassi, paroissien de « Jésus-Ressuscité », ancien élève du petit séminaire de Mbamou, fonctionnaire de police à la retraite, raconte :

« Je dirai que Père Morizur, à Mbamou, était sévère. J'insiste sur le terme sévère. Tellement sévère que nous autres, quand nous avons quitté le petit séminaire et sommes venu dans le « monde » nous n'avons souffert de rien. Rentré dans la police, dans l'armée pour mon cas, je n'y ai pas trouvé de discipline, vraiment de fer, comme ils le disent [30]. »

29. Mgr Barthélémy BATANTOU, Hommage au Père Morizur, *Le Ressuscité*, 31 août 2003.

30. Témoignage de Dominique Mpassi, ancien élève du petit séminaire de Mbamou, publié dans *Le Ressuscité*, n° 114, du 24 août au 6 septembre 2003 à Brazzaville.

Le père René Tabard, spiritain ayant un moment vécu avec lui, croit que le Père Morizur avait « opté résolument pour l'Église locale, trouvant, à l'époque, que les missionnaires ne faisaient pas assez confiance aux Congolais. C'est pourquoi, il fut un temps marginal par rapport aux Spiritains [31] ». Lors des obsèques du Père Morizur le mercredi 13 août 2003, Mgr Anatole Milandou, archevêque de Brazzaville, a rendu un vibrant hommage au défunt en déclarant :

« Quand il est arrivé au Congo, il a été envoyé comme directeur au Petit séminaire Saint-Paul de Mbamou où il a formé des prêtres et de nombreux cadres de l'Afrique centrale, parce que le séminaire accueillait en ce temps-là les candidats venus du Congo, de Centrafrique, du Gabon et du Tchad. Je cite en passant, le Cardinal Émile Biayenda, Mgr Joachim Ndayen, Mgr Barthélémy Batantu, MM. Léthembet Ambily, Lazare Matsocota. Sa sévérité et sa rigueur dans l'éducation sont restées célèbres. Il se vantait toujours d'avoir préparé les premiers bacheliers de Mbamou. [...] Il fut un grand bâtisseur [*après les années de Mbamou*] [...] Le père Morizur a réalisé, par sa vie bien remplie, la devise de Mgr Carrie : " Travaillons, nous avons l'éternité pour nous reposer " [...] [32]. »

Le recrutement des élèves à partir de 1946

Les directives ecclésiales sont claires : il faut accroître le recrutement de vigoureux et vaillants ouvriers pour « la vigne du Seigneur ». Après la seconde guerre mondiale, les candidats au sacerdoce étaient de plus en plus nombreux. Objectivement, rien apparemment ne le justifiait mais, le père Morizur et beaucoup d'autres de ses confrères l'attribuaient à l'offrande que fit de sa vie, le premier prêtre indigène du vicariat de Brazzaville, l'abbé Eugène Nkakou dont les dernières paroles furent en 1942 : « J'offre ma vie pour que Dieu suscite de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses [33]. » Les élèves du petit séminaire ne sont pas triés comme le sont les élèves d'une école supérieure. Les conditions d'admission au séminaire ont évolué de l'examen

31. Témoignage du père René Tabard, spiritain, Paris (France), paru dans *La Semaine africaine*, n° 2427, jeudi 14 août 2003, p. 8.

32. Monseigneur Anatole MILANDOU, *La Semaine Africaine*, n° 2427, jeudi 14 août 2003, p. 8.

33. Arch. CSSp, 522-A : Lettre du père Morizur à un R. P. bienfaiteur, reprenant la brochure du père AUZANNEAU, *op. cit.*, p. 20.

du simple dossier au concours assorti de multiples conditions. Ainsi en 1942, le Conseil du séminaire décidait que :

« Les demandes d'admission des futurs élèves seront adressées par les directeurs d'œuvres à son Excellence dans le courant du mois de janvier ; le Conseil d'admission devant se réunir avant la date du 15 février. Ces demandes devront être accompagnées d'un dossier suffisant comportant l'âge, la valeur morale et intellectuelle des postulants, leur caractère, un extrait de leur fiche de catholicité, des renseignements sur leur famille, leur état de santé, ainsi que l'avis des Pères qui les ont spécialement connus [34] ».

Les consignes sont données pour que ces avis ne soient ni trop larges, ni trop sévères, et on précise aux pères qu'on demande au futur séminariste non pas la perfection, mais des « garanties normales et suffisantes [35] ».

En 1948, le père Morizur modifiait ce dispositif et faisait quelques suggestions pour l'admission des futurs séminaristes. Des fiches à remplir par les postulants, élèves de CM2, furent envoyées dans les Missions avec obligation de les retourner au séminaire avant le mois de juillet, la rentrée se déroulant en Septembre. Au lieu d'une simple demande d'admission au petit séminaire, tous les postulants répondaient à un questionnaire dont certaines questions étaient de véritables pièges pour des enfants aux vocations douteuses. Exemples : Que penses-tu faire après le certificat d'études ? Aurais-tu le désir d'être prêtre ? Depuis quand y penses-tu ? Si tu veux être prêtre, pour quelle raison choisis-tu ce chemin ?

Il était demandé aux Pères qui connaissaient ces élèves de marquer leur appréciation personnelle sur le questionnaire ; il leur était demandé d'éliminer les sujets vraiment douteux. L'admission au séminaire était refusée à tout sujet n'ayant pas obtenu le Certificat d'études « à moins d'une malchance exceptionnelle pour un sujet vraiment doué [36] ».

En 1952, pendant la journée d'étude du petit séminaire de Mbamou, on revit les conditions de recrutement au petit séminaire. En plus des renseignements demandés dans les questionnaires précédents, on se montrait plus exigeant sur les points suivants :

---

34. Arch. CSSp, 522-A : Décision du Conseil du séminaire du 25 juin 1942.
35. *Ibidem.*
36. Arch. CSSp, 522-A : Père Morizur, « Quelques suggestions pour l'admission des futurs séminaristes », 28 mars 1948.

Les aptitudes : que les enfants se soient montrés aptes à faire des études. Pas de pitié pour les cancres. Qu'ils aient fait montre d'un caractère assez généreux, prêts à se dévouer.

L'âge : les enfants qui terminaient le CM2 trop âgés ne devraient pas être acceptés. La question d'âge s'est souvent posée pour l'entrée au séminaire, les responsables hésitant souvent à fixer un âge minimum. Des enfants trop jeunes étaient souvent incapables de dire ce qui les poussait à partir au séminaire. À l'époque, des enfants trop jeunes étaient une rare exception. Ils étaient facilement âgés de 14 et 15 ans. La résolution avait été prise d'exiger un minimum de 12 ans dès qu'il y aurait la possibilité de connaître l'âge réel des candidats. Des élèves trop âgés souffraient « d'un durcissement de la matière cérébrale », ils plafonnaient et se décourageaient.

Le désir : la sincérité du désir des candidats devrait être testée. En effet, certains postulants attendaient de voir les résultats à d'autres écoles primaires supérieures. S'ils étaient refusés, ils demandaient à aller au séminaire.

La santé : il fut exigé des candidats au séminaire une visite médicale sérieuse. Le séminaire ne devrait pas être un hôpital.

La moralité et la piété : le prêtre parrainant un postulant au séminaire devrait l'étudier pendant un an au minimum en suivant attentivement : l'orgueil, la conduite, l'esprit de foi. Il fallait doucement éprouver le postulant sans le décourager. En outre, la valeur morale de la famille était étudiée, de même que ses sentiments intimes, car, aller contre elle, c'est aller à un échec. En regardant le contexte familial congolais, le fils unique ou l'aîné de la famille aurait peu de chance d'aboutir au sacerdoce. Nous disons bien peu de chance et non pas aucune. En effet, à l'exemple de l'abbé Eugène Nkakou, « aîné de sa famille dont le père était polygame invétéré [37] », bien des séminaristes avaient réussi à devenir prêtres. C'est une affaire de vocation. D'autres exemples montrent aussi que, en dépit de leur vocation, les séminaristes subissaient les influences extérieures : influence du milieu familialet et de tout l'environnement.

Devenir prêtre, c'est se vouer entièrement à Dieu, quitter sa famille naturelle pour intégrer la famille spirituelle de l'Église. Le jeune enfant qui aspire au sacerdoce est souvent sous les influences du milieu social dont il est issu. A-t-il oublié que membre à part entière de sa famille et de sa société, il a le devoir de les pérenniser par la procréation ? L'Église catholique s'y

37. Philippe BIKOUMOU, *op. cit.*, p. 19.

oppose. La culture africaine en général accepte mal une telle pratique. C'est ainsi que le séminariste spirituellement peu solide finit par abdiquer. Ouvertement, pareils cas ne sont pas évoqués par nos interlocuteurs par pudeur, mais notre expérience vécue auprès de certains anciens séminaristes nous permet d'affirmer que la perte de la vocation consécutive à cet aspect du problème n'a pas été impossible. Dans la société congolaise, avoir une progéniture, c'est garantir ses vieux jours. Envoyer ses enfants à l'école où ils apprennent un métier stable et rémunérateur, est un gage d'amour et de sécurité pour eux. Les parents, qui acceptaient de laisser partir leurs enfants au séminaire, ne saisissaient pas que devenir prêtre, c'était accepter de vivre pour le Christ et faire un travail désintéressé. Bref, les parents n'en comprenaient pas tous les contours. Certains élèves ne comprenaient pas, eux-mêmes, la finalité des études en ces lieux. Lors d'un entretien avec les séminaristes, le père Ollichet, directeur du petit séminaire de Makoua (dans le nord du Congo), voulut connaître la raison de la présence de chaque enfant au séminaire. Beaucoup d'entre eux répondirent comme Léon Kampa, ancien séminariste : « J'ai appris qu'il y avait une école secondaire catholique ouverte à Makoua, j'y suis venu [38]. » Leur séjour au séminaire les a instruits sur la vie sacerdotale et sur ces dures exigences. Par exemple : le prêtre est le serviteur de Dieu, il ne peut s'attendre à une rétribution quelconque. Que peuvent, dans ce cas, attendre les parents d'un enfant qui choisit un travail pour lequel il ne percevra pas de salaire ? Le jeune enfant qui, en dépit de ce poids moral, choisit de servir Dieu, ne paraîtra-t-il pas aux yeux de certains hommes comme une charge inutile pour la famille qui l'a généré et entretenu ? Le cas du fils unique ou de l'aîné de la famille est encore plus dramatique. Léon Kampa, déjà cité, en parle ainsi : « Fils aîné de ma famille, alors que mon père venait de mourir, je me trouvais en deuxième année au séminaire Libermann. Voyant que ma mère est restée sans soutien *(sic)*, j'ai demandé à l'évêque de reconsidérer ma vocation [39]. »

Toutes ces exigences ont été résumées par les séminaristes au moyen du sigle : « les 3 " S " ». Ces « 3 " S " » que tout séminariste devait affronter pendant toute sa scolarité, sous peine d'élimination, s'énuméraient ainsi : S = Science ; S = Santé ; S = Sainteté [40] .

38. Témoignage de Léon Kampa in Georges ITOUA, *op. cit.*, p. 53.
39. *Ibidem.*
40. Rapporté oralement à l'auteur par Nganga Benoît, ancien séminariste, Brazzaville, juin 2000.

Pour la rentrée scolaire de 1952-1953, le Conseil vicarial imposa un concours après examen des dossiers, en ne retenant comme candidats que des garçons intelligents. L'examen devrait avoir lieu après Pâques et les élèves étaient prévenus des nouvelles conditions dès la rentrée scolaire 1951-1952. Le séminaire de Mayumba ayant fermé ses portes en 1952, tous les élèves furent envoyés au petit séminaire de Mbamou.

L'organisation des études

Depuis la rentrée de 1946, le Père Morizur devenu directeur, avait imposé un programme qui était à peu près celui des collèges de France. Le niveau des études a été progressivement relevé. Calixte Massamba, paroissien de Jésus-Ressuscité au Plateau des Quinze ans à Brazzaville, relate lui aussi ce qu'il a vécu au petit séminaire de Mbamou sous le père Jean Morizur :

« J'ai connu le Père Morizur en 1947, au Petit séminaire. Au début de cette année, je suis entré au séminaire. Il était notre directeur. Un homme très sympathique. Mais quand nous y sommes arrivés, c'était très dur... quand le Père Morizur est arrivé à Mbamou, il était très jeune, vaillant et sportif. À son arrivée, il a complètement réformé le séminaire, notamment les études : en dehors du latin, il a introduit l'anglais, l'apprentissage du grec... il y a introduit beaucoup de manuels. Chacun avait son matériel. Car, avant lui, il y avait un livre pour deux ou trois élèves. C'est lui qui a rehaussé réellement le niveau de l'enseignement au séminaire. Il avait le sens de l'organisation et le savoir-faire. Au séminaire, il y avait une vieille chapelle, avec comme bancs des tronçons de cocotiers, le sol était en terre battue. Quand il est arrivé, on a commencé les grands travaux. Il avait découvert une carrière à la rivière Mboté, la population y travaillait. Nous y allions, tous les jeudis, pour extraire et transporter cette pierre avec laquelle on a construit le séminaire de Mbamou [41]. »

En 1946, les séminaristes de Mbamou disaient : « Les Pères veulent nous maintenir dans une infériorité intellectuelle [42]. » En 1948, certains se plaignaient de la rigueur des éliminations en disant : « Les Pères nous demandent trop de qualités intellectuelles, il n'y a plus que la science qui compte dans le

41. Témoignage de Calixte Massamba, ancien élève du petit séminaire de Mbamou, publié par *Le Ressuscité*, n° 114, du 24 août au 6 septembre 2003.

42. Arch. CSSp, 522-A-II : Propos rapportés par le père Morizur dans le rapport de fin d'année scolaire 1947-1948.

discernement des vocations [43]. » Un grand pas a été fait en avant. Peu à peu, on atteignait le niveau du baccalauréat. Mais cet essai se heurtait à deux difficultés : 1- le petit nombre de professeurs. Pour 6 classes, il y avait 5 enseignants. Ils ne pouvaient être spécialisés en toutes les matières ; 2- le grand nombre d'élèves incapables d'absorber le programme total.

Les élèves du petit séminaire n'étaient pas triés au concours comme l'étaient les élèves d'une école supérieure ou d'un cours secondaire. À Mbamou, il y avait quelques bons élèves, mais la majorité était dans la moyenne intellectuelle et au-dessous, ne cessait de répéter le père Directeur. Les professeurs avaient aussi remarqué que les élèves étaient très lents et certains semblaient submergés par l'ampleur du programme. Ils travaillaient au jour le jour et ne revenaient pas sur ce qui avait été précédemment étudié, d'où des insuffisances arrêtant les progrès, notamment en mathématiques. Dans le lot, la direction du séminaire espérait trouver quelques sujets capables de se présenter au BEPC et autant au baccalauréat, mais ce n'était qu'un petit nombre. Les candidats à présenter aux examens officiels étaient sélectionnés par le séminaire.

Dans ce relèvement du niveau des études, il apparaissait de nombreux obstacles, liés beaucoup plus à l'environnement qu'aux capacités réelles des élèves à suivre. Prenons l'exemple du théâtre classique. Le cadre de l'action et l'expression des sentiments ne sont pas adaptés à la vie congolaise : les élèves faisaient difficilement la transposition du milieu européen à leur propre milieu. Les professeurs constataient également que dans les dissertations, les séminaristes manquaient de logique dans l'enchaînement, alors que les phrases étaient correctes. Le problème d'adaptation des ouvrages au milieu congolais valait bien pour tous les élèves du pays. Quant à la pauvreté des idées, le manque de lecture d'autres ouvrages que ceux du séminaire y était pour beaucoup. Les séminaristes n'avaient pas le droit de lire d'autres livres que ceux de l'établissement. Il n'y avait donc pas à s'étonner de la pauvreté de l'argumentation. Le père Morizur n'était pas mécontent des résultats. « Les séminaristes écrivent presque aussi correctement que les collégiens de France, sauf certaines nuances qui leur échappent [44]. » Avec un pareil programme et des résultats aussi encourageants, on entrevoyait le baccalauréat à la fin du petit séminaire ou du moins durant les années de Philosophie. En dehors des disciplines littéraires très poussées, les séminaristes recevaient des « rudiments de sciences malgré le manque du petit matériel de laboratoire pour expériences [45] ».

43. *Idem.*
44. *Idem.*

Au même moment, les séminaristes préparaient leur diplôme de moniteur de l'enseignement. Deux cours de pédagogie par semaine, dont un théorique et l'autre pratique devant une classe d'enfants.

Devant les nombreux départs, on insistait sur un fait : les renvois massifs d'élèves revenant ensuite terminer leur CM2 dans leur mission auraient fait une mauvaise propagande pour les recrutements futurs. On envisagea de créer un pré séminaire hors de Mbamou. C'est ainsi qu'au regard des nombreux « déchets » venant des facteurs intellectuel et moral, le principe de la sixième préparatoire fut retenu. Cette œuvre fut créée à Kibouendé et confiée à un éducateur et psychologue averti. L'admission réelle au petit séminaire ne se fit qu'à la fin de cette année préparatoire. Les élèves qui, au bout d'un an, ne donnèrent pas de garanties sérieuses au triple point de vue intellectuel, moral et religieux, furent envoyés à l'école normale, à Chaminade ou au Postulat des frères ou alors ils rejoignirent simplement leurs familles. On évita aussi des éliminations trop nombreuses et trop précoces qui jetaient la panique parmi les élèves.

Le personnel enseignant

Dans les efforts pour atteindre le niveau du baccalauréat, deux difficultés obstruent la route, nous l'avons dit : le petit nombre de professeurs, et le trop grand nombre d'élèves incapables d'absorber la totalité du programme. En 1948, 5 classes pour quatre enseignants qui ne pouvaient pas être spécialistes en toutes les matières. Alors que le petit séminaire de Mbamou était intervicarial, seul, le vicariat de Brazzaville supportait le recrutement des professeurs du petit séminaire. Les professeurs étaient surchargés par les programmes du baccalauréat qu'ils suivaient en entier (Latin, Grec, Anglais, Maths, Sciences, Histoire, Géographie, Français).

En 1948, le père Directeur décrivait ainsi le travail que faisaient les quatre pères du séminaire :

« Nous avons à notre charge : cinq classes avec 54 séminaristes ; des écoles primaires, comprenant 250 enfants ; des ateliers pour vivre nécessitant le contrôle de 50 ouvriers ; un dispensaire ; une mission d'un rayon de 15 km avec environ 1000 chrétiens ; un catéchuménat de 30 enfants résidant à la mission ; le contrôle de 7

45. *Idem.*

catéchistes dont il faut interroger chaque mois les 120 catéchumènes. Les conditions matérielles sont assez dures (17 km de la gare, 60 km de Brazzaville, sans moyen de transport) ; d'où la nécessité de vivre le plus possible sur place (plantations, troupeau de 70 bêtes, huilerie). Ce que les nécessités et les circonstances imposent à un seul Père ; direction du séminaire, direction de la mission (confessions ; palabres ; contrôle de 120 catéchumènes ; préparation de 70 chrétiens à la confirmation et à la réception du scapulaire ; contacts avec les chrétiens par de rapides tournées en brousse) ; économat, ravitaillement, cuisine ; dispensaire ; marche de la menuiserie, de l'huilerie, du troupeau, de la coupe de bois de chauffage, de la coupe des planches en forêt ; classes de première, classe d'histoire et de géographie dans toutes les classes (c'est-à-dire quatre livres différents) [46]. »

En 1951, le père Leduc, par exemple, avait vingt heures de cours de grec dans quatre classes demandant la correction, deux fois par semaine, de 51 copies. Il avait en plus la charge de la paroisse. Dans la fatigue causée par la surcharge de travail, avec des classes « aux nombreux éléments médiocres qui mettent à rude épreuve notre patience ; le personnel du séminaire est devenu nerveux et cette nervosité porte préjudice à notre travail comme à notre vie de communauté », écrivait le père Directeur, las d'être devant un éternel problème jamais résolu. En 1952, les effectifs sont passés à 12 enseignants.

La vie au séminaire : les bâtiments

Les premières années du petit séminaire de Mbamou furent une véritable croix dans le domaine des bâtiments. Les effectifs des séminaristes augmentant toujours, les places manquaient. Mgr Biéchy avait acheté, au Djoué, des bâtiments pour le petit séminaire. Mais la décision d'implanter un grand séminaire intervicarial à Brazzaville dut obliger l'archevêque à lui céder ces bâtiments. En attendant la construction des bâtiments du grand séminaire, on ne voulut rien construire à Mbamou. Ainsi donc, le petit séminaire était « dans de misérables cases en torchis devenues trop petites pour tout le monde, et elles risquent de s'effondrer avec leurs chevrons pourris. Ce marasme matériel fait un peu mal au cœur, quand on aspire depuis plusieurs années à trouver le cadre matériel, propice à une formation sérieuse [47] ».

46. Jean MORIZUR, « La vie d'un petit séminaire en Afrique noire... », art. cité, p. 157.
47. *Ibidem.*

En 1950-1951, le frère Bonaventure Visbeek construit
les nouveaux bâtiments du petit séminaire de Mbamou
que Mgr Biéchy bénit le 4 novembre 1951.
(Photos Archives spiritaines.)

Avec les séminaristes, le père Directeur avait commencé déjà à faire des briques sèches pour un bâtiment nouveau de 35 mètres, un rajout de 5 mètres et la prolongation de la chapelle de 15 mètres. En 1950 et 1951, le frère Bonaventure Visbeek dirigeait la construction d'un bâtiment de 60 mètres de long, pour classes et dortoirs, d'un autre pour la cuisine et le réfectoire (le tout pouvant accueillir jusqu'à 140 élèves) et d'une chapelle de 200 places. Mgr Biéchy bénit les nouvelles installations, le 4 novembre 1951.

La vie au séminaire : les travaux manuels

En plus des études classiques, « une petite instruction professionnelle » a été jointe au programme en octobre 1948. Le but recherché est l'acquisition d'une certaine valeur manuelle. Par nécessité, « le prêtre doit être un homme total, capable de diriger la construction d'une case, de mettre en marche une menuiserie, de donner des conseils au jardinier ou à l'éleveur. Menuiserie, reliure, élevage rationnel d'un poulailler et d'une porcherie, un peu d'ajustage, d'électricité, de ferblanterie ». Voilà ce que la direction du séminaire essaya de réaliser, afin d'en tirer profit pour une formation totale des séminaristes, par trop coupés du réel.

Depuis toujours, les séminaristes entretenaient le jardin, le poulailler, la porcherie et prenaient activement part à la fabrication des bancs, des tables ; bref dans tous les ateliers du séminaire, les élèves étaient présents. Les vacances de 1948 étaient passées à la préparation des chantiers de construction. Il fallait activer la carrière pour extraire le plus possible de pierres aux basses eaux et les séminaristes s'étaient mis avec courage à dégager les rochers et manier pics et masses. Pendant les mêmes vacances, deux fours à briques furent construits de 80000 chacun et une grande plantation fut préparée. Les travaux manuels intégraient la formation au séminaire.

La vie au séminaire : les finances

Les plus fortes dépenses au séminaire portaient sur la nourriture et l'habillement. La nourriture des petits séminaristes était la nourriture du pays. Exemple : chaque jour au petit-déjeuner, du riz à l'huile de palme ; à midi, du poisson salé, des légumes, un dessert. Le poisson salé coûtait de plus en plus cher. Il y avait très peu de viande, presque pas de viande de chasse. Le petit

élevage entretenu par les séminaristes tenta d'y suppléer, mais les troupeaux étaient périodiquement décimés par les épidémies. Le troupeau de chèvres avait été abattu pour divagation dans les champs de manioc. Seul le troupeau de moutons fructifiait encore. Des anciens séminaristes affirment que seuls les prêtres consommaient ces produits. Ce qui provoquait des frustrations chez les producteurs [48].

L'élève qui arrivait à Mbamou devait être muni d'un trousseau. Celui qui arrivait des œuvres internes était équipé pour les trois premiers mois. Les autres venant de l'externat étaient équipés suivant les moyens et la bonne volonté de leurs parents. Ces derniers devaient aussi payer tout objet détérioré par un élève. Ainsi, les parents du futur cardinal Biayenda durent venir à pied de Vindza, situé à 150 km de Mbamou, pour payer la dame-jeanne cassée par leur fils. Pendant ce temps, le séminariste fut temporairement exclu. Il se déplaça pour porter la nouvelle aux parents. Cet épisode avait choqué tous les élèves qui en parlent encore [49].

Le budget du séminaire s'équilibrait à peine. La cause était la montée des prix qui avait ses répercussions jusqu'à Mbamou situé à 60 km de Brazzaville. À cause de la montée des prix, on tenta de limiter les dépenses mais rien n'y fit. Les sommes allouées par le vicariat étaient trop faibles par rapport aux dépenses par séminariste. Le coût d'un séminariste par jour : 5 francs en 1942 ; 10 francs en 1947 ; 15 francs en 1948.

En 1951, le séminaire avait reçu du vicariat 60 francs par jour et par élève. Le corps professoral devant vivre là-dessus, il fallait compter un tiers du budget en moins pour le séminaire proprement dit [50]. En 1953, le coût de la vie, toujours en hausse, avait fait élever les frais d'entretien. La pension des élèves avait été fixée à 90 F par jour. Même à ce taux qui était le plus faible des internats, le petit séminaire de Mbamou était encore en déficit. Heureusement qu'il y avait des bienfaiteurs et bienfaitrices dont l'aide continue était essentielle pour la marche d'une œuvre indispensable à l'avenir religieux de l'AEF. Les ressources propres aux vicariats de l'AEF étaient toujours insuffisantes pour supporter un séminaire. L'essentiel des ressources provenait donc des allocations de Saint-Pierre Apôtre et des dons divers.

48. Entretien de l'auteur avec Saminou (P. G.), Brazzaville, 27 mars 2000.
49. Entretien de l'auteur avec Mayala (D.), 8 mars 2001.
50. Arch. CSSp, 3J3.26a : Compte rendu de la journée d'études à Mbamou, 15 mai 1952.

La vie au séminaire : la vie spirituelle

Le Droit Canon de l'Église catholique romaine [51] donne, dans les grandes lignes, la marche à suivre pour l'organisation morale, spirituelle et scientifique du petit comme du grand séminaire. À Mbamou, les exercices de piété étaient assez réduits, les responsables du séminaire ne voulant pas surcharger les élèves. Après la prière du matin, huit minutes d'oraison dirigée par le Père spirituel. Le petit séminariste suivait sa messe dans son missel, et il n'y avait de chant pendant la messe que le mercredi et le samedi. Dans le début de l'après-midi, deux dizaines de chapelet. Le soir, deux autres dizaines suivies de quelques minutes de recueillement à la chapelle. Chaque jeudi, le Père spirituel faisait une conférence et chaque dimanche le père Directeur exposait, après la lecture des notes, un élément de la formation du jeune homme, comme : compétence, maîtrise de soi, discipline, franchise...

L'initiation spirituelle était faite d'instruction religieuse, de vie sacramentelle, de piété soutenue et d'apprentissage apostolique. Les candidats au sacerdoce devaient, dès les premières années de leur formation, apprendre à demeurer dans la prière permanente, personnelle et communautaire.

Quand les séminaristes devaient aller se confesser à Kibouendé, le parcours des 20 km à l'aller et des 20 autres au retour, demeurait une vraie pénitence. Pour l'endurance et la conversion des séminaristes, les professeurs profitaient bien de la circonstance. Ils disaient : « Si vous gardez votre âme propre, si vous voulez acquérir des forces spirituelles, et vous rendre dignes de recevoir fréquemment l'hôte divin, confessez-vous au moins tous les quinze jours. Allez à Kibouendé pour vous confesser, c'est faire acte d'énergie, c'est un effort méritoire et dont il faut savoir profiter pour l'expiation des péchés... Cela vous fatigue-t-il ? Tant mieux. Quand on viendra vous chercher plus tard pour extrêmiser un moribond, on ne vous demandera pas si cela vous fatigue. Entraînez-vous donc à l'endurance et au sacrifice [52]. »

La conversion et l'adhésion au Christ ne sont authentiques que si elles s'actualisent dans les actes les plus courants de la vie quotidienne. Ainsi, les balayeurs des salles de classe et des allées, les chambristes, les « popotiers » devaient témoigner de la vie nouvelle en Christ à travers l'exécution de leur

51. Celui de 1917 (canons 1358 et suivants).

52. Citation des Cahiers-archives du séminaire de Mbamou par l'Abbé Albert NKOUMBOU, *Mbamou était Mbamou*, Fascicule dactylographié, Brazzaville, sans date, non paginé.

charge. Les sacristains devaient pourvoir à la bonne tenue de l'autel : « Le sacristain a une tâche délicate : il doit y apporter tous ses soins. Or, on a trouvé ça et là des toiles d'araignées, la veilleuse éteinte. Dès que les laudes sont commencées, on ne doit plus voir le sacristain, circuler soit dans l'église soit dans la sacristie [53]. »

Les autorités du séminaire craignaient souvent les vacances, parce qu'elles brisaient la routine du séminaire (réception des sacrements, messe en semaine, confessions, communion, chapelet, visite au Très-Saint-Sacrement). Aussi mettaient-elles beaucoup de soin à les organiser.

La vie au séminaire : les vacances

Le conseil du séminaire du 25 juin 1942 avait décidé que les grandes vacances auraient lieu du 1er août au 1er octobre. C'était la pratique du séminaire depuis un certain nombre d'années. Seulement, les élèves du Nord et ceux du Sud de l'AEF ne bénéficiaient pas des mêmes dispositions.

Les élèves des missions du Bas-Congo pouvaient aller passer 15 jours en famille, tous les deux ans, c'est-à-dire à la fin de la cinquième, à la fin de la troisième, et après la rhétorique.

Ceux du Haut-Congo, *idem*, mais tous les trois ans seulement, vu les difficultés et la durée du voyage. Ils partaient donc à la fin de la quatrième et après la rhétorique. Les élèves n'allant pas en vacances restaient groupés sous la surveillance de leurs directeurs. Un règlement leur était donné pour rendre « le séjour gai, agréable, reposant et profitable [54] ». On avait admis le principe que les élèves avaient besoin d'être mis un certain temps en dehors de la tutelle de leurs professeurs et de leur régime normal. Mais les vacances étaient également reconnues comme une autre très importante cause des défections. Pour parer à cela, les séminaristes allaient en vacances pendant un mois complet, le mois d'août, dans leur mission d'origine. Des consignes étaient données dans les missions pour qu'un local (salle de classe ou autre) leur soit réservé avec lits, table, chaises ou bancs. De même, il était demandé :

« que les Pères de paroisses se préoccupassent durant les vacances de ces vocations qu'ils ont contribué à faire éclore, qu'ils ne s'étonnent pas outre – mesure des

53. *Idem.*
54. Arch. CSSp, 522-A : Décisions du Conseil du séminaire du 25 juin 1942.

difficultés qui peuvent surgir en ce temps de libération que sont les vacances ; qu'ils leur demandent des services, sans en faire pour autant des boys ; qu'ils traitent avec sympathie nos futurs prêtres, tout en étant exigeants pour eux [55] ».

Pour les séminaristes qui séjournaient non loin des paroisses, l'exigence pour la messe relevait parfois de la rigueur d'un contrôle policier : une fiche de présence journalière à la messe est remise à chaque séminariste ; elle doit être remplie jour après jour. Le curé y mentionnait les permissions d'absence.

Pour ceux qui restaient au séminaire, le problème semblait difficile aux autorités du séminaire qui redoutaient le danger du vase clos, de la serre coupée de la vie. Il y avait donc nécessité de mettre les séminaristes en contact avec le réel, même si cela posait plein de questions [56]. Les vacances permettaient, en effet, à certains séminaristes de se révéler à eux-mêmes. Au contact avec le monde extérieur, plusieurs qui auraient traîné jusqu'en première et au-delà, comprenaient que le sacerdoce n'était pas fait pour eux. De plus, les vacances permettaient aux Pères du séminaire « de découvrir les foyers d'infection : têtes fortes qui, transportant les idées du monde dans le séminaire, ne veulent plus se soumettre ; s'accrochent à des liaisons féminines dont le souvenir les poursuit ; gens faibles qui n'ont pas su garder la pureté et dont les conversations sont l'indice souvent d'une incapacité à demeurer chastes [57] ».

Au contact avec le monde, la mentalité des séminaristes s'était vite désagrégée. Au retour des vacances, il n'y avait plus aucun réflexe surnaturel, même chez ceux que l'on pouvait considérer comme de bons sujets durant l'année. Ils oubliaient que le séminaire était une école de sacrifice et acceptaient sans discrimination tous les jugements portés sur les missions. Pendant les vacances, ils sont momentanément remis à leurs familles. Ce relâchement du contrôle des encadreurs sur les petits séminaristes a toujours eu des méfaits importants sur leur vocation. En pleine puberté, ces séminaristes ont le temps de rechercher la vie intime avec les filles et finissent par perdre le contrôle de leur personne à tel point que leur conduite devenait incompatible

56. Citation des Cahiers-archives du séminaire de Mbamou par l'Abbé Albert NKOUMBOU, *op. cit.*, non paginé.

57. Dans le Rapport annuel sur le séminaire de Mbamou, 1947-1948 (Arch. CSSp, 522-A-II), on formulait ainsi ces questions : « Serait-il raisonnable et prudent de lancer les séminaristes dans un tel milieu ? Milieu dissolu de la banlieue de Brazzaville où chacun a un membre de sa famille, milieu païen et vide du village, surtout aucun appui dans la famille. »

58. Arch. CSSp, 3J3.26a : Rapport de rentrée 1951.

avec la vie du séminaire. D'autres encore, pendant qu'ils séjournaient auprès des parents, étaient l'objet de proposition de mariage. Devant de pareilles tentations, le séminariste, qui ne s'était pas encore affermi dans la foi en Dieu, cédait.

La vie au séminaire : la discipline

Dès sa nomination à la tête du séminaire, en 1946, le père Morizur entreprit de mettre une discipline sérieuse pour un travail sérieux. Devant les files silencieuses de séminaristes se dirigeant vers les différentes salles d'exercices, on lui faisait le reproche d'avoir calqué la France. En 1948, il en apprécia les résultats : « La sévérité pourchassant tout caprice semble avoir fait beaucoup de bien à notre séminaire depuis quelques années. Plusieurs murs sont tombés et les meilleurs se sont établis dans un climat de confiance. La discipline a été mieux observée chez les Grands. Les petits avaient au milieu d'eux une bande turbulente réfractaire à toute pédagogie [58]. »

En classe comme partout ailleurs, la discipline était de rigueur. Les cahiers archives de Mbamou gardent de nombreuses traces de cette exigence. La classe n'était pas une foire sous la direction d'un professeur en crise d'autorité. Au contraire, elle était un lieu d'apprentissage intellectuel et humain.

L'ambiance solitaire et le silence du site de Mbamou trouvaient leur parallèle dans le silence imposé aux heures d'étude, de méditation et de sommeil : « Le silence est la condition *sine qua non* d'un travail fructueux et de la vie intérieure [59]. »

À travers ces différentes vertus, le séminaire voulait former des hommes de devoir, ceux qui arrivaient au sacerdoce et même la majorité de ceux qui changeaient d'orientation. La vertu cueillie au séminaire devait fleurir partout où les anciens séminaristes serviraient l'Église ou la Nation. Quand un ancien séminariste affichait un comportement scandaleux, une conduite dépravée, la honte jaillissait sur sa mission.

Durant les leçons de savoir-vivre et les réunions du père Directeur avec l'ensemble des séminaristes, l'accent était mis sur la bonne tenue et la

58. Arch. CSSp, 3J3.26a : Rapport sur l'année 1948-1949, séminaire de Mbamou, comptes rendus.

59. *Idem.*

discrétion, la qualité de la correspondance. « Les correspondances seront strictement censurées, aucune lettre ne partira sans passer par le Père directeur. L'expédition d'une lettre non autorisée sera considérée comme un manquement grave [...] Ayez de la tenue [60]. » Le racisme entre Blancs et Noirs était très perceptible au niveau du personnel. Les abbés Nkounkou et Youlou n'étaient pas admis à la table des religieux blancs. Écœuré, l'abbé Fulbert Youlou préférait prendre ses repas chez son ami Boukambou Julien, alors moniteur à Mbamou [61].

-IV-

Le bilan du petit séminaire de Mbamou sous le père Morizur

Le grand séminaire régional de Brazzaville avait ouvert ses portes en octobre 1947. Il devait recevoir des élèves venus des petits séminaires de l'ensemble de l'AEF. Combien le petit séminaire de Mbamou y envoyait-il par an ? Comme ce petit séminaire était lui aussi intervicarial, de ce fait, il envoyait le plus gros lot d'élèves : 6 en 1947 ; 9 en 1948 (dont 3 de l'Oubangui) ; 7 en 1949 (4 de Brazzaville et 3 de Bangui) ; 6 en 1950.

Les résultats aux examens officiels si ardemment préparés depuis 1946 furent dignes d'éloges. Fruits d'un travail pénible, voici les résultats présentés par le père Morizur qui a eu ces candidats depuis la 7e :

« Sept élèves sur huit présentés au BEPC ont été reçus, succès qui nous met en tête de tous les établissements ayant passé cet examen : 2 Brazzaville, 2 Fort-Rousset, 1 Pointe-Noire, 1 Bangui. Au baccalauréat, les quatre élèves présentés ont été admis à l'écrit ; mais un seul fut reçu à l'oral. Ces résultats montrent sans doute, qu'avec des éléments moins triés que ceux du lycée, ou de Chaminade, nous obtenons de bons résultats. La discipline, l'atmosphère de travail et la peine que se donnent les Professeurs doivent y être pour beaucoup. Le côté déficient de nos Séminaristes, et des Africains en général, est le domaine scientifique : ils sont plutôt littéraires que mathématiciens [62]. »

60. *Idem.*
61. Témoignage de Atondi Lecas, Brazzaville, mars 2001.
62. Arch. CSSp, 3J3.26a : Rapport annuel séminaire de Mbamou 1952-1953.

Mais c'est le système des éliminations qui avait rendu Mbamou très célèbre. Retenons quelques années de forte élimination : 1948, 1950, 1951. L'année scolaire 1948-1949 avait commencé avec 86 élèves, elle se termina avec 66 (2 étaient morts et « 18 furent semés le long de l'année en cours »). En 1949, sur 79 élèves, 26 furent éliminés, soit le tiers des effectifs. En 1951, l'année avait commencé avec 90 élèves, elle s'acheva avec 31, soit le tiers des effectifs de départ ! Devant ces départs massifs, on s'est partout alarmé de cette propension au renvoi de si nombreux sujets : le père Directeur fut accusé de sévérité outrancière. Il défendit son attitude :

« Mon attitude ne me semble pas en contradiction avec les directives que donnait le Pape *Pie XI* au supérieur du Séminaire Français : il y a lieu d'être très sévère dans les admissions. On ne saurait trop insister sur ce point. Combien on gaspille de forces, d'énergies, de ressources, en se montrant négligent à cet égard. On reçoit des jeunes gens, on fait pour eux de grandes dépenses de dévouement, de charité, de ressources, en fin de compte, tout cela est perdu. Il est trop souvent arrivé que des supérieurs placés devant de pressants besoins et craignant de voir diminuer le nombre de leurs élèves, furent trop faciles pour les admissions, et il arriva ce qui devait arriver. Dieu bénira le Supérieur qui, sous ce rapport, fera son devoir [63]. »

Cet argument cachait mal une trop grande sévérité frisant l'abus. L'opinion générale commença à marquer sa désapprobation ; en haut lieu, on ne soutint plus pareille façon de faire.

Pourquoi donc une si grande purge qui éliminait le tiers des effectifs annuels ? Le tout peut se résumer par l'incompréhension réciproque entre l'administration ou la direction du séminaire et les jeunes séminaristes. Difficulté pour la direction du séminaire de cerner la psychologie de l'adolescent africain. Les manifestations de la crise d'adolescence ou de puberté de l'enfant africain sont perçues par les prêtres spiritains blancs comme des manifestations démoniaques. Beaucoup d'enfants à l'âge de la puberté seront renvoyés du séminaire. Les prêtres encadreurs avaient des idées préconçues sur les enfants africains qu'ils considéraient comme des possédés du démon. La rigueur de la pédagogie scolastique rendait la vie impossible aux enfants venus de brousse où le principe de la vie en liberté absolue dans la nature est de mise. Difficulté également de connaître tous les contours de la civilisation et de la mentalité africaines que présentaient les enfants au

63. Arch. CSSp, 3J3.26a : Rapport annuel séminaire de Mbamou 1948-1949.

séminaire. Ces enfants maintenant enfermés étaient instables, tandis que les encadreurs les traitaient de fous. Une forte tendance à la révolte régnait parmi ces adolescents. On peut constater que malgré la sélection en 6e et en 5e, les départs dans les classes supérieures ont continué.

Les événements politiques ont eu aussi un impact sur le destin de certains séminaristes. En effet, les années cinquante furent marquées par l'opposition des populations *Balari* à tout ce qui touche aux Blancs, ces parents refusèrent systématiquement le retour de leurs enfants au séminaire.

Le séminaire était abandonné aussi pour d'autres raisons, comme l'espoir de rentrer au lycée, l'attrait des plaisirs de la ville et le souvenir des camarades poursuivant ailleurs leurs études, avec plus de liberté, ou gagnant de l'argent.

En résumé, celui qui ne pouvait pas suivre les études, ou qui ne pouvait pas se plier complètement à une discipline, ou qui se montrait orgueilleux, prétentieux, égoïste ou mou, ne semblait pas fait pour le sacerdoce. Il était exclu. Ces purges incessantes agacèrent les bonnes consciences. Le climat entre le père Directeur et sa hiérarchie se dégradait tous les jours, il en fut de même avec les confrères. Le trop long séjour au séminaire avait rongé la vitalité de l'auteur de la révolution de Mbamou. Il demanda à quitter ses fonctions. L'année scolaire 1952-1953 fut sa dernière à la tête de cet établissement. Mgr Biéchy, vicaire apostolique de Brazzaville, écrivit dans l'introduction du rapport qu'il adressa à la S. C. Propagande :

« C'est le dernier rapport du Révérend Père Morizur qui avait la direction du Petit Séminaire depuis 1946. Le travail d'installation et d'organisation l'a beaucoup fatigué ; il est prudent de lui confier un travail moins astreignant. Le Révérend Père Leduc, missionnaire d'une longue expérience africaine, le remplace dans les fonctions de directeur, tout en restant supérieur de la communauté de Mbamou [64]. »

Le 4 juillet 1960, l'un des exclus du séminaire de Mbamou par le père Morizur, Louis Badila, célébra sa première messe. À cette occasion, dans sa paroisse d'origine, Sainte-Anne du Congo, à Brazzaville, l'abbé Louis Badila réunit grand monde autour de lui. Son ancien directeur de petit séminaire, le père Jean Morizur, piqué on ne sait par quelle mouche, fit alors spontanément cet aveu : « Seigneur, j'ai renvoyé de saints prêtres... » Bien sûr, après son renvoi de Mbamou, un prêtre qui aimait le jeune Louis Badila s'était employé

64. Arch. CSSp, 3J3.26a : Rapport de Mgr Paul Biéchy, vicaire apostolique de Brazzaville à la S. C. de la Propagande.

à le faire réintégrer au petit séminaire. Et il a été l'unique prêtre de sa promotion, après le renvoi d'Aloys Mboueya qui, semble-t-il, fréquentait un peu trop le président Fulbert Youlou [65].

En guise de conclusion

Le père Morizur n'était certes pas facile à vivre ! Son confrère, le père René Tabard, dans un témoignage écrit depuis Paris, affirme : « Son assurance sans bornes et ses convictions personnelles faisaient qu'il n'était pas toujours facile d'être à l'aise avec lui, dommage ! mais ce fut ainsi [66]. »

Même si de nombreux élèves exclus du séminaire en veulent encore au père Morizur, certains – ayant réussi – lui trouvent des circonstances atténuantes. C'est le cas de Mgr Barthélemy Batantou, archevêque émérite de Brazzaville :

« Pour la formation des prêtres, il était sévère. Parce que, disait-il, il voulait former des cadres. Le séminaire est une école de cadres. Évidemment, les cadres du clergé, il n'était pas seul à les former, puisqu'il y a eu le grand séminaire. Mais de ceux qu'il avait eus à Mbamou, il y en a qui ont continué jusqu'à la prêtrise. Et nous étions entrés 22 au petit séminaire ; en triant, nous n'étions restés que 6. Et quand nous sommes arrivés, les 6 au grand séminaire, pour la prêtrise, il n'en restait que 3 : Père Didace Malanda, l'Abbé Maurice Mbindi, qui vient de nous quitter, et moi-même. À Mbamou, c'est le Père Morizur qui triait, mais au grand séminaire, ce n'était plus lui. Là-bas, au séminaire, il faut toujours trier. En conclusion, un grand merci au Père Morizur de nous avoir formés [67]. »

Alors qu'il était curé de la paroisse Jésus-Ressuscité au « Plateau des 15 ans » à Brazzaville, entre 1965 et 1976, le père Morizur, au milieu d'anciens séminaristes, qui furent ses anciens élèves, conscient du fait qu'il avait été très dur, « avait demandé pardon [68] ». Pour tous ses anciens élèves à Mbamou : « Père Morizur, un os dur à cuire. Un esprit ferme... mais, le résultat ? Il y a

65. Témoignage de Kimina-Makumbu, Brazzaville, mars 2002.

66. Témoignage du père René Tabard, spiritain, Paris (France), *La Semaine africaine*, n° 2427, jeudi 14 août 2003, p. 8.

67. Mot de Mgr Barthélemy Batantou aux obsèques du Père Morizur, rapporté par Le Ressuscité, n° 107, du 18 au 31 août 2003.

68. Témoignage de Calixte Massamba et Dominique Mpassi, anciens élèves du père Morizur au petit séminaire de Mbamou, dans *Le Ressuscité*, n° 114, du 24 août au 6 septembre 2003, p. 7.

eu beaucoup de cadres, des prêtres, des évêques. Il a fait un sacré boulot ! C'est grâce à lui que les séminaires sont devenus une référence intellectuelle. En sortant du séminaire, on ne pouvait pas traîner [69]. » C'est donc unanimement que les anciens séminaristes reconnaissent en 2003, l'œuvre admirable accompli par le père Morizur.

69. *Idem.*

Mémoire Spiritaine, n° 23, premier semestre 2006, p. 147 à p. 164.

Petite chronique topographique et historique sur les déplacements de la maison mère des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit

Sœur Paul Girolet *

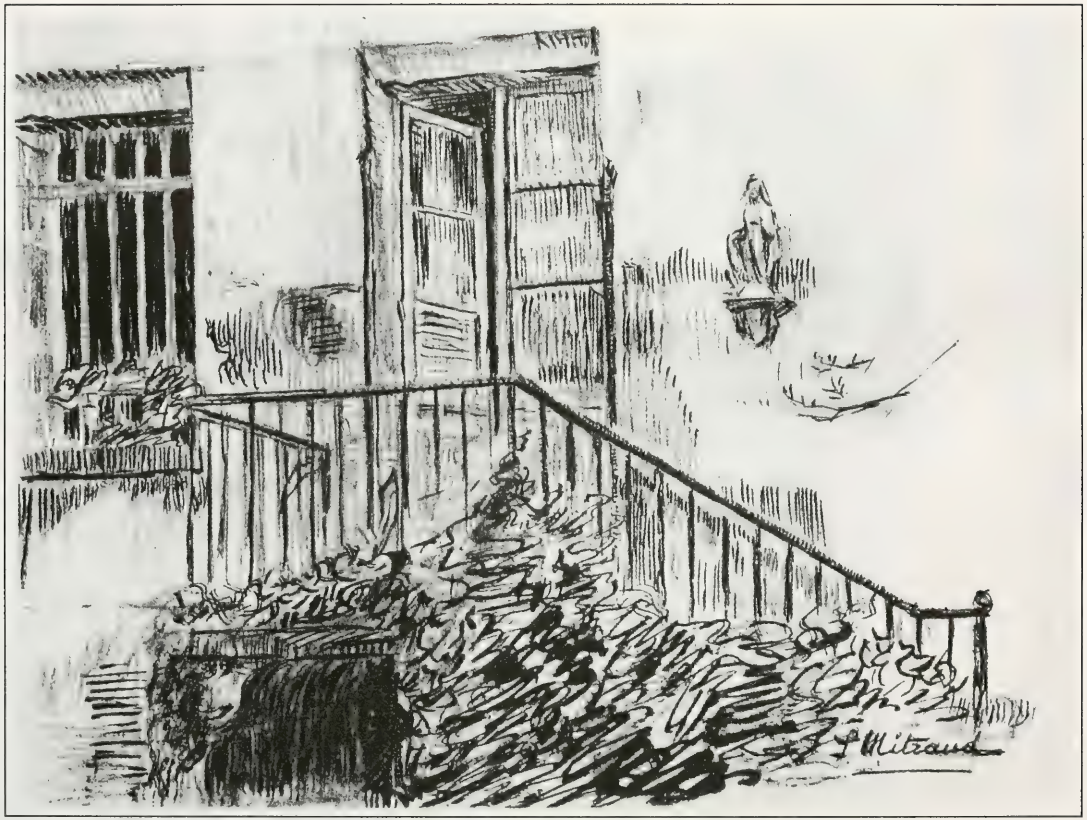
Introduction

Évoquer l'itinérance de la *maison mère* d'une congrégation religieuse demande, tout d'abord, que soit dissipée une équivoque et que le terme soit précisé. La *maison mère* d'une Congrégation, c'est son lieu de naissance, d'enracinement. Bientôt, elle devient la résidence du conseil général de la congrégation et abrite les services administratifs : elle se transforme alors en *maison généralice*. Au gré de l'extension de l'institut et du déroulement des événements, elle est appelée à se déplacer. Ce n'est plus alors la maison des origines, même si on continue à parler de maison mère ! Qu'en a-t-il été pour les Sœurs missionnaires du Saint-Esprit, dites spiritaines ?

Le berceau de la congrégation, c'est la Lorraine. En 1921, une modeste maison de Farschwiller accueille les pionnières : Eugénie Caps [1], la fondatrice, et ses compagnes. En 1922, toujours en Lorraine, une propriété plus vaste est acquise à *Jouy-aux-Arches*. L'année suivante, le noviciat est transféré dans

* Arrivée au Cameroun en 1946, la Sœur Paul Girolet y fut supérieure de la congrégation des Filles de Marie (Yaoundé), de 1955 à 1962. Elle a ensuite, pendant trois ans, été supérieure principale des spiritaines du Cameroun. De 1965 à 1971, en France, elle fut assistante générale de sa congrégation. Après un nouveau séjour au Cameroun, elle réside en France depuis 1978.

1. Eugénie Caps (1892-1931), née à Loudrefing, Moselle.



Au 29 rue Lhomond, la première maison mère des spiritaines.
(Dessin de Simone Mitraud, extrait de la revue *Pentecôte*, juillet-août 1937, p. 8-9.)

l'Oise, à *Béthisy-Saint-Pierre*. Ces trois maisons ont rassemblé des dizaines de jeunes filles pour un temps de formation. Premières désinstallations imposées par l'accroissement rapide des effectifs et, en même temps, initiation à la disponibilité qu'exigera la vie missionnaire !

En 1927, après l'élection de la supérieure générale et de son conseil, une *maison centrale* devient nécessaire. *Quatre résidences* abriteront successivement les responsables de la congrégation et les services indispensables à son fonctionnement. Quelles circonstances ont motivé ces changements ? De quelle histoire est porteur chacun de ces lieux ? Quels événements ont marqué ces différentes étapes ? C'est ce que voudrait rappeler ce récit.

À proprement parler, les spiritaines n'ont plus de maison mère. Pourtant, traditionnellement, ce nom reste attaché à la communauté où résident les Sœurs du conseil général. Lieu d'accueil, de rencontre, de ressourcement, au service de la mission : toutes les spiritaines s'y sentent chez elles. C'est la grande communauté qui veut être *le cœur de la Congrégation,* justifiant ainsi l'appellation de *maison mère* :

« Toute maison mère est d'abord et surtout un lien affectif. On aime toujours sa mère ; là, tous les enfants ont leurs racines [2]... »

27 et 29 rue Lhomond, Paris-V^e^ (1924-1940) : la « petite maison mère »

Rue Lhomond n° 27 et 29 :

« D'apparence humble, pauvre, honorable, avec ses murs gris frappés d'alignement, ses fenêtres dépareillées venues d'anciennes démolitions et ajustées à des ouvertures dépourvues de symétrie, tel se présente, au 29 rue Lhomond, le petit immeuble dénommé couramment : *Maison-Mère des Sœurs du Saint-Esprit* [3]. »

« Immeuble de 1740 environ. [...] Cet immeuble fit partie de la *communauté de Sainte-Aure*, située rue Tournefort lorsqu'elle s'agrandit jusqu'à la rue des *Postes* [actuelle rue Lhomond] en 1765 [...]. Cet immeuble connut différents occupants après la suppression de la *communauté de Sainte-Aure* par la Révolution, jusqu'à ce

2. Jean GODARD, « Éditorial », *Pentecôte sur le Monde*, mars-avril 1988, p. 3.
3. Sœur Maria VIERS, « Notre vieille maison », *Pentecôte*, Bulletin bimestriel des Sœurs missionnaires du Saint-Epsrit, n° 4, juillet-août 1937, p. 8.

qu'il devînt, en 1814, la propriété de la communauté des Bénédictines du Saint Sacrement [...]. On y trouve comme locataire, de 1854 à 1906, la congrégation des Sœurs de l'Immaculée-Conception-de-Castres [...] elle occupait, en plus du n° 27, le n° 29 voisin et disposait d'un jardin plus étendu que le jardin actuel. Juliette Drouet, la future amie de Victor Hugo, y fut pensionnaire. Cette communauté fut remplacée, en 1907, par une institution privée, l'*institution Lhomond*, depuis disparue [4]. »

Dès 1924, alors que la congrégation des spiritaines, fondée en 1921, n'avait encore ni supérieure générale ni sœurs professes, Monseigneur Le Roy [5] installait une procure pour les sœurs au 27 rue Lhomond, dans un appartement loué aux Bénédictines du Saint-Sacrement [6].

Les sœurs Michaël Dufay, Jeanne d'Arc Lesur et Marthe Réaux, encore novices, l'occupent. C'est là qu'a lieu le premier chapitre général du jeune institut, le 27 juillet 1927. Sœur Michaël [7] se voit confier la responsabilité de la congrégation qui compte déjà 65 professes et 53 novices. L'année suivante, la trop modeste procure, devenue maison mère, est transférée au 29 de la même rue, dans le vieil hôtel Louis XIV « aux ouvertures dépourvues de symétrie ».

La congrégation des spiritaines vit alors le temps merveilleux des commencements sous la houlette de mère Michaël dont Monseigneur Le Roy disait avoir trouvé en elle « une personne remarquable... tout indiquée pour prendre l'affaire en main ». Tout est à organiser. De diverses régions de France, les candidates affluent et les missions se multiplient. En 1927, Madagascar appelle à l'aide ; en 1929, les spiritaines arrivent en Oubangui-Chari. En 1931, elles ouvrent une communauté au Gabon. Au Cameroun et aux Antilles où elles sont présentes depuis 1924, apparaissent de nouveaux champs d'apostolat...

La maison mère est très fréquentée, non seulement par des sœurs de passage, mais par les nombreuses relations de Mère Michaël. Parmi elles, M^elle^ Joséphine Ocicka, fille d'un comte polonais réfugié en France ; des

4. Jacques HILLAIRET, *Dictionnaire historique des rues de Paris*, Paris, Éditions de Minuit, 2^e^ édition, 1963, tome II, p. 42-43.

5. Mgr Le Roy (1854-1938), né à Saint-Senier de Beuvron (Manche), supérieur général des spiritains de 1896 à 1926. Il joua un rôle déterminant dans la fondation des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit.

6. Faut-il croire que le « vrai Petit Picpus », dont parle Victor Hugo dans *Les Misérables*, est le couvent des Bénédictines du Saint-Sacrement ? « L'ancien couvent des Dames de Sainte-Aure occupait dès le commencement du dix-huitième siècle précisément cette même maison du Petit-Picpus qui appartint plus tard aux Bénédictines de Martin Verga ». (*Les Misérables*, Deuxième partie : Cosette, Livre sixième : Le Petit-Picpus, Ch. VI : Le Petit Couvent).

7. Mère Michaël Dufay (1883-1964) née à Rouen. Supérieure générale de 1927 à 1945.

obligations la retiennent, alors qu'elle aurait voulu partir en mission. De ses contacts avec la supérieure générale naît le projet d'une association de laïques qui, sans être religieuses, deviendraient coopératrices des spiritaines. Les Oblates du Saint-Esprit sont effectivement créées en 1931. Mais dès 1929, Joséphine, gravement malade, prononce par anticipation sa consécration d'Oblate : elle meurt quatre jours après, le 23 janvier.

Depuis 1925, assez régulièrement, une lettre de la supérieure générale, *Entre-Nous*, donne des nouvelles aux sœurs, leur apporte des orientations spirituelles et apostoliques, répond à leurs questions... mais les familles, les amis, insistent pour bénéficier aussi d'un bulletin, fut-il simplement trimestriel, afin de pouvoir suivre les spiritaines dans leurs diverses activités. C'est ainsi que janvier 1932 verra éclore *Pentecôte*. Mère Michaël l'annonce aux Sœurs en précisant : « C'est surtout à vous, chères missionnaires, de documenter cette revue par vos articles illustrés ».

La supérieure générale ne connaît pas l'Afrique et les sœurs insistent pour qu'elle vienne sur le terrain. On lui écrit : « Quand viendrez-vous nous visiter ? » À l'époque, un tel voyage n'était pas une petite affaire, et il fallait pouvoir le financer. Heureusement, là comme en d'autres circonstances, la personnalité de Mère Michaël et ses facilités de contact, lui permettent de mener à bonne fin son projet. Elle obtient du ministère des Colonies un voyage gratuit : Paris – Madagascar – Oubangui – Loango – Cameroun. Ce fut un événement que ce périple de 31368 km, du 12 novembre 1937 au 13 avril 1938 ! Il fit grand bruit... jusqu'en Amérique ! Pensez donc : une religieuse de 55 ans qui allait faire un tel circuit en avion ! Tout se passa bien, et la voyageuse revint juste à temps pour revoir Monseigneur Le Roy qui décéda le 21 avril.

Autre événement retentissant, au niveau de la maison mère celui-là : le 13 décembre 1938, sœur Gilbert de Colonjon, en costume religieux, soutient sa thèse de doctorat de médecine devant la Faculté de Paris. Cette thèse a pour sujet : « La lutte contre la lèpre. Effort des Missions catholiques dans les colonies françaises ». Nombreux coups de téléphone des journalistes et, le 15, sœur Gilbert parle à Radio-Luxembourg « de l'utilisation apostolique de ses études de médecine et de l'Institut des Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit en général [8] ».

8. Sœur Gilbert de Colonjon, née à Marseille le 13 juin 1910. Éprouvée par de graves problèmes de santé, elle ne put partir en mission. Elle opta alors pour la vie contemplative et entra chez les religieuses Dominicaines du monastère de la Clarté Notre-Dame à Taulignan, dans la Drôme. Elle y mourut le 23 novembre 1974.

Au 7 rue du Regard,
Paris 6e,
dans un hôtel particulier
– l'hôtel de Beaune –,
la deuxième maison mère
des Sœurs missionnaires
du Saint-Esprit.
(Archives Sœurs spiritaines.)

Mère Michaël
Dufay
première
supérieure générale
des
Sœurs missionnaires
du Saint-Esprit.
(Archives Sœurs spiritaines.)

Un second chapitre d'élections avait reconduit Mère Michaël dans ses fonctions le 28 juillet 1933, un troisième lui confiera de nouveau les destinées de l'institut, le 31 juillet 1939. Mais l'horizon international s'assombrit dangereusement et le 3 septembre, la guerre éclate. On précipite les départs en mission : Cameroun, Madagascar, Martinique. À Paris, c'est le régime des alertes nocturnes, et bientôt, celui des restrictions alimentaires. Mais le grand drame demeure la mort des sœurs Rémy Gissler [9] et Joachim Lejeune [10], dont le paquebot *Le Brazza* est torpillé, le 28 mai 1940, au large des côtes d'Espagne, alors qu'elles partaient prendre leur poste en Afrique.

Début juin 1940, c'est l'exode pour les sœurs de la maison mère. Trois d'entre elles, n'ayant pu prendre le train à temps, mettent près de quinze jours pour gagner, à pied, la communauté de Saint-Pierre-la-Cour (Mayenne), en poussant leurs petites voiturettes... Elles reviennent le 8 juillet dans la capitale... Les départs en mission sont suspendus ; la communauté spiritaine s'agrandit par le fait même et un problème de logement se pose rue Lhomond. On cherche comment lui trouver une solution lorsqu'en septembre, une occasion inespérée se présente. On lit au journal de la communauté :

« Visite de Mère Michaël à M^me^ Giros qui nous laisse gratuitement la jouissance d'un très bel immeuble pouvant convenir à notre Maison mère 7 rue du Regard dans le 6^e^ arrondissement. »

Les choses ne traînent pas ! Aux 2 et 3 octobre 1940, on peut lire :

« Déménagement et aménagement dans notre somptueuse demeure que bénit, le 4, Monseigneur Le Hunsec [11], Supérieur général des Spiritains. »

7 rue du Regard, Paris-VI^e^ (1940-1947) : L'Hôtel de Beaune, « somptueuse demeure » des Spiritaines

Venus d'Espagne à Paris en 1610, les Pères Carmes possèdent, à la veille de la Révolution de 1789, un domaine important au cœur de la capitale. Grâce, notamment, à la fabrication de la fameuse « eau de mélisse des Carmes », ils

9. Sœur Rémy Gissler, (1904-1940) née à Singrist, Bas-Rhin.
10. Sœur Joachim Lejeune, (1914-1940), née à Courcelles-le-Comte, Pas-de-Calais.
11. Mgr Le Hunsec, (1878-1954). Né à Lanveur en Ploëmeur, diocèse de Vannes. Supérieur général des spiritains de 1926 à 1950.

ont pu acquérir plusieurs terrains sur lesquels ont été construits, rue du Regard [12], entre 1719 et 1721, trois hôtels particuliers [13].

En mai 1721, l'hôtel portant le n° 7 est loué par la vicomtesse de Beaune dont le nom est resté attaché à la demeure [14]. D'illustres personnages se succédèrent, de 1746 à la Révolution. Le dernier fut le Prince de Robecq, député de la noblesse, qui fit réaliser de nombreux embellissements. Il émigra en 1790.

Mis en adjudication en 1791, l'hôtel de Beaune passa entre les mains de plusieurs acquéreurs incapables de se libérer de leur dette. En 1802, il était revendu à Jean-Baptiste Cardon, professeur de musique, qui décédait à Saint-Pétersbourg l'année suivante. Après une bataille d'héritiers qui dura douze ans, un jugement autorisa finalement sa veuve à acquérir l'hôtel en 1815.

C'est en 1824 qu'un noble locataire s'installe dans l'hôtel de Beaune : le vicomte François-René de Chateaubriand. Il vient d'entrer dans une période de disgrâce et, en juillet, son épouse, ulcérée et souffrante, est partie à Neuchâtel en Suisse. Le vicomte charge son ancien secrétaire de lui trouver un appartement, si possible dans le quartier de Vaugirard. Celui-ci lui indique un confortable logement au premier étage d'un hôtel particulier, 7 rue du Regard. Chateaubriand se rend sur les lieux : il est séduit, surtout par le jardin agrémenté d'une fontaine, et part à Neuchâtel les premiers jours d'octobre [15].

Au début de novembre, le vicomte et sa femme viennent donc rue du Regard. C'est dans le salon de cet appartement que furent probablement esquissées, durant l'hiver 1825-1826, les *Mémoires d'Outre-Tombe*. En 1826, Chateaubriand s'installera dans un pavillon qu'il avait acheté rue d'Enfer.

L'hôtel de Beaune est mis en vente en 1830. L'acquéreur en est Claude Victor Perrin, duc de Bellune, plus connu sous le nom de Maréchal Victor. En 1852, l'hôtel devient la propriété du marquis d'Hautefeuille, puis de plusieurs familles qui se succèdent. En 1878, le percement d'un boulevard est déjà prévu – qui deviendra l'actuel boulevard Raspail – et les travaux se réaliseront

12. En 1650, c'est encore la rue des Carmes déchaussés. Ce n'est qu'en 1667 qu'elle prend le nom de rue du Regard en raison d'un regard pratiqué à l'angle de la rue de Vaugirard, dans l'aqueduc d'Arcueil et destiné à la surveillance des eaux.

13. Seuls ceux portant les numéros 5 et 7 ont échappé à la pioche des démolisseurs qui, en 1907, pour ouvrir le boulevard Raspail, sacrifièrent le n° 3.

14. Marie-Françoise de Croissy de Colbert, nièce du ministre de Louis XIV avait épousé le vicomte de Beaune, marquis de Bouzols, lieutenant général du Roi.

15. « J'allai chercher M^me^ de Chateaubriand à Neuchâtel et nous vinmes à Paris loger rue du Regard. » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, t. 3, livre VI, chapitre V, page 263, Éd. Flammarion).

en 1906-1907, amputant l'hôtel de son jardin. Le 8 septembre 1917, Alexandre Giros achète l'hôtel de Beaune. C'est lui qui avait fondé, en 1898, avec Louis Loucheur, futur ministre, l'entreprise Giros et Loucheur qui devint, en 1908, la Société Générale d'Entreprises [16].

Comment les spiritaines vont-elles se situer dans ce décor princier, dans ces murs chargés d'histoire ? Elles conservent leur simplicité, car leurs yeux restent fixés sur l'Afrique qui les attend. La maison a été bénite un 4 octobre, sous les auspices du petit pauvre d'Assise dont on célèbre la fête. C'est tout un symbole. La secrétaire chargée du « journal de communauté » n'a-t-elle pas écrit ce jour-là :

« Dans notre somptueuse demeure, nous tâcherons d'imiter le détachement du fidèle amant de Dame Pauvreté » ?

Par le *Bulletin* du 23 novembre, Mère Michaël informe la congrégation du changement de Maison :

« Le grand événement familial de ce dernier trimestre 1940 est le transfert de notre Maison mère du 29 de la rue Lhomond au 7 de la rue du Regard, dans le 6e, juste en face du Séminaire Saint-Sulpice. L'exiguïté et la vétusté de la chère petite maison (rue Lhomond) nous a obligées à chercher un immeuble plus spacieux. La Providence a répondu d'une façon inespérée à notre prière. Une dame a eu la grande charité de mettre à notre disposition son hôtel particulier (l'un des plus beaux de Paris) qu'elle n'habite plus depuis la mort de son mari. »

Une « grande charité » que l'on ne remet certes pas en cause, mais qui a l'avantage de sauver l'immeuble d'une probable réquisition par l'armée d'occupation...

La vie s'organise... En février 1941, la communauté de la maison mère est profondément bouleversée par l'arrestation, à Draveil, de trois novices étrangères, deux anglaises et une canadienne, appartenant aux Nations Alliées. Emmenées au camp de détention de Besançon, réservé aux religieuses, elles y sont bien traitées et, dès le 11 juin, sœur Denis Houde, la canadienne, bénéficiera d'une libération ; les deux autres sœurs devront attendre plus longtemps. En août, une nouvelle bien plus grave parvient au conseil général : la mort de trois spiritaines, les 7 et 8 juin, à Mayumba, au Gabon. Une mort

16. Précisions historiques empruntées au travail de Joseph-Louis Charvet : *L'Hôtel de Crouy, L'Hôtel de Beaune, Deux demeures historiques.*

qui garde sa part de mystère, bien que la version officielle soit celle de la fièvre jaune...

Il y a aussi d'heureuses réalisations : la fondation de l'œuvre des Coloniaux, par exemple. Puisque l'Afrique est momentanément inaccessible, les sœurs visitent les « soldats coloniaux » au Val de Grâce et à l'hôpital Villemain... Elles les réconfortent, les catéchisent à l'occasion. Les familles antillaises sont aussi l'objet de la sollicitude des spiritaines. Premiers jalons d'une œuvre que reconnaîtra l'évêché de Paris, en 1943, et qui réunira bientôt pour la messe dominicale, dans la chapelle de la maison mère, près d'une centaine de personnes.

Mère Michaël ne s'arrête pas. En dépit d'un sommeil souvent perturbé par les alertes nocturnes, de plus en plus fréquentes, elle déploie une incroyable activité : voyage au Portugal pour y implanter la congrégation, ouverture d'une école d'infirmières coloniales à Marseille, passage en zone libre pour avoir la possibilité de lancer un message radio aux communautés d'Afrique Équatoriale, des Antilles, de Madagascar...

En 1944, les alertes et les bombardements dans la région parisienne et à Paris même, s'intensifient mais le débarquement du 6 juin en Normandie fait renaître l'espoir d'une prochaine libération. Elle arrive, en effet, cette libération ! Les locataires de la rue du Regard sont aux premières loges pour la vivre, heure par heure. Plus de soixante ans après, nous survolons leur « Journal de communauté » avec le même intérêt :

« 14 août : Nous sommes sans cesse en alerte. Tout le monde, le nez en l'air, contemple les avions argentés sillonnant le ciel (ceux des alliés).

15 août : Pour le premier anniversaire de la fondation de l'œuvre des coloniaux, messe en plein air dans notre cour : 5 à 600 personnes y assistent. Deux fois la sirène retentit et les éclats de D.C.A. tombent... Aucun accident à déplorer.

17 août : Ravitaillement de plus en plus difficile, car tous les trains sont arrêtés, il n'y a plus rien à mettre dans la marmite ! Les visages sont calmes et souriants malgré tout. On sent que quelque chose de grand se prépare.

19 août : Ce n'est que détonations d'un bout à l'autre de Paris...

24 août : Les barricades se montent. Nous voyons barrer la rue du Regard du côté de Saint Placide, ainsi que le boulevard Raspail en plusieurs endroits ; nous ne sortons plus.

25 août : Un bruit de ferraille : les tanks qui descendent. Arrivées par la porte d'Orléans, les troupes du général Leclerc sont déjà dans tout Paris pour mettre en fuite les occupants... Les blindés défilent. Des tanks s'arrêtent tout près de chez nous. Sœur Émilienne (« Mémère Émilienne ») est vite repérée par un officier de Marine :

" Vous permettez ma Sœur ? " et il l'embrasse ! Dans les rues, la bataille fait encore rage et Mère Michaël est obligée d'insister, en faisant des signes désespérés, pour nous faire rentrer : " Venez vite ! "

26 août : Le général de Gaulle, accompagné du général Leclerc, se rend à Notre-Dame pour une action de grâces solennelle. La foule – dont quelques spiritaines – se presse et les acclame. À peine sont-ils dans la grande nef qu'un coup de feu éclate, le général n'est pas atteint et gagne le chœur. La fusillade se poursuivant, un Père dominicain donne une absolution générale. L'assistance, après s'être allongée sous les chaises, se réfugie derrière les piliers et dans les chapelles latérales, puis elle s'écoule lentement. Il n'y a que très peu de blessés. Le retour des Sœurs s'effectue sous la mitraille. La nuit est agitée : des avions ennemis reviennent et bombardent différents points de la capitale, dont le Grand Palais.

Pendant six jours, le canon tonnera encore très près !

Le calme revient peu à peu. On entend de nouveau le sifflet d'un train... Le marché du boulevard Raspail est réouvert, le bruit de la canonnade ne nous parvient plus... le front s'est éloigné... »

En mission, les Sœurs n'en peuvent plus : certaines ont passé 14, 15 et même 16 années sans retour en France. Mère Michaël multiplie les démarches au ministère des Colonies qui accepte d'assurer des places sur le premier paquebot en partance pour l'Afrique. Un départ de onze spiritaines a lieu effectivement en décembre 1944.

8 mai 1945 : c'est la reddition de toutes les forces ennemies, les sirènes annoncent la paix ! Et le conseil s'active à préparer le chapitre général qui a lieu le 5 novembre. Après 18 ans de supériorat, Mère Michaël « passe la main » à sœur Josépha Bieth [17], ancienne supérieure principale du Cameroun.

1946 est une année d'intense activité : retours et départs incessants... il apparaît bientôt que le bel hôtel de Beaune ne convient plus à nos besoins. Nous voudrions être « chez nous », dans une maison plus fonctionnelle. Le 27 novembre 1947, dans le *Bulletin* de la congrégation, Mère Josépha écrit :

« Voici maintenant une bonne nouvelle : nous avons une Maison mère 'définitive' à Boulogne-sur-Seine, 16 rue de Billancourt, tout près de la porte d'Auteuil. C'était un modeste pensionnat qui, jusqu'à la fin de cette année scolaire, accueillait environ 200 élèves dont une centaine d'internes. L'heureuse disposition des locaux permettra, au fur et à mesure de nos possibilités, de l'adapter à nos besoins. »

17. Mère Josépha Bieth (1898-1972), née à Brumath, (Bas-Rhin), Supérieure générale de 1945 à 1955.

16 rue de Billancourt, Boulogne-sur-Seine (1948-1993) : En route pour une longue étape

« Boulogne, vieil Auteuil ; jusqu'au XIVe siècle, on disait : les Menus-les-Saint-Cloud, c'est-à-dire les Maisonnettes près de Saint-Cloud. En ce temps-là, les Parisiens aimaient à faire le pèlerinage de Boulogne-sur-Mer afin d'y vénérer la Vierge miraculeuse. Pour leur faciliter ce pieux et louable usage, Philippe-le-Long, alors roi de France, inaugura ce que l'on appelait à l'époque : un pèlerinage en raccourci. Il fit construire, sur le modèle de l'église de Boulogne-sur-Mer un bel édifice qui devint l'église paroissiale de Boulogne-sur-Seine. Au fronton, se trouve la représentation exacte de l'image primitive [18]. »

Le 5 janvier 1948, Monseigneur Le Hunsec bénissait la maison et y célébrait la messe pour la première fois. Dans ce cadre, une étape importante de la vie de la congrégation allait se dérouler durant quarante-cinq ans. Le 5 octobre 1949, c'était l'anniversaire des 25 ans de profession religieuse des premières sœurs missionnaires du Saint-Esprit. Les heureuses jubilaires se retrouvent presque au complet pour cette fête de famille. L'institut compte à cette date 278 Sœurs professes, 41 novices, 13 postulantes réparties en 37 maisons, dont 21 en pays de mission.

Voici comment une spiritaine décrivait la vie de la maison mère en 1951 [19] :

« Toutes les Sœurs rentrant de mission se dirigent droit vers ce fief familial, nulle ne repart sans y être venue faire ses adieux. C'est vraiment la maison de passage... Une Sœur vous croise dans la cour, elle cherche à vous reconnaître... vous la dévisagez... et votre effort de mémoire aboutit à l'exclamation : — " Ah ! Sœur J... ! — Sœur Y... ! " Voilà 17 ans que nous ne nous étions vues ! L'une était à Madagascar, l'autre rentre de l'Oubangui.

" Ma Sœur, je viens pour ma carte d'identité... mon passeport ".

...Des coups de marteau... des bruits de cantines et de caisses que l'on pousse... C'est le magasin de la procure ! Une sœur affairée termine une expédition ! – " — Ah ! je vais respirer un peu. C'est le dernier départ d'ici un moment. Dites, vous ne voudriez pas m'aider à peser cette caisse s'il vous plaît ?... " — " Volontiers ! "

---

18. Sr Louis-de-Gonzague LE BRIS, « Une visite à Boulogne à la Maison-Mère », *Pentecôte*, 11e année, 1948, n° 3, p. 3-4.

19. Sr Yvonne COGNEAU, « La Maison-Mère des spiritaines », *Pentecôte*, 14e année, 1951, n° 2, p. 3-5.

À Boulogne-Billancourt, la troisième maison mère
des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit : côté cour, côté jardin.
(Archives des Sœurs spiritaines.)

Là, c'est ce que nous appelons entre nous " le quartier général " : les bureaux de notre Révérende Mère, de Sœur Assistante, toujours assiégés. Le secrétariat avec ses paperasses... La propagande... Voici le bureau de Sœur Supérieure. Avoir la charge d'une communauté si élastique n'est pas une sinécure ! »

L'année 1955 est celle d'un chapitre général qui élit comme supérieure générale sœur Marie-Laurence Brosse [20], supérieure principale des Antilles. Du 22 au 31 août, échanges et discussions entre les capitulantes, marqués par d'inévitables tensions. On sent une aile marchante, désireuse de changements, une autre fraction craint des déviations et tente de freiner ce mouvement. Il faudra toute l'autorité de Vatican II pour ouvrir portes et fenêtres à la *nouvelle Pentecôte* demandée par Jean XXIII. Ouverture opportune : la congrégation se développe, en effet, et se prépare à vivre l'internationalité d'une manière plus large. Déjà, en 1958, elle a accueilli ses deux premières professes africaines (R.C.A.).

Et c'est de nouveau un chapitre général qui se réunit le 21 août 1965. Sœur Johanna Ammeux [21] remplace Mère Marie-Laurence à la tête de l'institut. Événement marquant : le récit des débuts de la congrégation fait par sœur Élise Muller [22], compagne de sœur Eugénie Caps ; jusque-là, il y avait comme un mystère, un mystère douloureux autour de nos origines. Maintenant, le voile est levé !...

Nous entrons alors en période de mise à jour, d'adaptation de nos constitutions aux conditions actuelles d'apostolat. Toutes les communautés sont invitées à travailler un questionnaire préparatoire au chapitre d'*aggiornamento* qui s'ouvrira à Boulogne le 2 juillet 1969 et se prolongera jusqu'au 8 septembre. Il en sortira un important document « fruit d'une grande communion entre les capitulantes ». Des expériences nouvelles sont encouragées : communautés de quartier, insertions en H.L.M..., tout ce qui peut favoriser une meilleure proximité avec les populations à évangéliser.

Le 15 juin 1973 a lieu l'ouverture d'une première rencontre des responsables régionales à la maison mère. Une autre se tiendra en 1975, en attendant le chapitre général de 1977 qui verra l'élection de Sœur Hildegard

---

20. Mère Marie-Laurence Brosse (1909-1970). Née à Paris, décédée à Silva-Porto en Angola. Supérieure générale de 1955 à 1965.

21. Mère Johanna Ammeux, originaire de Zeggers-Cappel (Nord). Supérieure générale de 1965 à 1977.

22. Sœur Élise Muller, (1901-1970). Née à Sarrebruck. Elle est considérée comme la co-fondatrice de la Congrégation. À ce sujet, revoir *Mémoire Spiritaine*, n° 1, 2, 3 et 4.

Cordewener [23] et la production d'un nouveau document : *Libérer l'énergie de la Bonne Nouvelle*, une avancée en vue de la future Règle de vie [24].

Les deux chapitres suivants se tiendront à Arras. Pourquoi Arras ? Les capitulantes étant plus nombreuses, Boulogne n'a plus la capacité de les accueillir ! Ce qui pose, de nouveau, le problème de la maison mère. Il faut choisir entre plusieurs solutions : rénover et agrandir Boulogne, ou bien investir à la rue Plumet où nous possédons un terrain avec trois petits bâtiments déjà vétustes [25].

Toutes les spiritaines sont consultées à ce sujet. L'avis de plusieurs, riches d'une grande expérience, l'emporte : « C'est à Paris qu'il faut établir la maison mère. Restons fidèles à l'enracinement de nos débuts au cœur de la capitale ». À la Pentecôte 1991, sœur Paulette Fourré [26], élue supérieure générale en 1983, puis réélue en 1989, écrit à la congrégation :

« Vos nombreuses réponses à la consultation concernant notre recherche pour l'immobilier ont montré tout l'intérêt que vous portez à la vie et à l'avenir temporel de l'Institut... Fortes de vos encouragements, nous poursuivons l'étude du projet, à savoir : Maison mère à la rue Plumet, maison principale à la rue Chaplain et, bien entendu, vente de Boulogne. Nous attendons les résultats d'une étude précise et chiffrée avant de prendre toute décision... »

Au terme de la réflexion, la décision est prise et en mars 1992, l'économe générale, sœur Monica Méléard [27], peut informer la Congrégation : « Les machines ont pris possession du terrain le 13 février ; les murs sortiront de terre vers les mois de juin ou juillet ». En réalité, ce délai est impossible à respecter, car difficultés et embûches se multiplient. Une année supplémentaire de travaux s'avère nécessaire.

23. Sœur Hildegard Cordewener, Hollandaise. Supérieure générale de 1977 à 1983.

24. Règle de Vie approuvée par Rome le 19 mars 1985

25. En 1948, les spiritaines achetèrent dans le XV^e^, à l'angle des rues Bargue et Plumet, des maisons qui abriteront un foyer de jeunes filles et l'œuvre des « coloniaux », puis, après réfection des bâtiments, la maison du District de France.

26. Sœur Paulette Fourré, originaire de Langueux (Côtes d'Armor). Supérieure générale de 1983 à 1995.

27. Sœur Monica Méléard, originaire de Plérin (Côtes du Nord). Nommée économe générale en 1989.

18, rue Plumet, Paris-XV^e (1993) : À nouveau Paris !

Le transfert s'opère le 20 septembre 1993. « Quitte ton pays... », c'est la parole vécue par bien des Sœurs anciennes de Boulogne, porteuses de tant de souvenirs et sensibles aux regrets des amis, des paroissiens de Notre-Dame... Mais on va de l'avant. L'installation mobilise tous les bras ; la perspective d'habiter une maison spacieuse et accueillante dynamise tous les courages. Et la joie de vivre du nouveau stimule toute la communauté.

Quelques jours plus tard, le père Jean-Paul Hoch [28], supérieur provincial des spiritains de France, venu présider un jubilé, pouvait déclarer :

« Vous avez eu le courage, mes Sœurs, d'abandonner une ancienne maison pour en construire une nouvelle, et cela en un temps où nous avons tous quelques humaines inquiétudes au sujet de nos congrégations missionnaires... Dans la forme arrondie de votre nouvelle Maison mère, je vois comme une évocation de la rondeur de notre globe terrestre, comme une invitation lancée à toutes vos Sœurs répandues en tant de pays : ici, dans cette Maison mère, vous êtes chez vous, ici, dans nos cœurs, vous êtes chez vous et, avec vous, nous souffrons de toutes les souffrances qui accablent les peuples où vous vivez, nous nous réjouissons de toutes les joies des Églises qui vous accueillent, nous espérons tous les espoirs qui font vivre toutes ces personnes que vous rencontrez, aimez et servez. »

En 1995 la maison, confortablement installée, pouvait accueillir les capitulantes qui élisaient la nouvelle supérieure générale, sœur Andrée Boutin, le 26 juillet [29].

Le 7 janvier 1996, le père Marc Soyer [30], vicaire provincial spiritain, présidait les fêtes du 75^e anniversaire de la fondation de la congrégation.

D'une manière moins solennelle, mais avec beaucoup de chaleur, le 20 septembre 2003, la communauté de la rue Plumet fêtait ses dix ans d'existence. Les « anciennes » laissaient parler leur cœur. Le dernier mot revint à sœur Monica, le « maître d'œuvre » du projet et de sa réalisation :

« Je suis émue de trouver ici des visages qui me rappellent l'événement et je me souviens de tant d'autres spiritaines et autres personnes avec qui nous avons vécu

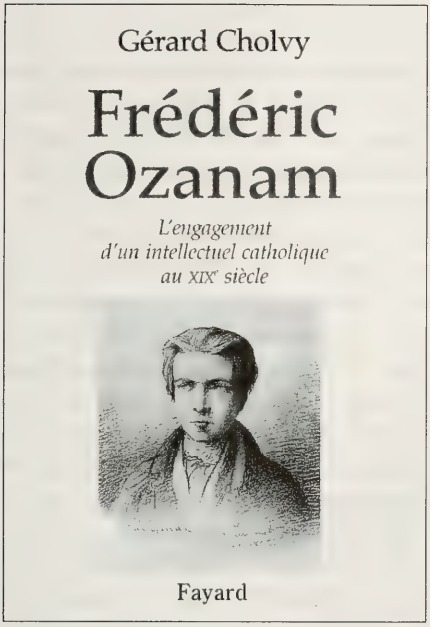
28. Père Jean-Paul Hoch, aujourd'hui supérieur général des spiritains, élu le 8 juillet 2004.
29. Sœur Andrée Boutin, canadienne, originaire du diocèse d'Amos
30. Père Marc Soyer, vicaire provincial de France de 1991 à 1997. Actuellement supérieur de la maison mère des spiritains, 30 rue Lhomond.

18, rue Plumet, Paris 15e, l'actuelle maison mère des Spiritaines.
Une équipe au travail durant le chapitre général de 1995.

tout cela. En faisant une relecture de cette option : transférer la Maison-mère de Boulogne à Plumet, je réalise combien l'Esprit-Saint était là, présent au cœur du discernement avec le Conseil général de cette époque. Regardons aujourd'hui : toutes les chambres sont occupées, nous pouvons accueillir nos Sœurs, nos familles, nos amis, sans trop calculer... Rendons grâces au Seigneur de ce qu'il nous prend par la main et nous conduit. »

Ces quelques pages d'histoire illustrent une des constantes de la vie spiritaine : la mobilité. Une mobilité faite d'attention aux signes de l'Esprit et de disponibilité aux événements... Il est probable que la jeune génération devra s'en inspirer !

Mémoire Spiritaine, n° 23, premier semestre 2006, p. 165 à p. 173.



Frédéric Ozanam et François Liberman

Quelques réflexions à partir d'un grand livre de Gérard Cholvy

Paul Coulon *

Gérard Cholvy, avec toute la science d'une vie consacrée à l'histoire religieuse contemporaine et tout le temps libre (?) laissé par l'arrivée à la retraite universitaire, a fait paraître, en 2003, un maître livre – un *opus magnum*, un « chef-d'œuvre » au sens ancien des compagnons – consacré à Frédéric Ozanam [1]. Plus j'avançais dans la lecture de ce qu'il faut bien appeler un « pavé » impressionnant, plus je me disais qu'Ozanam avait bien de la chance d'avoir trouvé pareil biographe [2] ! Et la jalousie s'éveillait en moi, qui voudrais

* Voir la présentation de l'auteur à la fin de l'article.

1. Gérard CHOLVY, *Frédéric Ozanam. L'engagement d'un intellectuel catholique au XIXe siècle*, Paris, Éd. Fayard, 2003 (réédition 2006), 784 p., 28,00 €.

2. Sur l'ensemble de l'œuvre de Gérard Cholvy, voir : Dominique AVON et Michel FOURCADE, *Mentalités et croyances contemporaines. Mélanges offerts à Gérard Cholvy*,

bien pouvoir écrire pareille somme sur Libermann, avec autant de science, d'intelligence et d'empathie ! Mais, en même temps, quelle jubilation, quel festin intellectuel ! Car l'arc temporel ici présenté à partir d'Ozanam et étudié à fond – 1813-1853 – recouvre quasiment la chronologie libermannienne (1802-1852). Si bien qu'au cours de la lecture, je ne faisais que d'aller de l'un à l'autre, d'Ozanam à Libermann, fasciné par les différences et les ressemblances de ces deux hommes si importants tous les deux pour leur époque – chrétiennement parlant – et tous les deux à la postérité mondiale, étant donné ce qu'ils ont engendré dans l'histoire de l'Église. *In illo tempore*, les aléas providentiels les avaient fait se rencontrer une seule et unique fois, pendant quelques semaines, à Lyon, à l'automne 1839 [3].

Ma lecture s'est accompagnée de multiples notes que je destinais non à une recension classique mais à un article dans *Mémoire Spiritaine* autour de ces deux figures capitales. Le mieux est souvent l'ennemi du bien. J'ai trop attendu, et j'ai perdu le fil conducteur de mes notes gribouillées ! J'ai donc repris et achevé une deuxième lecture de ces 700 pages ! Vraiment, toute bibliothèque d'histoire se devrait de posséder cet ouvrage, et singulièrement toute bibliothèque spiritaine : nous sommes là en présence d'une véritable somme sur tous les aspects religieux du premier dix-neuvième siècle : il ne s'agit pas là, en effet, d'une hagiographie – dans le style précisément de celles qui ont poussé comme champignons au dix-neuvième –, mais d'une biographie telle qu'on les conçoit aujourd'hui, « dans le continuel dialogue entre le personnage et les hommes et événements de son temps, en vue d'une histoire " globale " [4] ». Gérard Cholvy nous offre une Vie de saint – de *Bienheureux* plus exactement !

Université Paul-Valéry-Montpellier 3, Montpellier, 2003, 643 p. Son ouvrage le plus connu reste : G. CHOLVY et Y.- M. HILAIRE, *Histoire religieuse de la France contemporaine,* Toulouse, Privat (" Bibliothèque historique Privat "), t. I : *1800-1880,* 1985, 352 p. ; t. II : *1880-1930,* 1986, 460 p. ; t. III : 1930-1988, 1988, 569 p. (en collaboration). Cette somme a été reprise récemment (revue, refondue, réactualisée) chez Privat en plusieurs petits volumes, et complétée par un volume sur le plus contemporain (donc le plus controversé) : Gérard CHOLVY et Yves-Marie HILAIRE, *Le Fait religieux aujourd'hui en France. les trente dernières années (1974-2004)*, Paris, Cerf, 2004, 412 p. Pour les plus pressés et moins argentés, dans la collection « poche » du Seuil, Points-Histoire, n° H290, l'excellente synthèse sur le XIX^e^ : *Christianisme et Société en France au XIX^e^ siècle.*

3. Cf. Paul COULON, « Libermann chez Frédéric Ozanam, en décembre 1839 : l'embellie de Lyon ou la grâce de Fourvière », *Mémoire Spiritaine*, n° 6, deuxième semestre 1997, p. 7-36.

4. B. PLONGERON, *Religion et Sociétés en Occident (XVI^e^-XX^e^ siècle). Recherches françaises et tendances internationales (1973-1981)*, nouvelle éd. revue et augmentée, Paris, Centre national de la recherche scientifique (coll. " Synthèse et Documentation "), Centre de documentation sciences humaines, 1982, p. 255.

– recevable par nos contemporains : on y voit l'évangile et la grâce à l'œuvre dans l'épaisseur d'une vie d'homme inextricablement mêlée à tous les combats de son époque, complètement sur terre avant d'être au ciel. Ajoutez à cela la fascination – et Jean-Paul II ne s'y est pas trompé, qui l'a béatifié le 22 août 1997, à Notre-Dame de Paris, lors des Journées mondiales de la jeunesse – d'un modèle de sainteté peu proposé jusqu'alors : celle d'un laïc marié, très amoureux de sa femme, et d'un père de famille ; d'un homme formidablement doué pour les amitiés ; d'un intellectuel, publiquement engagé comme chrétien dans les débats universitaires, sociaux et politiques de son temps. Mais peut-être faut-il tout d'abord rappeler les grandes lignes de son itinéraire, avant de relever quelques ressemblances et différences avec Libermann ?

Parcours biographique

Né à Milan le 23 avril 1813, mort à Marseille le 8 septembre 1853, Frédéric Ozanam a été, selon Lacordaire, l'une des figures les plus marquantes du catholicisme au XIX^e^ siècle.

Après ses classes secondaires à Lyon, durant lesquelles il surmonte une crise religieuse, il se rend à Paris pour ses études universitaires. La défense de la vérité et l'engagement social constitueront deux pôles de sa brève mais généreuse existence.

En 1833, il fonde, avec quelques amis, la *Société de Saint-Vincent de Paul* qui a essaimé sur les cinq continents. Il est également à l'origine des célèbres Conférences de Notre-Dame, à Paris.

Titulaire de la chaire de Droit commercial à Lyon, puis professeur de Littérature étrangère à la Sorbonne, il se livre à l'étude de la civilisation chrétienne aux temps barbares, de Dante et de la littérature dans l'Italie du Moyen âge.

En 1848, il participe à la fondation du journal *L'Ère nouvelle*, où il s'attache à « faire passer l'esprit du christianisme dans les institutions républicaines ». Il se présente, la même année, aux élections à l'Assemblée nationale. Son programme audacieux procède d'une intuition prophétique qui lui fait pressentir le fossé grandissant entre forts et faibles, riches et pauvres.

Sa santé l'ayant éloigné prématurément de l'enseignement, considéré par lui comme un apostolat, il consacre ses ultimes forces à ses recherches scientifiques et à la *Société de Saint-Vincent de Paul*, avant de s'éteindre, à 40 ans, dans un abandon total à Dieu.

Deux types d'hommes bien différents [5]

Comme cela est contesté, n'insistons pas sur les origines juives des Ozanam (p. 13-15) : on le croyait dans la famille, nul doute que cela ait pu rapprocher Libermann d'Alphonse et Frédéric Ozanam lorsqu'ils se rencontrèrent.

Le père de Frédéric est un médecin aux curiosités encyclopédiques et aux multiples relations (p. 38), alors que le rabbin de Saverne s'enferme dans l'encyclopédie du Talmud et ne fraie pas avec grand monde. Dès sa naissance à Milan, puis par ses voyages à travers la France et l'Europe comme étudiant et professeur, Frédéric Ozanam bénéficie d'une formidable ouverture au monde de son temps, alors que Libermann passe du quartier juif de Saverne au monde clos des séminaires de Saint-Sulpice, et ne verra son horizon s'élargir – certes jusqu'aux extrémités du monde par ses disciples – qu'à partir de 1839 lorsqu'il se rendra à Rome.

Les deux hommes s'inscrivent dans des paysages intellectuels totalement différents. Universitaire, Ozanam, sa vie durant, aura des lectures très étendues (p. 519) et ses lettres s'y réfèreront constamment. On serait bien en peine de trouver l'équivalent chez Libermann. Jamais ce dernier ne renvoie à une source écrite, ou quasiment, alors que son ami Luquet barde toujours ses rapports à Rome de multiples références. On a l'impression que Libermann agit beaucoup plus par entretiens et contacts avec les personnes, par exemple avec les capitaines des ports pour l'Afrique.

Libermann serait-il plus auditif, et Ozanam plus visuel ? Lui comme Ozanam ont été de grands « épistoliers » dont la correspondance a été éditée – de façon rigoureusement scientifique et critique pour Ozanam, ce qui n'est pas le cas pour Libermann. Plus de 1 800 lettres pour ce dernier, un peu moins de 1 500 pour Ozanam. Mais il s'agit de correspondance très différente, non seulement sur le fonds – ce qui est normal : un universitaire, un directeur spirituel et supérieur de société missionnaire –, mais dans la forme et le style (et le style, c'est l'homme !). Les lettres d'Ozanam sont remplies de renseignements multiples, de notations vivantes, de descriptions, d'images, toutes choses presque totalement absentes de celles de Libermann. Autant les lettres d'Ozanam sont pleines de renseignements très divers et concrets sur son époque, autant celles de Libermann sont pauvres en ce domaine et ne nous

5. Les indications de pages entre parenthèses, données en cours de texte, renvoient aux passages de l'ouvrage de G. CHOLVY traitant des points abordés.

apportent comparativement que peu de chose sur le contexte dans lequel il vit. D'où la difficulté d'écrire une biographie de Libermann « dans son temps », car il faut aller chercher ce temps ailleurs que dans sa correspondance, alors que celle d'Ozanam est bruissante de toute l'histoire du temps (politique, économique, sociale, culturelle, religieuse). On trouve en permanence sous la plume d'Ozanam les noms de Chateaubriand, de Lamartine, de Ballanche, d'Ampère, de Guizot et de Lamennais (Félicité de) : à une ou deux exceptions près, aucun de ces noms n'apparaît dans le *corpus* libermannien.

Même époque, mêmes lieux, même contexte religieux

La richesse de l'ouvrage de Gérard Cholvy vient de ce qu'il est tissé de citations empruntées à la correspondance d'Ozanam : c'est Frédéric qui parle, que nous écoutons, que nous découvrons. Et c'est une voix qui n'est pas loin dans le passé ; au contraire, elle est singulièrement proche, amicale, passionnante... La richesse de ces citations, complétées par l'érudite mise en scène du biographe pour ce qui est de l'époque et des lieux, apporte aux « libermanniens » quantité de lumières et de perspectives intéressantes.

On notera que, pour avoir été différente de celle de Jacob Libermann à Metz entre 1824 et 1826, la crise de la foi vécue par Ozanam (p. 83s) a également été très forte, et à peu près à la même époque (1827-1829). Et c'est là que le livre de G. Cholvy est éclairant, car il dessine admirablement le paysage religieux français du premier dix-neuvième siècle, commun à Ozanam et à Libermann : le climat antireligieux des années 1825-1830 (p. 80) ; ce qu'Ozanam appelle, en 1835, « la résurrection religieuse de la société actuelle » (p. 222), avec une mise au point intéressante pour les spiritains sur l'année 1840 (p. 331) et une excellente synthèse sur le réveil catholique des années 1834-1848 (p. 482s).

Et puis, comment les spiritains, établis sur la Montagne Sainte-Geneviève depuis leur fondation en 1703, ne seraient-ils pas passionnés par tous les détails contenus dans l'ouvrage sur les quartiers de l'actuel V^e^ arrondissement et donnés au fur et à mesure que s'y déroule la vie de l'étudiant, puis du professeur de Sorbonne : le quartier du Panthéon (p. 144-145) ; la rue des Fossés-Saint-Victor (p. 148) ; la rue des Grès (p. 149-150) et le quartier Mouffetard (p. 246-247) avec l'omniprésente sœur Rosalie, dont nous reparlerons (p. 255-256, 296).

Si on ne voit pas Libermann se déclarer cartésien et faire un éloge émerveillé de la raison comme Ozanam (p. 174), il se serait assez bien retrouvé

avec lui sur la dénonciation, assez biblique, des fausses séductions de la raison et des grands hommes : « Nous sommes punis, catholiques, d'avoir mis plus de confiance dans le génie de nos grands hommes que dans la puissance de notre Dieu. » (1835, p. 183)

De même, on a regretté que Libermann n'ait pas été plus œcuménique au sens actuel dans ses jugements sur les protestants, mais il ne faut pas rêver ni faire d'anachronisme : Ozanam n'est pas plus ouvert, car c'est l'époque qui le veut (p. 535).

Avant de passer plus particulièrement aux questions sociales, politiques et missionnaires chez Ozanam et Libermann, terminons par un point particulier, mais bien révélateur, de cette biographie contemporaine d'un saint qui n'est point de marbre. Nous voici, en effet – et ce n'est pas trop tôt ! –, en présence d'une vie de Bienheureux authentique, dont on nous dit – parce qu'il en est question dans sa correspondance et qu'on ne l'a point censurée – qu'il avait une sexualité et qu'il a eu des problèmes (p. 160, 228). Ô bienheureuse humanité ! Et qu'ensuite, fort normalement, après avoir opéré un discernement quant à une possible vocation sacerdotale, il a été très amoureux de son Amélie de fiancée (p. 423-426), devenue sa femme et dont la grossesse lui a donné bien du souci jusqu'à ce que la naissance de la petite Marie en fasse un père comblé, devenant poète en alexandrins pour l'une et l'autre (p. 555-564)...

Même passion, même combat, même inspiration

Les pauvres et la mission

De nombreuses citations et notations montrent combien Ozanam a été un meneur d'hommes influent par sa pensée et par sa vie, fidèle en amitié, amateur de longues discussions où l'on refait le monde... L'équipe qui entourait Ozanam, notamment dans le cadre de la *Société de Saint-Vincent de Paul*, n'est pas sans rappeler le petit groupe de l'Œuvre des Noirs dont Libermann faisait partie et dont il était le meneur (p. 197, 250). Ozanam et Libermann, au-delà de leurs différences, semblent bien avoir eu une identique inspiration évangélique et une commune lecture des signes des temps, face aux grandes questions de leur époque concernant l'Église, les pauvres, la mission.

Frédéric Ozanam est connu de la France entière comme l'un des fondateurs, à Paris, le 23 avril 1833, de la première Conférence de Charité, qui deviendra

la *Société de Saint-Vincent de Paul*. Dans la capitale où il arrive comme étudiant, fin 1831, sa vocation pour les pauvres naît dans un groupe animé par Emmanuel Bailly et la sœur Rosalie, de la communauté des Filles de la Charité, sise rue de l'Epée-de-Bois, près de l'église Saint-Médard (p. 246-247, avec bibliographie). À la même époque, le jeune Frédéric Le Vavasseur, malade, est accueilli par la sœur Rosalie, à côté de sa communauté, pendant deux ans (1832-1833) ; il consacre son temps « à voir les pauvres de sœur Rosalie ». Influence décisive qui le tourne vers les pauvres de son île Bourbon et fera de lui l'initiateur de *l'Œuvre des Noirs* dans laquelle entrera Libermann...

Revenu à Lyon fin 1835, Ozanam, au souci des pauvres de France, ajoute l'ouverture à l'universel (p. 482), le souci missionnaire si puissant à Lyon (Pauline Jaricot et consorts). Il devient même le principal rédacteur des *Annales de la Propagation de la Foi* (p. 544-551). En route pour Rome où il va soumettre son projet missionnaire, en décembre 1839, Libermann s'arrête à Lyon. C'est à la famille Ozanam qu'il demande l'hospitalité, le 7 décembre. L'aîné, l'abbé Charles, qu'il a connu au séminaire Saint-Sulpice, est absent pour cause de missions paroissiales dans l'Ain. Frédéric est seul à la maison, avec la vieille bonne de la famille. Il prépare pour le 16 décembre la leçon d'ouverture du cours de droit commercial qu'il va inaugurer à la Faculté de Droit. Libermann et lui vont être ensemble pendant trois semaines. On peut supposer que, malgré sa discrétion sur les raisons de son voyage à Rome, Libermann a dû entretenir son hôte de son projet pour les Noirs (p. 552).

Si Ozanam a ajouté au souci des pauvres celui des peuples lointains à évangéliser, dans un mouvement inverse mais de semblable inspiration, Libermann, devenu supérieur d'une société missionnaire pour les colonies et l'Afrique, ne pourra passer à côté des pauvres de France, pauvres de pain et pauvres d'Évangile : « Je voudrais former une œuvre qui s'étende à toutes les classes pauvres... » (27 mai 1847, à M. Germainville). Et il passera à l'acte, notamment à Paris, après la révolution de 1848. Dès le 11 février 1849, il ouvre la chapelle du séminaire du Saint-Esprit à l'Œuvre des pauvres ouvriers. Sœur Rosalie, la figure la plus connue du quartier Mouffetard, y participe. Il y aura très vite des réunions tous les soirs dans la chapelle, car à celles des ouvriers, se sont ajoutées celles des militaires et celles de la Sainte-Famille. Tous les soirs, la chapelle envahie ! Qu'on mesure le « dérangement » provoqué à la tranquillité du séminaire !...

La réforme de l'Église

Lacordaire situait le contexte de la vie d'Ozanam en écrivant : « Une révolution avait changé le monde et changé dans le monde la situation de l'Église. » Là aussi, Libermann et Ozanam se retrouvent dans un identique et audacieux diagnostic sur leur époque.

Le 22 février 1848, Ozanam écrit à son ami Théophile Foisset, effrayé de ce qu'il ait dit dans *Le Correspondant* « Passons aux barbares et suivons Pie X » : « Je crois voir le souverain pontife consommer ce que nous appelions de nos vœux depuis vingt ans – la délivrance de l'Église par la sécularisation de l'État –, passer du côté des *barbares*, c'est-à-dire de la démocratie, parce qu'il sort du clan des rois, des hommes d'État de 1815, pour aller au peuple. » (excellente exégèse de ce texte, p. 591-592).

Le laïc Ozanam à son frère prêtre, le 21 avril 1848 : « Il faut que les curés renoncent à leurs petites paroisses bourgeoises, troupeaux d'élite au milieu d'une immense population qu'ils ne connaissent pas. »

Libermann écrit au sulpicien Gamon, le 20 février 1848 : « Le mal du clergé a toujours été, dans ces derniers temps, qu'il est resté dans l'idée du passé [...] Vouloir se cramponner au vieux temps, et rester dans les habitudes et l'esprit qui régnait alors, c'est rendre nos efforts nuls, et l'ennemi se fortifiera dans l'ordre nouveau. Embrassons donc avec franchise et simplicité l'ordre nouveau et apportons-y l'esprit du saint Évangile... » Et le 13 février 1849, à une réunion de prêtres, rue des Postes : « Aujourd'hui de nouveaux besoins se font sentir ; chaque prêtre, sans sortir néanmoins de la position où il se trouve placé, doit étudier ces besoins, sonder les plaies de la société, et saisir toutes les occasions qui lui sont offertes dans sa position pour apporter un remède ou un soulagement à ces plaies et à ces besoins. [...] de là pour le prêtre l'obligation plus étroite d'éviter tout sentiment et toute apparence de hauteur dans ses rapports avec les pauvres, avec les ouvriers. Il doit se faire petit et simple. »

Vies parallèles qui se rejoignent dans l'Infini

Libermann et Ozanam ont eu une vie brève mais intense, et sont morts à une année d'intervalle. Tous les deux ont été passionnés par la propagation de la foi dans le monde, ici et partout. En professeur d'université (à Lyon puis à la Sorbonne), Ozanam se penchera sur l'apparition historique de la *civilisation chrétienne* ; en homme de foi, il se demandera comment l'Église pourra

effectuer de nouveau un *passage aux barbares*, aux nouveaux barbares de la société industrielle naissante. Libermann, de son côté, réfléchira dans son action missionnaire sur le même problème, fondamentalement : comment l'Église peut *passer aux Nègres* (il le dit de façon équivalente) en apportant la foi – et aussi la civilisation – mais pas l'Europe...

Balzac, l'exact contemporain de Libermann, termine en 1847 ce qui sera son dernier roman : *L'Envers de l'histoire contemporaine*. Il clôt la *Comédie humaine* en l'ouvrant sur un mystère à l'opposé de ceux qu'Eugène Sue a développé, en 1842-43, dans son feuilleton *Les Mystères de Paris* où il n'est question que de crimes et de corruption, du visible en somme... Dans son *Envers de l'histoire*, par contre, Balzac montre que la vie parisienne est irriguée par le fleuve invisible de la charité agissante, engendré par la vie spirituelle d'un groupe de laïcs qu'il appelle les « Frères de la consolation »... Ils sont l'âme dans le corps, mais qui les connaît à Paris ?

Et pourtant, quand les masques de l'humaine comédie tomberont, quand l'envers sera remis à l'endroit, on s'apercevra que les grands hommes de la Montagne Sainte-Geneviève ne sont pas ceux du Panthéon, mais ceux du quartier Mouffetard, qui avaient noms : sœur Rosalie Rendu, Frédéric Ozanam, Frédéric Le Vavasseur, Jean-Léon Le Prévost et François Libermann... Ils étaient les justes qui empêchaient le monde de se refroidir. Ils ne disaient pas « Enrichissez-vous ! » (Guizot) mais « Faites-vous pauvres ! Descendez au cœur du *mystère de la divine charité* ! Tout visage alors sera pour vous, – et votre visage sera pour tous –, épiphanie du Dieu fait homme. »

Voici une *infime* partie des réflexions que m'a suggérées le formidable ouvrage de Gérard Cholvy. Pour découvrir vous-même ce Bienheureux si proche de nous et si attachant qu'est Ozanam, n'hésitez pas à vous plonger dans la deuxième édition qui vient de sortir *...

---

* Paul Coulon, spiritain. Directeur honoraire de l'Institut de Science et de Théologie des Religions (ISTR) à l'Institut catholique de Paris. Membre titulaire de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer. Directeur de la revue *Mémoire Spiritaine* (1995-2006), il s'est spécialisé depuis vingt ans dans les sources spiritaines. C'est sur Libermann qu'il a soutenu sa thèse en Histoire des Religions – Anthropologie Religieuse (Paris-Sorbonne, Paris IV) et en Théologie (Institut Catholique de Paris). Directeur de la collection *Mémoire d'Églises* aux éditions Karthala. Aux éditions Karthala, il prépare le lancement, au printemps 2007, d'une nouvelle revue trimestrielle d'histoire consacrée aux missions chrétiennes – *Histoire & missions chrétiennes* –, dont il sera le rédacteur en chef.

Mémoire Spiritaine

c'est aussi une collection de livres,
complément de la revue :
« Mémoire Spiritaine - Études et documents »
(Diffusion : Éditions Karthala, Paris)

1 - René CHARRIER, ***Les Frères Courage.***
Variations sur les Frères spiritains,
Paris, 1994, 240 p. dont 14 p. d'illustrations.
Prix : 15, 24 € (Frais d'envoi : 3, 51 €).

2 - Mgr GAY, ***François Libermann.***
Les chemins de la Paix,
3e édition, Paris, 1995, 192 p.
Prix : 9, 15 € (Frais d'envoi : 3, 51 €).

3 - Jean ERNOULT, ***Les Spiritains au Congo,***
de 1865 à nos jours.
Matériaux pour une histoire de l'Église au Congo,
Paris, 1995, 496 p.,
nombreuses illustrations : cartes, croquis, photos.
Prix : 28, 20 € (Frais d'envoi : 5, 03 €).

4 - Christian de MARE présente :
Aux racines de l'arbre spiritain :
Claude François Poullart des Places (1679-1709). Écrits et Études,
Paris, 1998, 424 p., avec 45 illustrations, relié.
Prix : 26, 68 € (Frais d'envoi : 5, 03 €).

5 - Jean ERNOULT,
Histoire de la Province spiritaine de France,
Paris, 2000, 454 p., nombreuses illustrations.
Prix : 27, 44 € (Frais d'envoi : 5, 03 €).

Mémoire Spiritaine, n° 23, premier semestre 2006, p. 161 à p. 168.

Nous avons lu...

Guillaume YAMEOGO, *Le clergé indigène en Afrique occidentale française de 1825 à 1942. Le cas spécifique du Burkina Faso*, Rome, Pontificia Universitas Gregoriana, 2004, 944 p.

Commençons par quelques chiffres : 944 pages, 3 973 notes de bas de page. Ces nombres imposants laissent deviner l'ampleur et le sérieux de cette recherche menée en vue d'un doctorat en histoire ecclésiastique, soutenu à l'Université Grégorienne de Rome. J'ajoute que le contenu du livre apporte ce que le titre annonce : la vie des séminaires existant entre 1825 et 1942 dans les territoires de l'AOF est traitée avec précision, et le Burkina Faso (patrie de l'auteur) fait l'objet d'un traitement beaucoup plus approfondi.

Mère Anne-Marie Javouhey se taille une incontestable image de pionnière dans le domaine de l'éclosion des vocations sacerdotales en Sénégambie à partir de 1822 : ce qui nous vaut 180 pages sur les trois premiers prêtres issus du Sénégal, ainsi que sur ceux qui seront envoyés se former en France et au Collège Pontifical Urbain de la Propagande à Rome.

Ensuite, l'auteur observe que l'évangélisation de l'AOF a été réalisée par trois sociétés missionnaires : les Pères du Saint-Esprit, les Missions Africaines de Lyon et les Missionnaires d'Afrique (connus également sous le nom de Pères Blancs). Les Pères du Verbe Divin ont eu des missions au Togo pendant le protectorat allemand (1892-1918) mais aucun séminaire n'y est apparu à cette époque. L'auteur décrit donc les réalisations menées, en matière de séminaires, par les Pères du Saint-Esprit (Sénégal et Guinée française, en 80 pages), par les Missions Africaines (Dahomey, Togo, Côte d'Ivoire, en 125 pages. Au Niger, il n'y a pas eu de séminaire), et par les Pères Blancs (Mali, en 90 pages ; Burkina Faso, en 380 pages).

Pour chaque territoire, il brosse un rapide survol de l'histoire de son

évangélisation (renvoyant aux bonnes études disponibles actuellement, dont il donne évidemment les références), puis il se plonge dans les archives des trois sociétés missionnaires pour en extraire tout ce qui concerne les séminaires. Il complète par ce qu'il a pu recueillir dans les séminaires eux-mêmes. Fort honnêtement, il indique les séminaires dans lesquels il n'a pas pu se rendre... mais qui sont quand même bien représentés par ce qu'il a pu trouver aux archives des Pères du Saint-Esprit et des Missions Africaines.

C'est donc une recherche fort systématique que l'auteur nous présente, avec de nombreuses et longues citations, qui mettent le lecteur en contact avec les acteurs et les documents originaux.

Trouve-t-on des bémols à formuler ou des erreurs à signaler ? Une œuvre d'une telle ampleur ne saurait en être exempte !

On s'étonne qu'il indique le fleuve Congo comme limite au Vicariat apostolique des Deux-Guinées, alors que les cartes de l'époque le font aller jusqu'au fleuve Orange (p. 83). Comment ne se réfère-t-il pas à la magistrale étude de Paul Coulon, Paule Brasseur et autres, *Libermann, 1802-1852. Une pensée et une mystique missionnaires*, Paris, Le Cerf, 1988, 941 p. ? Là, tout un chapitre aborde la question de ce Vicariat apostolique, et des premiers missionnaires qui s'y rendent en 1843 sous la direction de Mgr Barron. Et tout cela en renvoyant aux sources les plus sûres qui soient. Cela lui aurait évité l'erreur de nommer « Sacré Cœur de Marie » la Société fondée par le P. Libermann, alors qu'il s'agit du « Saint Cœur de Marie » (p. 86, 90, 96, 97).

Autres regrets : il fait mourir le P. Planque en 1913, au lieu de 1907 (p. 287, note 3). Le premier vicaire apostolique du Dahomey n'est pas Paul Bricet (qui, en réalité se prénomme Hyacinthe), mais Louis Dartois (p. 288). Le premier prêtre indigène des Missions de Lyon n'est pas l'abbé Thomas Mouléro, mais l'abbé Paul Emécété, huit ans plus tôt (p. 325).

L'auteur attribue l'évangélisation de la Côte d'Ivoire aux « pionniers de la Société des Missionnaires d'Afrique » (c'est le nom des Pères Blancs), alors qu'il s'agit des Pères des Missions Africaines (de Lyon) (p. 321). Quelques erreurs dans la numérotation des volumes consultés à la Propagande (il s'agit du vol. 9 et non pas 8 dans les notes 77, 78, 79, 82 de la page 301 ; dans les notes 104, 105, 106, 107 de la p. 307, etc.).

Dans ses conclusions générales, l'auteur souligne que plusieurs des premiers prêtres indigènes entrèrent chez les Pères du Saint-Esprit et chez les Pères Blancs. « Ce phénomène ne toucha pas les missions confiées aux Pères de Lyon. Comment expliquer ce phénomène ? Y furent-ils poussés ? » (p. 906). Il en reste aux questions, alors que les « Pères de Lyon » lui auraient volontiers indiqué leur réponse s'il la leur avait demandée : « Nous venions pour développer une Église locale, diocésaine. Nous nous interdisions d'en détourner des membres pour les envoyer

servir dans d'autres pays ». (Ces raisons disparaîtront dans les années 1980, quand les effectifs diocésains africains exploseront : alors les Missions Africaines ouvriront leurs portes à des Africains.)

En p. 908, l'auteur reconnaît les limites de sa recherche : elle n'a été menée que dans des « dossiers ». Il reste donc à la compléter sur le terrain, auprès de sources orales. Il reconnaît qu'elle reflète principalement le point de vue des Européens qui se sont exprimés dans ces dossiers : il faut maintenant recueillir celui des Africains. Pour que « se lève le voile sur la vie du clergé indigène », je lui suggère d'être attentif à recueillir les aspects qu'on a tendance à taire ou à cacher : les prêtres qui ont quitté la vie sacerdotale après leur ordination (cela mettra en lumière les difficultés que rencontrent les prêtres). Ou encore ceux qui ont quitté le séminaire : on verra apparaître les pressions des familles, désireuses de s'assurer une descendance... ou de placer un de leurs membres dans la fonction publique, afin de recevoir un salaire qui leur permette de scolariser les petits frères.

Ne boudons pas notre plaisir : Guillaume Yaméogo nous offre là un bel ouvrage, solide, clair et agréable à lire, qu'on peut déjà considérer comme un ouvrage de référence pour la période étudiée.

Pierre Trichet
Archiviste général
de la SMA, Rome

Annie VOISIN, *Un missionnaire nantais et la colonisation du Dahomey. Alexandre Dorgère (1855-1900)*, Paris, Afridic, 2005, 435 p.

Madame Annie Voisin, professeur de lettres à Nantes, vient de faire paraître un ouvrage fort bien écrit et facile à lire. M. Tidjani-Serpos, béninois, sous-directeur général de l'Unesco, département Afrique, en a signé la préface.

Le père Alexandre Dorgère est né à Nantes dans le quartier pauvre des ponts en 1855. Entré aux Missions Africaines de Lyon, il est envoyé en 1881 dans ce qui sera plus tard le Dahomey ; il appartient aux premières générations de missionnaires de cette région puisque les deux premiers, les pères Borghero et Fernandez, débarquèrent à Ouidah en avril 1861.

C'est l'époque de la conquête coloniale de la part des puissances européennes ; la Conférence de Berlin, en 1884-1885, délimite les sphères d'influence. Dans cette région, la France a déjà obtenu un protectorat sur le royaume de Porto-Novo, contre les Anglais installés à l'est, au Nigeria, et elle essaie de s'approprier le royaume d'Abomey. L'Allemagne de son côté prend position dans ce qui deviendra le Togo.

C'est dans ce contexte que travaillent ces premiers missionnaires : arrivés avant la conquête coloniale, ils passent d'une région à l'autre, dans ce qui deviendra, de l'est à l'ouest, le Nigeria, le Dahomey-Bénin, le Togo. Le père Dorgère est alors appelé, en 1890, par le contre-amiral de Cuverville, commandant

la flotte française au large des côtes d'Afrique occidentale, à diriger une ambassade auprès de Béhanzin, roi d'Abomey, pour essayer d'éviter la guerre et l'annexion pure et simple de son pays, le Danxômê. Mission impossible pour plusieurs raisons ! Mais, entre Dorgère et Béhanzin, naît une solide amitié.

Le père Dorgère rentre en France en 1896. Après un séjour comme aumônier à Porquerolles, il devient, en 1898, curé de Sainte-Anne d'Évenos, paroisse du diocèse de Toulon. C'est là qu'il décède en février 1900, après avoir contracté la variole noire en soignant un gitan de passage. Cette maladie est alors si redoutée, qu'il meurt presque seul, et est inhumé quasi à la sauvette.

La lecture de ce livre est indispensable à qui veut se faire une idée des conditions de vie et de travail des missionnaires, il y a un peu plus d'un siècle, et connaître l'histoire de la conquête coloniale française dans cette région de l'Afrique. On peut alors se faire un début d'opinion sur le « rôle positif de la présence française outremer », et, auparavant, sur la façon dont la France s'y imposa.

Un regret de taille : que l'éditeur ait laissé imprimer cet ouvrage avec un nombre incalculable de fautes de français, dues non à l'auteure, mais à la saisie typographique et à la non relecture des épreuves.

Pierre Saulnier
de la SMA
Paris

Bruno SEMPLICIO, *De Marion Brésillac (1813-1859), Évêque et Fondateur de la Société des Missions Africaines*, Rome, Société des Missions Africaines (Hors commerce), 2005, 547 p.

L'année 2006 marque le 150e anniversaire de la Société des Missions Africaines. Pour accompagner cet événement, le Généralat SMA a tenu à susciter et publier plusieurs livres sur le fondateur. C'est ainsi que, dès 2002, il a confié la rédaction d'une nouvelle biographie de Mgr de Marion Brésillac [MB] au père Bruno Semplicio, sma. Celui-ci est un des meilleurs connaisseurs du fondateur, puisqu'il est le postulateur de sa cause de béatification, et qu'il a déjà rédigé et déposé la « biographie documentée » exigée pour la *Positio*. C'est dire que le présent livre intègre les connaissances les plus récentes concernant MB, et qu'il a été rédigé avec « le soin méticuleux et fidèle » qu'on est en droit d'attendre d'un postulateur. L'auteur qui continue, aujourd'hui encore, à travailler sur les lettres écrites ou reçues par MB, sur ses activités, voyages, prédications, sur les témoignages recueillis à son sujet, fait participer ses lecteurs à ses découvertes en leur proposant d'assez longues citations extraites des documents originaux : il aime laisser parler les textes.

Pour faciliter la consultation de son livre, l'auteur suit la chronologie de la vie de MB : son ordination sacerdotale dans son diocèse de Carcassonne ; son admission aux Missions Étrangères de Paris ; son activité missionnaire en Inde,

où il reçoit l'ordination épiscopale lorsque Rome lui confie la charge du vicariat apostolique de Coïmbatore ; son échec à trouver des réponses satisfaisantes concernant l'attitude à adopter face aux coutumes indiennes (« rites malabares »).

MB se résigne alors à rentrer en Europe, à démissionner de sa charge de vicaire apostolique. Il n'a que 41 ans : il se sent le désir et la force de reprendre une vie missionnaire en Afrique, là où la Congrégation de la Propagande voudra l'envoyer. Le cardinal Barnabò, qui dirige alors ce dicastère, l'oblige moralement à fonder une société qui puisse assurer une continuité missionnaire.

MB parcourt la France, à la recherche d'hommes et d'argent. Bien qu'il ait fait savoir clairement qu'il souhaitait être envoyé au Dahomey, c'est la Sierra Leone qui lui est attribuée. Il se rend donc à Freetown. Six semaines après son débarquement, il meurt, victime de la fièvre jaune. Il en va de même pour les quatre confrères SMA en poste avec lui. Heureusement, en France, son bras droit, le père Planque, va continuer l'œuvre.

On l'a dit, l'auteur fournit des citations nombreuses et assez longues, qui permettent aux lecteurs de découvrir par eux-mêmes comment telle information nous est parvenue. La recherche d'un élément est facilitée par une table des matières très détaillée : le titre de chaque chapitre comporte toujours l'indication des années qui y sont étudiées (ex. : « Le stage et la première mission, 1842-1843 »). Les intertitres sont nombreux et leur formulation est descriptive (ex. : « Un temps de formation à Pondichéry » ; « Missionnaire à Salem »). Deux pages de repères chronologiques offrent un aperçu synthétique, précis et fouillé, de la vie de MB. Des index, distincts pour les personnes et les lieux, permettent de se reporter aux pages où ces noms sont cités.

Trouve-t-on des regrets à formuler ? Oui, bien sûr. L'un concerne la disparition des descriptions très vivantes et colorées des voyages de MB, ou de ses réactions face à certaines situations, que MB a consignées dans plusieurs cahiers d'un *Journal d'un missionnaire*. MB était doté d'une vive sensibilité et trouvait aisément les mots pour décrire ses impressions. B. Semplicio fait l'économie de ces éléments lyriques, laissant ses lecteurs se reporter à l'œuvre originale (il indique les titres des recueils qui sont aujourd'hui imprimés). Il se concentre sur les faits et sur les enjeux, et il s'en justifie dans l'avant-propos : « Un choix a été nécessaire [...] pour ne pas aller trop dans les détails, pour satisfaire à la fois les lecteurs qui s'arrêtent volontiers aux événements et ceux qui s'intéressent particulièrement aux idées. »

Autre regret : les index des noms propres (personnes et lieux) ne sont pas exhaustifs : le nom de tel confrère des Missions Étrangères qui a écrit à MB, le nom de tel curé qui l'a invité à prêcher, celui de tel séminariste qui n'a pas donné suite à une demande de renseignements, etc., figurent bien dans le texte du livre mais sont absents de l'index. L'auteur a-t-il voulu ne garder que les noms qu'on pourrait avoir à rechercher ? D'après quels critères ?

L'auteur est italien. Il a tenu à rédiger son livre directement en français. Certaines tournures le trahissent. Une correction plus énergique de son texte aurait permis de ne pas laisser subsister bien des fautes qui n'échapperont pas à un lecteur tant soit peu attentif.

Mais ne boudons pas notre plaisir : B. Semplicio nous offre une biographie bien documentée, rédigée en tenant compte de la sensibilité d'aujourd'hui, agréable à lire, facile à consulter. C'est un instrument de travail bienvenu.

Pierre Trichet
Archiviste général
de la SMA, Rome

Joe EGAN, Brendan McCONVERY (ed.), ***Faithful Witness. Glimpses of the Kingdom*** **Essays in honour of M. Anthony Geoghegan cssp and Vincent MacNamara sps.**
[Témoignage fidèle. Aperçus du Royaume. Contributions en l'honneur de M. Anthony Geoghegan cssp et Vincent MacNamara sps].
Milton Institute of Theology and Philosophy, Dublin, 2005, 398 p.

Depuis le début du XX^e^ siècle, Kimmage Manor, dans la banlieue de Dublin, a été le grand séminaire de la province spiritaine d'Irlande. Des milliers de futurs missionnaires y ont été formés, qui, par la suite, ont travaillé dans des missions du monde entier, principalement en Afrique et en Amérique du Sud. À partir des années 1970, le nombre des recrues dans la branche missionnaire de l'Église a connu une baisse drastique et l'avenir des grosses institutions comme Kimmage Manor est devenu un souci majeur pour les congrégations religieuses.

Une des réponses apportées, parmi beaucoup d'autres, a consisté à se réunir avec d'autres congrégations religieuses ou avec des séminaires diocésains pour la partie académique de la formation. Mais, pour beaucoup, le contrôle exercé sur le contenu et le style de la formation s'en trouva grandement réduit, et les orientations spécifiquement missionnaires du programme académique, qui leur avaient donné tant de satisfaction, ne devinrent bientôt plus qu'un souvenir, sauf pour ceux qui avaient pu former un consortium académique avec d'autres institutions partageant le même esprit missionnaire.

Dans les années 1980, ce fut la voie que choisirent les spiritains et une dizaine d'autres congrégations et sociétés, masculines et féminines. Elles tombèrent d'accord sur un partenariat pour former un centre de théologie missionnaire : le *Kimmage Mission Institute (KMI)*. La tâche de donner corps à cette vision incomba au premier Président et au Doyen académique, les pères Vincent MacNamara (Saint-Patrick Society) et Tony Geoghegan (spiritain), et ce recueil d'essais a été réalisé en leur honneur par l'ensemble des professeurs ordinaires ou occasionnels qui ont enseigné au *KMI* depuis plus de vingt ans.

L'ambition de l'Institut était d'élargir les frontières de la mission chrétienne en explorant les relations entre foi et culture,

et en amenant celles-ci à dialoguer entre elles. Concrètement, cela voulait dire essayer de conjuguer le théorique et le pratique, la réflexion systématique avec la sensibilité pastorale. La diversité du corps enseignant et des étudiants devait faire se rencontrer différentes cultures et expériences de foi, favorisant une approche dialogale qui serait un enrichissement pour l'Église et pour la théologie.

On trouve un reflet de cet idéal dans les 28 contributions qui composent ce volume. L'impressionnante expérience missionnaire et culturelle que représente l'ensemble des auteurs, donne une idée de la diversité de ce que l'on trouvait dans l'Institut : Brésil, Éthiopie, Angola, Irlande, Liberia, Sierra Leone, USA, Kenya, Chine, Pakistan, Namibie, Cameroun, Congo démocratique, Réunion, Maurice, et bien d'autres endroits de par le monde. Regroupées en quatre sections – autour des thèmes : Libération et réconciliation, Culture, Éthique et théologie missionnaire –, les contributions montrent une approche fondamentale commune, tout en nous invitant à considérer la diversité qui caractérise la mission comme un enrichissement, et non comme un danger.

Ce serait tout à fait inexact de suggérer que tout est parfaitement clair et net en ce qui concerne la mission, et les articles de ce volume, parfois, prennent des positions différentes sur les réalisations missionnaires et la théologie qui les sous-tend. Il n'y a aucune tentative pour camoufler ces différences et ces tensions ; en fait, elles illustrent clairement les dilemmes auxquels est affrontée la mission d'aujourd'hui. Mais il n'y a là rien de nouveau, ni rien qui puisse faire obstacle à la construction du Royaume. Comme il est dit dans l'introduction à ces contributions, « le missionnaire contemporain ressemble beaucoup à Paul, qui finit par comprendre qu'il n'arrivait pas toujours à faire le bien qu'il désirait, mais qui finit aussi par voir que la puissance de Dieu était à l'œuvre en lui en dépit de sa faiblesse et de son péché, et que même ses épreuves et ses manquements pouvaient être porteurs de l'amour de Dieu en Jésus-Christ. »

Vincent O'Toole, cssp
archiviste, Chevilly-Larue

Pietro LUPO, *Dieu dans la tradition malgache. Approches comparées avec les religions africaines et le christianisme*, Fianarantsoa-Paris, Éditions Ambozontany et Karthala, 2006, 189 p.

Cet ouvrage constitue le prolongement de séminaires d'histoire des religions organisés dans les Universités de Tuléar, Tananarive et Tamatave. Les quatre parties qui le composent avaient été publiées par le passé dans des actes de colloques ou des revues spécialisées, mais ces textes étaient devenus peu accessibles. Réunis pour la première fois en tenant compte des apports récents de la recherche, ils forment un ensemble

tout à fait cohérent, enrichi par une sélection de documents.

Pietro Lupo entend examiner les divers discours élaborés à l'époque contemporaine, depuis l'extérieur comme depuis l'intérieur, sur la notion de « Dieu » dans la tradition malgache. L'entreprise s'inscrit donc dans une perspective d'anthropologie culturelle et d'histoire des représentations, où le regard et l'interprétation importent plus que d'éventuels faits objectifs.

L'auteur commence par des considérations assez générales. Il souligne que, dans des cultures excluant la notion de révélation, le discours sur Dieu procède d'une quête rationnelle, d'une inquiétude devant la mort, des débats entre dominés et dominants, ou de l'affirmation du pouvoir royal.

Après ces réflexions préliminaires, Pietro Lupo se penche plus précisément sur les représentations de Dieu dans la pensée traditionnelle malgache, s'appuyant avant tout sur des recherches qui concernent la région centrale de la grande île.

Il examine tout d'abord le discours extérieur, observant que des administrateurs coloniaux laïques, comme Augagneur, ont été amenés par leurs propres convictions à nier l'idée d'un monothéisme malgache, tandis que les missionnaires catholiques ou protestants ont valorisé cette notion dans le cadre de la doctrine des « pierres d'attente ».

L'auteur revient par la suite sur le discours élaboré par les chercheurs malgaches. Il observe que certains d'entre eux identifient le *Zanhary* avec un Dieu créateur, afin de revaloriser la pensée ancestrale aux yeux de l'extérieur. Toutefois, l'auteur souligne qu'un tel rapprochement est assez hasardeux, le terme malgache renvoyant plutôt à l'idée d'Ancêtre fondateur d'un nouveau royaume ou de divinité source de fécondité.

L'auteur livre pour finir une réflexion générale sur la représentation de Dieu dans les pensées africaine et occidentale. Évoquant les travaux de Kagame sur l'aire culturelle bantou, il souligne que l'idée d'une divinité africaine transcendante, si elle n'est pas à exclure absolument, peut aussi être ramenée à un transfert opéré par des intellectuels chrétiens. Il retient pour sa part que la notion de Dieu dans la pensée africaine mêle éloignement et immanence, le sacré étant présent dans divers objets, alors que la conception chrétienne est marquée par une volonté de rupture avec la nature.

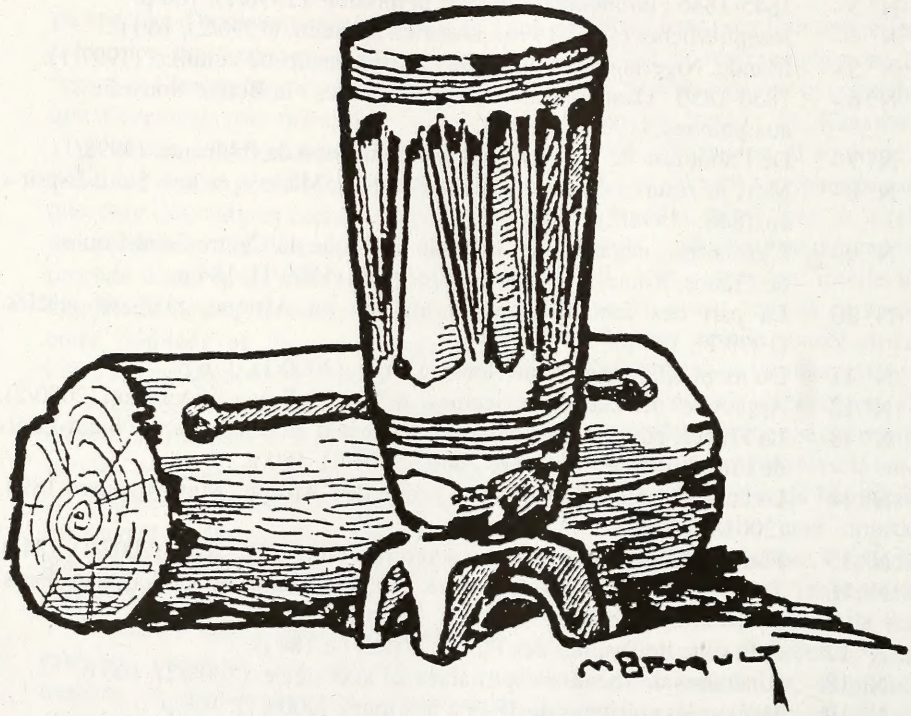
Certains spécialistes de Madagascar regretteront peut-être une approche parfois un peu trop générale. Cependant, à la fois claire et refusant les jugements simplistes, cette étude ouvre de nombreuses pistes de recherches. On y trouvera notamment de stimulantes réflexions sur les sources de connaissance de la pensée religieuse traditionnelle. La partie documentaire, qui juxtapose des textes liturgiques en malgache puis en français et les témoignages de différents missionnaires et voyageurs, mérite d'ailleurs qu'on s'y attarde.

Philippe Delisle
Université de Lyon 3

Tout *Mémoire Spiritaine* (1995-2006)

N° 1 - De l'importance des Ancêtres pour inventer l'avenir... (1995/1), 160 p.
N° 2 - Renouveau missionnaire et question de l'esclavage (1802-1848). (1995/2).
N° 3 - 1845-1846 : un moment-clé pour la mission. (1996/1), 160 p.
N° 4 - Joseph Michel (1912-1996), historien spiritain. (1996/2), 160 p.
N° 5 - Irlande, Nigeria central, Canada : affrontements de cultures. (1997/1).
N° 6 - 1830-1850 : Ozanam, Libermann et d'autres : la Bonne Nouvelle aux pauvres. (1997/2), 184 p.
N° 7 - De l'abolition de l'esclavage à la colonisation de l'Afrique. (1998/1).
N° 8 - Mort et résurrection : le « Saint-Cœur de Marie » et le « Saint-Esprit » en 1848. (1998/2), 160 p.
N° 9 - L'esclavage, négation de l'humain. Colloque du Centre Saint-Louis de France, Rome, 6 et 7 novembre 1998. (1999/1), 184 p.
N° 10 La part des femmes dans la mission en Afrique, XIX^{e}-XX^{e} siècles. (1999/2), 160 p.
N° 11 Du mont Kilimandjaro au fleuve Congo. (2000/1), 176 p.
N° 12 Approches des cultures africaines, de Mgr Le Roy à aujourd'hui (2000/2).
N° 13 La France, pays de missionnaires, Journée d'études du Centre Saint-Louis de France, Rome, 5 octobre 2000. (2001/1), 160 p.
N° 14 Le catholicisme et la vapeur au centre de l'Afrique. Mgr Augouard 1894. (2001/2), 176 p.
N° 15 François Libermann, d'hier à aujourd'hui. 1802-1852-2002. (2002/1), 184 p.
N° 16 Trois siècles d'histoire spiritaine. Prélimiminaires au Colloque de Paris. 14-16 novembre 2002. (2002/2), 184 p.
N° 17 À la suite de Poullart des Places. (2003/1), 184 p.
N° 18 Itinéraires de vocations spiritaines au XIX^{e} siècle. (2003/2), 160 p.
N° 19 Haïti et les spiritains de 1843 à nos jours. (2004/1), 168 p.
N° 20 Heurts et malheurs missionnaires, début XX^{e} siècle. (2004/2), 184 p.
N° 21 10^{e} anniversaire : De la mémoire à l'histoire. (2005/1), 172 p.
N° 22 Tenir le cap dans la tempête : J.-M. Bertout (1753-1832). (2005/2), 168 p.
N° 23 La mission au gré de l'histoire tumultueuse des hommes. (2006/1), 184 p.
N° 24 De l'école talmudique (Metz) au baptême en Christ (Paris) : Libermann 1822-1826, *à paraître*, (2006/2), 184 p.

Diffusion au numéro : Éditions Karthala
22-24, Boulevard Arago 75013 Paris (France)



Sigles et abréviations

AN	Archives nationales, Paris.
Ann. Prop. Foi	*Annales de la Propagation de la Foi.*
ANSOM	Archives nationales, section outre-mer (Aix-en-Provence).
APF	Archives de la sacrée congrégation « de Propaganda Fide ».
Arch. CSSp	Archives de la Congrégation du Saint-Esprit à Chevilly (b. pour boîte).
Arch. Srs. sp.	Archives des Sœurs spiritaines.
BG	*Bulletin général de la Congrégation du Saint-Esprit.*
BPF	*Bulletin de la Province de France* (Congrégation du Saint-Esprit).
CS	*Cahiers spiritains*, Maison généralice, Rome.
CSJ	F. LIBERMANN, *Commentaire de Saint-Jean* (1895 ou 1988).
DC	*La Documentation catholique.*
Écr. (1959)	*Les Écrits spirituels de M. Claude-François Poullart des Places.* Ed. français-anglais, Duquesne University, Pittsburg, 1959, 297 p. (Ed. Henry J. KOREN).
Écr. (1988)	*Claude-François Poullart des Places, (1679-1709). Écrits,* Centre spiritain, Rome, 1988, 88 p. (Ed. Joseph LÉCUYER).
ES	*Écrits spirituels du Vénérable Libermann*, Paris, Duret, 1891.
ES Supp.	*Écrits spirituels du Vénérable Libermann,* Supplément, Paris, maison mère, 1891.
Jal ***	*Journal de communauté* (Nom de la communauté).
LS I, II, III	*Lettres spirituelles du Vénérable Libermann* 3e édition, Paris, Poussielgue, [1889], 3 volumes.
LS IV	*Lettres spirituelles de notre Vénérable Père aux membres de la congrégation*, Paris, maison mère, [1889].
MC	*Les Missions catholiques.*
NB	Notice biographique.
ND I à XIII	*Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable François-Marie-Paul Libermann* (Ed. A. Cabon) Paris, maison mère (30, rue Lhomond), 1929-1941.
ND IX *App.*	*Appendice* au t. IX des *ND,* Paris, 1939.
ND XIII *App.*	*Appendice* au t. XIII des *ND*, Paris, 1941.
ND Compl.	*Notes et Documents. Compléments*, Paris, 1956.
NDH	*Notes et Documents relatifs à l'histoire de la Congrégation du Saint-Esprit sous la garde de l'Immaculé Cœur de la B.V. Marie, 1703-1914*, Paris, 30, rue Lhomond, 1917.

Dans ce numéro 23 de *Mémoire Spiritaine*, 1er semestre 2006

Liminaire

Paul Coulon : Le compte à rebours a commencé

La mission au gré de l'histoire tumultueuse des hommes

Pierre Trichet
Le père Augustin Planque (1826-1907)
et la création du vicariat apostolique du Dahomey
confié à la Société des Missions Africaines

René Charrier
Notre agent à Corfou ou les aventures ioniennes
du père Lœvenbruck (1848-1849)

Bernadette Truchet
Un début d'inculturation en Chine au XIXe siècle :
le père Joseph Gonnet, jésuite (1815-1895)

Gérard Vieira
En des lieux et des temps agités, un missionnaire comme les autres :
le père Joseph Ehrhart (1865-1949)

Côme Kinita
Le père Jean Morizur et la formation du clergé indigène
en Afrique Équatoriale Française (1946-1953)

Chroniques & commentaires

Sœur Paul Girolet
Petite chronique topographique et historique sur les déplacements
de la maison mère des Sœurs missionnaires du Saint-Esprit

Paul Coulon
Frédéric Ozanam et François Libermann
Quelques réflexions à partir d'un grand livre de Gérard Cholvy

Recensions

P. Trichet, P. Saulnier, V. O'Toole, Ph. Delisle ont lu :
Guillaume YAMEOGO, Joe EGAN et Brendan MCCONVERY,
Bruno SEMPLICIO, Pietro LUPO